N° 894 46e Année T. CCLXII 15 Septembre 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr.* — *Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

miers Poèmes. Volume in-18. . . . . 12 »
mes, 1887-1892. Volume in-18. . . . . 15 »
Jeux rustiques et divins. Volume in-18. . . . . 15 »
Médailles d'Argile. Volume in-18. . . . . 12 »
Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18. . . . . 12 »
Sandale ailée. Volume in-18. . . . . 12 »
Miroir des Heures. Volume in-18. . . . . 12 »
.4-1915, *Poésies*. Volume petit in-18. . . . . 5 »
tigia Flammæ. *Poésies*. Volume in-16. . . . . 15 »
mma tenax, 1922-1928. Volume in-16. . . . . 12 »
ix de Poèmes. Volume in-16. . . . . 15 »

ROMAN

Canne de Jaspe. Volume in-18. . . . . 15 »
Double Maîtresse. Volume in-18. . . . . 15 »
Amants singuliers. Volume in-18. . . . . 12 »
Bon Plaisir. Volume in-18. . . . . 15 »
Mariage de Minuit. Volume in-18. . . . . 15 »
Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18. . . . . 15 »
Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18. . . . . 15 »
Passé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18. . . . . 15 »
Peur de l'Amour. Volume in-18. . . . . 15 »
ıleur du Temps. Volume in-18. . . . . 12 »
Flambée. Volume in-18. . . . . 15 »
mphisbène, *roman moderne*. Volume in-18. . . . . 12 »
Plateau de Laque. Volume in-18. . . . . 15 »
maine Mirmault. Volume in-18. . . . . 15 »
llusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18. . . . . 12 »
toires incertaines. Volume in-16. . . . . 12 »
Pécheresse. *Histoire d'amour*. Volume in-16. . . . . 15 »
Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16. . . . . 12 »
scapade. Volume in-16. . . . . 15 »
Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16. . . . . 12 »
tres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre ux. Volume in-16. . . . . 12 »

LITTÉRATURE

ures et Caractères. Volume in-18. . . . . 12 »
ets et Paysages. Volume in-18. . . . . 15 »
cours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18. . . . . . 2 50
traits et Souvenirs. Volume in-18. . . . . 12 »
uisses Vénitiennes. Volume in-16. . . . . 9 »
ses datées. Volume in-16. . . . . 15 »
ltana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16. . . . 30 »
ou les Femmes et l'Amour suivi de Donc... et de Paray le Monial. Volume in-16. . . . . 12 »
Rencontres. Volume in-16. . . . . 12 »
mon temps... Volume in-16. . . . . 12 »

THÉATRE

Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18. . . . . 12 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE-80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

La lettre A signifie : Arches;
les lettres PF : pur fil.

—

ŒUVRES DE

LÉON BLOY

I. La Femme pauvre .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Désespéré .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

COLETTE

Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de FRANCIS JAMMES .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LÉON DEUBEL

Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL .... 25 »

GEORGES DUHAMEL

I. Vie des Martyrs, 1914-1916 .. 25 »
Le même .... PF 60 »
II. Civilisation .... 25 »
Le même .... PF 60 »
III. La Possession du Monde .. 25 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Confession de Minuit .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Deux Hommes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

ANDRÉ GIDE

I. La Porte étroite .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Immoraliste .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

REMY DE GOURMONT

I. Une Nuit au Luxembourg. Couleurs .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Fantôme. Histoires magiques .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Physique de l'amour. *Essai sur l'Instinct sexuel* .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. Le Songe d'une femme. Choses anciennes 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
V. Un Cœur virginal 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
VI. Lilith. Histoire tragique de la Princesse Phénissa. Le Vieux Roi Théodat. Théâtre muet ...... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

CHARLES GUÉRIN

(Œuvres complètes)

I. Le Semeur de Cendres, avec un Notice et des Notes par HENRY DÉRIEUX 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
II. L'Homme intérieur. Derniers Vers 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
III. Le Cœur solitaire. Premiers Vers *(Fleurs de Neige. Joies grises. Le Sang des Crépuscules)* 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La jeune fille nue Le Poète et l'Oiseau, etc. 25
II. Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'Automne Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
III. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
IV. Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur les oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns Deux proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
V. Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Homme L'Evolution spirituelle de Mme d Noailles. La Brebis égarée .. 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

RUDYARD KIPLING

I. Le Livre de la Jungle, traduit p LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES 25
II. Le Second Livre de la Jungl traduit par LOUIS FABULET et ROBE D'HUMIÈRES 25

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

MARCEL SCHWOB

I. **Spicilège** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

II. **La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LAURENT TAILHADE

I. **Poèmes élégiaques** (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en Prose*) 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

II. **Poèmes aristophanesques** (*Au Pays du Mufle. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour exaspérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens*) .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

JEAN DE TINAN

I. **Penses-tu réussir!** *ou les différentes amours de mon ami Raoul de Vallonges* .... 25 »
Le même .... PF 60 »

II. **Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse** .... 25 »
Le même .... PF 60 »

ÉMILE VERHAEREN

I. **Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie** .... 25 »

II. **Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille** .. 25 »

III. **Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. **Les Blés mouvants. Quelques Chansons de village. Petites Légendes** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

V. **La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VI. **Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VII. **Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VIII. **Toute la Flandre. I : La Guirlande des Dunes. Les Héros** .. 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IX. **Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les Plaines** .... 25 »
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. **Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

II. **La Clarté de vie. Chansons à l'Ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

III. **L'Ours et l'Abbesse Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au Flot. L'Amour sacré** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

IV. **La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Pasiphæ. Galatée. Pindare Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide** 25
Le même .... PF 60

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(*Œuvres complètes*)

I. **L'Eve future** 25
Le même .... A 80

II. **Contes cruels** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

III. **Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

IV. **Axël** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

V. **L'Amour suprême. Akëdysséril** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

VI. **Histoires insolites** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

VII. **La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

VIII. **Morgane. Elën** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

IX. **Isis** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

X. **Premières Poésies** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

XI. **Propos d'Au Delà. Chez les Passants. Pages posthumes** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.................. 12 »
ilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15 »
nfession de Minuit. Vol. in-16.......................... 15 »
Hommes abandonnés. Vol. in-16.......................... 15 »
ux Hommes. Vol. in-16.......................... 15 »
Prince Jaffar. Vol. in-16.......................... 15 »
Pierre d'Horeb. Vol. in-16.......................... 15 »
rnal de Salavin. Vol. in-16.......................... 15 »
Nuit d'Orage. Vol. in-16.......................... 15 »
s Sept dernières Plaies. Vol. in-16.......................... 15 »
Club des Lyonnais. Vol. in-16.......................... 12 »
Notaire du Havre. Vol in-16.......................... 12 »
Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16.......................... 15 »
e de la Terre promise. Vol. in-16.......................... 15 »

LITTÉRATURE

ul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16......... 15 »
s Poètes et la Poésie. Vol. in-16.......................... 15 »
s Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol in-16..... 15 »
ttres au Patagon. Vol. in-16.......................... 12 »
Voyage de Moscou. Vol. in-16.......................... 15 »
ène de la Vie future. Vol. in-16.......................... 12 »
ographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16.............. 15 »
erelles de Famille. Vol. in-16.......................... 12 »

PHILOSOPHIE

Possession du Monde. Vol. in-16.......................... 15 »
tretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine,
1918-1919. Vol. in-16.......................... 15 »

POÉSIE

égies Vol. in-16.......................... 9 »

THÉATRE

Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.......................... 12 »
Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de
and vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12 »
Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.......................... 7 50

STENDHAL ET VENISE

DE 1801 A 1839

On sait l'amour que Stendhal eut pour l'Italie où, comme il dit, le 4 janvier 1817, « la sensation du beau vous arrive par bouffées, de tous côtés », ou encore, le 24 décembre 1825, tout, en Italie, « n'est, à vrai dire, qu'une occasion de sensations ». Il fait de l'Italie sa seconde patrie, et on sait également avec quel enchantement il parle notamment de Rome, Naples et Florence. Quant à Milan, « cette ville devint pour moi le plus beau lieu de la terre ». Il dit aussi: « Mon cœur ne sent qu'à Milan. » Il y vit, dès 1800, à l'époque où il est sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, et il y retourne, pour ainsi dire, à chaque instant. Aussi, ne nous étonnons pas que, dès 1820, il désire qu'on mette, sur sa tombe, l'inscription: « Enrico Beyle, Milanese... », inscription qu'il indique dans ses multiples testaments en date de juin 1836, de juin et de septembre 1837, de septembre 1840, et qu'on a gravée sur son marbre funéraire, au cimetière Montmartre, à Paris.

La proximité de Milan avec Venise fait qu'il va dans cette dernière ville, pour un rien, mais il n'y va pas parfois, et pour cause, comme, par exemple, en septembre 1801, quand il note, dans son journal, que plusieurs de ses amis, dont Angela Pietragrua, la Galfonini, Marigner, Auguste Petiet, passent par Bergame, où il est en garnison, pour se rendre à Venise : « J'y serais allé s'il y avait eu une place dans une des trois voitures. »

Comme il est à Salzbourg, le 25 mai 1809, il écrit à son ami Louis de Lech ...qu'au cours de son dernier voyage en Italie, il a été à Arqua visiter une fois de plus la maison de Pétrarque, et il ajoute: « Je ne passe jamais à Venise sans me faire ouvrir le magasin qu'on a établi dans l'église, où notre divin Cimarosa a été inhumé en 1801. »

En 1811, lorsque Stendhal retourne à Milan, il va voir Angela Pietragrua. Celle-ci ne le reconnaît pas, il se rappelle à son souvenir, et elle s'écrie: « C'est le Chinois! » La connaissance est faite de nouveau. Le 20 septembre 1811, Stendhal note qu'auprès d'Angela Pietragrua, il a remporté « une demi-faveur ». Le lendemain, à onze heures et demie, alors que, selon sa propre remarque, il a vingt-huit ans et huit mois, « après un combat moral, fort sérieux, où j'ai joué le malheur et presque le désespoir, Angela est à moi. »

Mais elle est mariée, n'est-elle pas la comtesse Simonetta? Et elle doit s'absenter du 2 au 11 novembre. En fin octobre, elle le conseille « à cause de la prudence » que leur liaison oblige d'observer, et c'est à cela qu'il doit d'aller à Venise. Mais ce voyage ne lui fait pas plaisir, il ne se sent aucun attrait pour lui. Sans doute parce qu'il n'est pas avec Angela Pietragrua. Il estime, en outre: « Est-il sage d'user le plaisir que peut me donner Venise en la voyant quand je n'en ai pas soif, le tout pour pouvoir dire: j'ai tout vu? »

Stendhal quitte, quelque temps après, l'Italie et fait la campagne de Russie. Le 16 juillet 1813, comme il est à Sagan, en Silésie, il écrit à son ami Félix Faure qu'il a « cru avoir l'honneur d'être enterré » dans cette ville. Il a eu, en effet, une forte fièvre et d'extrêmes douleurs de tête: « Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit. » Il est enfin de retour en France, et, pour se reposer des fatigues de la guerre, il décide d'aller, une fois de plus, en Italie. Il y est attiré par l'amour qu'il a encore pour Angela Pietragrua.

Le 10 septembre 1813, il va chez elle et il y reste huit heures « qui se sont envolées dans une douce conversation ». Le jeudi, 16 septembre, il consigne dans son jour-

nal qu'il ne pourra revoir Angela que le lundi, à cinq heures. Il faut bien le dire: le temps et l'éloignement ont fait leur œuvre. On dirait qu'Angela Pietagrua veut espacer ses relations avec Stendhal. N'est-elle pas mariée? Elle joue de plus en plus le motif de la prudence. Stendhal profite donc de cette liberté involontaire pour aller aussitôt à Côme, Monticello et à Venise.

Il est satisfait de son voyage à Côme à cause des promenades sur le lac; « pour les jouissances données par la vue du beau », il a eu sa course à Monticello; pour le sentiment, il a eu à Monza les promenades dans des jardins, et « pour le singulier, la vue de Venise du haut de la tour Saint-Marc, le clair de lune de l'extrémité des jardins au bout de la Riva dei Schiavoni ».

Cette brièveté chez Stendhal est très singulière, car d'ordinaire il est bien plus prolixe sur tout ce qui touche à sa vie. La rédaction de son journal s'en ressent. Eprouve-t-il qu'Angela Pietragrua, tenant de moins en moins à lui, s'ingénie à l'avoir moins souvent auprès d'elle? Dans son journal, il écrit qu'il a quitté Angela le 21 septembre au soir, à Monza, et qu'il travaille à son livre, *L'Histoire de la Peinture en Italie,* « parce que je suis loin d'elle ». Elle a promis de lui envoyer de ses nouvelles, elle ne le fait pas, et Stendhal, commençant à douter de plus en plus, se pose cette question: « A-t-elle un amant? »

Le dimanche 26 septembre 1813, il pense: « Je partirais sur-le-champ pour Venise. J'aurais le plaisir de me venger, qu'elle m'aime ou ne m'aime pas. » Puis il se décide: « Je pars ce soir pour Venise. » Son journal, soit qu'il l'ait négligé, soit que les feuillets en aient été perdus, ne nous donne plus aucun renseignement. Nous savons seulement par une lettre qu'il adresse, le 8 octobre 1813, à sa sœur Pauline: « Je suis très content de Venise, mais ma faiblesse me fait désirer de me retrouver chez moi, c'est-à-dire à Milan. »

En août 1814, Stendhal est à Milan. Il semble bien qu'alors il pourrait de nouveau se poser la question de savoir si Angela Pietragrua a un autre amant que lui et il pourrait se répondre qu'elle paraît en avoir même

plusieurs. Mais il la revoit, elle est complaisante et tout fait croire qu'à ce moment, il est satisfait. Seulement, elle recommence son jeu qui est de l'éloigner d'elle le plus souvent possible. Elle lui fait croire que, dans son entourage, on est jaloux du « Français », c'est-à-dire de lui.

Le 28 août 1814, il écrit de Milan à sa sœur Pauline pour l'informer de ses propres événements: « Je n'ai pas la patience de recopier les faits ci-joints. C'est les débris d'une lettre que j'ai trouvée de style lourd, après l'avoir finie. » Que s'est-il donc passé? Une fois de plus, Stendhal a dû avoir un incident avec Angela Pietragrua et il en est résulté ceci: « Comme elle a beaucoup de ménagements à garder, c'est ce qui fait qu'elle vient de m'exiler à Gênes, j'y serai le 31 août. Pour combien de temps? Je l'ignore. »

Pourtant, Stendhal n'a pas dû être rassuré. Angela a dit qu'on était jaloux de lui. Comment se fait-il donc qu'on le reçoive si poliment? « Je puis donc avoir des soupçons et la croire inconstante. » Il le lui dit. Alors, ce sont des larmes, la scène de circonstance. « Je lui ai offert, raconte-t-il à sa sœur Pauline, d'aller habiter Venise ou toute autre ville, grande ou petite, qu'elle voudra; elle doit m'écrire à Gênes. »

Il n'est pas allé dans cette dernière ville où Angela Pietagrua l'avait exilé, il a été à Venise. Là, il a dû rasséréner ses nerfs et son esprit puisque, le 29 août 1814, il écrit, pour sa *Vie de Métastase,* plusieurs pages sur l'état de la musique en Italie. En même temps, il fait savoir qu'il a vu, il y a quelques jours, à la Riva dei Schiavoni, chez un capitaine de vaisseau, de charmantes petites esquisses de Paul Véronèse et qu'il a l'espérance d'en acquérir une ou deux pareilles.

Peu de temps après, il est à Paris et, là, se souvenant de son récent séjour à la cité des Doges, il écrit: « Pour moi, j'avoue que j'ai été tout désappointé, entrant un de ces jours au spectacle, à Venise, de trouver qu'on donnait *Zaïre.* » Il y a, en effet, de quoi, quand on songe que tout le monde pleurait, « même le caporal de garde qui était à la porte du parterre ». Mais, le lendemain, il a

la compensation de son désappointement en voyant jouer une comédie, *l'Ajo nel imbarazzo* ou *le Gouverneur embarrassé*. A Venise, Stendhal a en vain cherché un théâtre où l'on jouât la comédie *dell'arte*, on ne donnait presque tous les jours que des traductions de pièces françaises.

Aussi s'est-il « sauvé de la triste *Femme jalouse* » pour aller « un peu rire » sur la place Saint-Marc, devant le théâtre de Polichinelle: « C'est en vérité ce qui m'a fait le plus de plaisir à Venise, en fait de théâtres non chantants. Je trouve cela tout simple, c'est que Polichinelle et Pantalon sont indigènes en Italie et que, dans tous les genres, on a beau faire, on n'est grand, si l'on est grand, qu'en étant soi-même. »

Encore, Stendhal va à Milan, toujours attiré par la passion qu'il a pour Angela Pietragrua, mais, encore, ce sont les mêmes scènes. Il a vu Angela, et celle-ci n'a trouvé rien de mieux, une fois de plus, que de l'éloigner: « La jalousie de sangsue étant hors des gonds, Mme Simonetta m'a représenté qu'il fallait faire une absence. » Il a dû protester. Elle a ajouté en faisant allusion à la campagne de Russie à laquelle Stendhal avait participé qu' « un vainqueur de Moscou ne craignait pas le froid et que, puisque l'Italie n'avançait pas à Cularo (Grenoble), je devrais y aller faire un tour ». Stendhal proteste encore, elle essaie de le calmer en lui donnant l'espérance que « cela nous épargnerait une séparation quand, une fois, nous serions établis à Venise ».

Stendhal persiste, ainsi qu'il l'expose le 14 janvier 1815, dans une lettre à sa sœur Pauline: « J'ai voulu plaider, inutile. Je suis donc venu à Turin. » Il ne va pas plus loin, mais il fera croire à Angela Pietragrua qu'il a été à Grenoble et il confie à sa sœur: « Le 23, j'écrirai à la comtesse Simonetta que je suis de retour et que je n'ai point été engouffré dans les neiges du mont Cenis. » Mais, dans la suite, Angela Pietragrua ne tient pas sa promesse de s'établir à Venise avec Stendhal. Celui-ci ira seul à Venise.

En effet, il est à Padoue en juillet 1815 et, le 17 de ce même mois, il note dans son journal que c'est là qu'il a

commencé « à voir la vie vénitienne », les femmes au café, l'animation jusqu'à deux heures du matin. Il demeure dans cette idée qu'il n'y a alors que deux villes italiennes qui lui plaisent: Milan et Venise.

Il arrive dans cette dernière ville, le 22 juillet 1815, à six heures et demie du matin, « mourant de sommeil et un peu irrité contre un gros Allemand sans idées » que le hasard lui a donné pour compagnon de voyage. Il se couche aussitôt arrivé à son hôtel de la Regina d'Inghilterra. Il en sort à onze heures, rencontre un ami, Vald..., qui lui propose d'aller prendre un bain de mer, au milieu du canal de la Giudecca, ce qu'il accepte. « C'est fort agréable et probablement fort sain. »

Stendhal n'oublie pas qu'Angela Pietragrua lui a fait la promesse de venir le rejoindre à Venise. Vald... et lui adressent donc un mot à Angela Pietragrua. Mais voilà : Venise, il y a douze ans, déplut à Angela, à cause de la jalousie de son mari et des « contrariétés qui lui ôtèrent tout plaisir ». En attendant la réponse de sa maîtresse, Stendhal fait son budget; il compte qu'avec 3.210 francs il pourra vivre confortablement un an à Venise, d'autant plus qu'il lui restera 5.000 francs « pour les plaisirs extraordinaires ».

Il est alors heureux de vivre à Venise qui lui paraît être le pays le plus gai de l'Europe. « La facilité de faire connaissance est étonnante. On s'assied à côté d'une femme, on se mêle sans façon de la conversation, on répète trois ou quatre fois ce procédé, si l'on se plaît on va chez elle et, en quinze jours, à la première fois qu'on se trouve en gondole, on la... » Ici, dans son journal, Stendhal emploie un mot très cru pour dire qu'on est parvenu à ses fins.

Stendhal va ensuite se promener au jardin public, il va au Lido, à un bal. Il est à croire que son temps est très rempli, car il note: « Malgré mon amour pour la solitude, en un an, je connaîtrai tout Venise, c'est-à-dire une centaine de femmes les plus passables, on choisit ensuite. » Sans doute, de graves événements politiques se passent alors en France, mais, pour s'en consoler, Stendhal va faire le tour de Venise, en gondole, après

s'être « lesté d'un bon déjeuner ». Pour deux heures de rame, il a donné cinquante sous à son gondolier qui en a été enchanté. Lui-même paraît très content, car il déclare: « Je crois voir avec évidence que Venise est le séjour qui me convient le plus. »

Il va visiter le palais ducal où il n'admire véritablement que le *Triomphe de Venise* par Paul Véronèse. Il confie ensuite à son journal: « Pour bien faire mon devoir de voyageur, j'ai été chez une fille qui s'est trouvée au-dessous du médiocre. » Il craint bien que cela ne soit dit, mais il se rassure en estimant: « Certainement, ce n'est pas une infidélité. »

Il avait bien établi son budget pour un séjour d'un an à Venise, mais Angela Pietragrua ne se presse pas d'arriver et, d'un autre côté, l'ami de Stendhal, Vald... retourne à Padoue. Stendhal profite de cette occasion pour le suivre: « J'aurai passé à Venise: samedi, dimanche, lundi et mardi, par les plus grandes chaleurs, c'est-à-dire le temps où on la calomnie le plus. Je n'ai pas été poursuivi par la moindre mauvaise odeur. » La seule chose qui l'ait ennuyé, c'est de n'avoir pu avoir qu'une mauvaise plume et une encre affreuse.

Ce qui le décide également à suivre Vald..., c'est qu'il juge que sa passion pour les voyages commence à se calmer: « Le nouveau ne s'empare plus de mon âme. » En outre, quand il n'a pas travaillé quatre ou cinq heures, il n'est pas content de sa journée. Est-ce ce qui lui fait écrire, le 26 juillet 1815, comme il est à Padoue: « Je m'ennuyais à Venise. » Mais ce qui le console, c'est qu'aussitôt arrivé à Padoue, il a revu Angela Pietragrua. « Je l'ai eue », écrit-il en anglais dans son journal.

Angela Pietragrua va à Venise. Du coup, il oublie que sa passion pour les voyages s'était calmée, il oublie aussi qu'il a besoin de travailler et il s'empresse d'ajouter dans son journal: « Je repars, ce soir, pour Venise. » Il sera avec Angela. « Cela me fera une société aimable. » Ce qu'il regrette seulement, c'est qu'à Venise, il n'y ait pas un homme du pays beau parleur pour faire visiter à Angela la Cité des Doges. « Cette petite circonstance de moins peut lui faire voir en noir une des villes les plus

gaies de l'Europe. » Nous ne savons plus rien car ici se termine son journal de l'année 1815. La liaison de Stendhal avec Angela Pietragrua continue avec ses habituelles discordances et leurs réciproques infidélités.

Stendhal retourne à Venise en 1816. Comme le 10 juin de cette année, et non de 1817, ainsi qu'il est imprimé dans certaines éditions, car cela ne concorderait ni avec sa vie ni avec sa correspondance, Stendhal est à Arqua, il y rencontre le comte Bragadin qui appartient à l'une des plus nobles familles de Venise. L'accueil de ce dernier le charme et Stendhal de trouver que « dans l'amabilité folle des Vénitiens », il n'y a rien que de très naturel. Dans les considérations qu'il fait alors sur Milan, Venise, Rome, il déclare que, tandis que le Milanais fait de la main vingt signes de tendresse aux amis qui passent, le Vénitien fait vingt signes plaisants.

A Venise, d'après Stendhal, tout est sous-entendu, vif, joyeux, allègre. La gaîté est commune aussi bien au gondolier qu'au fils du doge et les intrigues de ce fils sont aussi publiques que celles de quiconque. Donne-t-on des nouvelles de quelqu'un? On ne manque pas d'ajouter le nom de la femme que ce quelqu'un « sert ». Bien plus, lorsqu'on cite une partie faite, même il y a dix ans, à Fusina ou à l'île de Murano, on ne manque pas, non plus, de rappeler, même devant les maris, qu'alors « la Pepina était *servie* par un tel, que c'était l'époque où la Marietta était jalouse de Priuli, etc. »

Stendhal arrive à Venise le 26 juin 1816. Ce jour-là, il déclare: « Mon cœur est malade. » Est-ce parce que sa liaison avec Angela Pietragrua ne va pas selon ses désirs? Alors, l'opéra l'intéresse peu, seulement quelques Anglais l'amusent dans leurs déraisonnements, car tout Venise fait horreur à ces puritains. Le lendemain, Stendhal ne va pas mieux: « Rien à écrire, tout m'ennuie. » Heureusement que deux jours après, il a, pour se distraire, la musique, notamment celle que l'on fait jusqu'à une heure très avancée de la nuit, chez le duc de..., qui lui-même joue fort bien de la harpe.

Pour se distraire, Stendhal va place Saint-Marc, au café Florian, où se trouvent quarante ou cinquante fem-

mes de la haute société. Là, on lui raconte un trait de l'heureux peuple de Venise, qui ne peut rien supporter de trop marquant. Au théâtre San Mosé, dans une tragédie, un tyran donne une épée à son fils pour qu'il aille tuer sa bru. Alors les spectateurs vénitiens de pousser de grands cris. Le jeune prince est obligé de s'avancer vers l'orchestre: « Il eut beaucoup de peine à faire sa paix avec le public, en lui assurant qu'il était loin de partager les sentiments de son père. Il donna sa parole d'honneur que si le public voulait lui accorder seulement dix minutes, il le verrait sauver sa femme. »

Le 26 juin 1816, à une heure du matin, Stendhal est au jardin royal. Il regarde la mer calme et le Lido: « Une belle lune jette sa lumière paisible sur ce spectacle tranquille; l'air est si pur que j'aperçois la mâture des vaisseaux qui sont à Malamocco, dans la grande mer, et cette vue si romantique se trouve dans la ville la plus civilisée. » Puis, en douze minutes, la gondole lui fait longer la riva dei Schiavoni et le dépose sur la Piazzetta, au pied du lion de Saint-Marc.

Mais Venise, aux yeux de Stendhal, n'est plus la cité opulente qu'elle était autrefois. Ne compte-t-elle pas cinquante mille pauvres et tout ne déchoit-il pas? « On offre le palais Vendramin, sur le grand canal, pour mille louis. Il en a coûté à bâtir vingt-cinq mille et en valait encore dix mille en 1794. » A Padoue, et, à propos de l'amabilité folle des Vénitiens, personnifiée dans le comte Bragadin, Stendhal avait dit que « c'est la saillie du bonheur malgré les circonstances ordinaires de la vie ».

Les palais du Grand-Canal ont beau baisser de prix, la société vénitienne demeure gaie. « Cette société me plaît trop, je suis malheureux », estime Stendhal qui est, à ce moment, persuadé que les salons de Paris sont « bien insipides et bien secs », comparés à ceux de Venise, et il ajoute: « Que je serais heureux de ne jamais quitter ce pays! » Mais alors pourquoi donc, le lendemain 27 juin 1816, tandis qu'il note: « L'on m'a présenté au spectacle lord Byron », présentation dont il est satisfait, écrit-il: « Je me précipite hors de Venise. Je ne veux plus m'occuper que d'idées sèches »?

Seulement, quelques jours après, comme il est de retour à Milan, en récapitulant tout ce qu'il a vu, il ne peut s'empêcher de confesser: « Tout cela a passé devant mes yeux comme un songe », et, le 10 juillet, il va jusqu'à noter que, quant à la couleur, à Paris, tout est pauvre, qu'à Venise, tout est brillant, « les habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que l'œil perçoit sans cesse réfléchie dans le brillant des eaux. »

Ce jour-là, 10 juillet 1816, Stendhal rencontre, chez lady B..., qui a un salon à Venise, une jeune Anglaise assez jolie et de la plus admirable simplicité, dit Stendhal, bien que ce soit une héritière de huit cent mille livres de rente. Pour voir son père, à Venise, elle a quitté Londres, malgré la défense de l'un de ses tuteurs, l'autre tuteur, « par respect pour la liberté », lui a donné mille guinées. En habits fort simples, et toute seule, bien qu'elle ne sache pas un mot de français, elle a traversé la France et, de diligence en diligence, elle est arrivée à Venise que son père avait quitté trois jours auparavant, pour aller à Constantinople. La jeune Anglaise se propose d'aller y rejoindre son père. Stendhal, qui assure avoir eu un vrai plaisir à converser avec elle, déclare: « Cette course exige plus de courage que, pour un homme, faire deux ou trois fois le tour du monde », et il ajoute que « de pareils traits font aimer la nation anglaise ».

A Venise, il y a alors également un Anglais qui a enlevé sa belle-sœur et qui l'a ensuite épousée. « Cette petite plaisanterie lui a coûté trente mille sterling, il a remercié dans les journaux le mari malheureux de lui avoir fourni cette occasion de prouver son amour. » Cette belle-sœur ainsi épousée n'est reçue à Venise par aucun Anglais, mais comme elle est aimable, Venise ne lui ferme pas ses portes et Stendhal dit qu'on la rencontre dans les salons italiens.

Comme, le 12 novembre 1816, il est à Milan, chez la Nina, aux réceptions qu'elle donne le vendredi, jour où il n'y a pas de spectacle à la Scala, on raconte des anecdotes sur Venise. Stendhal a bien soin de les écouter et

de les transcrire ensuite chez lui. Ces anecdotes remontent à 1790. Venise était alors probablement, dit Stendhal, la ville la plus heureuse du monde « et la plus exempte des bêtises féodales ou superstitieuses qui attristent encore aujourd'hui le reste de l'Europe et l'Amérique du Nord. »

Voici l'une de ces anecdotes: Un étranger un peu fat dit devant M. R...: « Ma foi, je pars content, j'ai eu la plus jolie femme de Venise. » Le lendemain, M. R..., suivi d'un laquais portant une énorme caisse de pistolets, va demander raison à l'étranger.

C'est l'année suivante, en 1817, que Stendhal publie l'*Histoire de la peinture en Italie*. Dans son introduction, il étudie la condition politique des divers Etats de la péninsule italique et l'influence de cette condition par rapport à l'art. La république de Venise avait été faite par les nobles et pour eux. La tyrannie qu'elle exerçait était soupçonneuse et jalouse, elle tremblait devant le peuple, aussi pour le détourner des pensées qu'il aurait pu avoir, elle le dirigeait sans cesse vers le commerce, les arts et la volupté.

Ce gouvernement était une « aristocratie sévère » et surtout « un chef-d'œuvre de politique et de balance de pouvoirs ». Aussi la république de Venise devint-elle riche et puissante. Stendhal en donne un exemple: « Quand les souverains réunis par la ligue de Cambrai cherchèrent à détruire les Vénitiens, le roi de France empruntait à quarante pour cent, tandis que Venise, à deux doigts de sa perte, trouva tout l'argent dont elle eut besoin au modique intérêt de cinq pour cent. »

La peinture fleurit donc dans ce milieu avec les Titien, les Giorgione, les Paul Véronèse. La république de Venise exerça sur la peinture une plus grande action que la religion et, pour le prouver, Stendhal cite l'exemple des André del Sarto, des Léonard de Vinci, des Raphaël qui ont laissé principalement des madones, tandis que les tableaux des Giorgione et des Titien représentent de belles femmes nues. « Il était de mode, parmi les Vénitiens, de faire peindre leurs maîtresses déguisées en Vénus de Médicis. »

Comme Rome et Florence, Venise est la patrie de la peinture. Cela provient de l'extrême opulence de ces villes. On ne savait que faire de son argent; alors, on l'utilisait en palais qu'il fallait toujours remplir de peintures. On faisait peindre à fresque l'intérieur de ces demeures et « quelquefois même l'extérieur, comme à Venise », ajoute Stendhal. Mais l'art de la peinture ne progressa à Venise qu'avec le temps; il y eut bien dans cette ville des peintres dès le commencement du douzième siècle, ils étaient même en assez grand nombre pour former une confrérie, mais Stendhal ne les prise guère, puisqu'il écrit que « par bonheur, leurs ouvrages n'existent plus. »

L'école vénitienne se distingue par « la vérité et l'éclat des couleurs ». Stendhal est ainsi amené à faire la différence entre cette école et celle de Florence. Tandis que, chez cette dernière, les Léonard de Vinci et les Michel-Ange se plaisent « à chercher les causes des effets qu'ils transportent sur la toile » et que leurs successeurs s'attachent bien plus aux principes dictés par eux qu'à la nature, « l'école de Venise paraît être née tout simplement de la contemplation attentive des effets de la nature et de l'imitation presque mécanique et non raisonnée des tableaux dont elle enchante nos yeux. »

En cette année 1817 de la publication de *l'Histoire de la peinture en Italie*, le 25 novembre, Stendhal est à Sienne, et, de là, il écrit à son ami Romain Colomb, pour lui expliquer qu'après chaque révolution dans une ville italienne, les droits et les devoirs de chacun étaient réglés par les vainqueurs et que la seule ressource qui restait aux vaincus pour s'affranchir de leur joug était de vaincre à leur tour. « Comment, diable, n'être pas énergique avec le soleil et les richesses d'Italie, et quatre siècles de ce joli petit gouvernement? »

Il n'y avait parfois d'exception que pour Venise, car, là, il y avait quelque peu de fixité. C'est ce qui fait, assure Stendhal, que « les Vénitiens étaient devenus les Français de l'Italie, gais, spirituels. » Il ajoute: « Et sans énergie. » Romain Colomb peut s'étonner de ces derniers mots, aussi Stendhal se hâte-t-il d'expliquer qu'on

ne peut être gai, spirituel, léger, « avec une énergie brûlante ou sombre suivant qu'on est dans une veine de bonheur ou d'adversité. » On donne, par habitude, trop d'importance à chaque chose, aussi lorsqu'on est indigné, ne peut-on ni rire ni sourire.

Stendhal continue à s'occuper de tout ce qui se passe à Venise. C'est ainsi qu'étant le 5 janvier 1818, à Milan, après avoir donné des nouvelles des spectacles de cette ville au baron de Mareste, il en donne de Venise: « A Venise, fiasco infâme aux deux théâtres San Mosé et la Fenice; ils ont sifflé Tachinardi, Galli et la Festa, les deux premiers sont des dieux pour moi. »

C'est ainsi également qu'étant encore à Milan, il fait savoir au baron de Mareste, le 8 février 1818, qu'une actrice, la Fodor, « a le plus grand succès à Venise », et, le 21 mars, « qu'à Venise, on vit *da signore* pour neuf lires et que cette lire-là vaut cinquante centimes. » Il lui fait part alors de son idée de « vivre encore un an ou deux à Milan, puis autant à Venise. »

Le 21 mars également, Stendhal entretient le baron de Mareste d'une cantatrice, Mlle Elena Vigano, qui, la veille, a atteint sa vingt-cinquième année. Elena Vigano, chez qui fréquente Stendhal depuis un mois, et qu'il entend chanter chaque soir, a une âme d'artiste. « Sa voix légère est légèrement voilée au premier air », mais, ensuite, c'est le brio, l'esprit, la coquetterie. Ce qui semble enchanter surtout Stendhal, c'est que cette jeune cantatrice « fait des choses héroïques pour l'amour ». C'est ainsi que, Venise étant bloquée par les Autrichiens, elle n'a pas craint de traverser en gondole les postes ennemis, de manquer ainsi vingt fois d'être arrêtée, et, cela, « pour voir un amant, lequel, au bout de sept mois d'étisie, est bien et dûment mort à Padoue. »

Stendhal écrit encore de Milan le 25 avril 1818, au baron de Mareste: « Sautez de joie, je vous envoie la femme la plus aimable, la plus gaie, la plus naturelle que jamais Venise ait produite. Elle n'a jamais coûté un sou à ses amants. » Pour mettre plus à l'aise le baron de Mareste, à qui il envoie ainsi « deux mois de bonheur

et de folie », il lui assure: « N'allez pas croire que, si je suis son amant, la place est prise. »

Le 3 septembre 1818, à propos d'une autre actrice, Nina, pour laquelle son amant dépense dix francs par mois, il dit au baron de Mareste « qu'il ne la reverra qu'à Venise, en décembre. »

Stendhal a-t-il été à Venise en décembre 1818? Rien ne nous le fait savoir. Mais, toujours, il a les yeux tournés du côté de la Cité des Doges. C'est ainsi qu'étant à Milan, le 30 août 1820, il écrit au baron de Mareste pour lui faire remarquer, à propos de l'agitation qui se produit dans certaines villes italiennes, que si, au fond, on se trouve bien à Venise et à Milan, c'est que, dans ces villes, il y a un gouvernement qui est juste. Parfois, on forme des vœux vagues, puis « rien de plus ».

Dans cette même lettre, il fait savoir au baron de Mareste que lord Byron a pour maîtresse la comtesse Guiccioli. Stendhal a-t-il, entre temps, été à Venise, où il a vu cette dernière? Il trouve que c'est « une grosse tétonnière blonde, portant dans la rue ses tétons blancs étalés et des souliers de satin rouge; du reste, très fraîche et vingt-trois ans. » Le 22 décembre de la même année, il écrit encore au baron de Mareste que Byron est toujours avec la comtesse Guiccioli, qui, décidément, ne plaît pas à Stendhal: « La femme offre une énorme gorge de vingt-deux ans à la vue de la place Saint-Marc, sur laquelle elle se promène en souliers de soie rouge. »

Nous n'avons aucun renseignement sur le séjour que Stendhal fit à Venise en 1822, nous savons seulement qu'il y fut, grâce à une lettre qu'il adresse de Paris, le 30 novembre 1825, à M. Stritch, de Londres: « Puisque l'intérêt que vous portez à la littérature italienne vous fait désirer quelques détails sur le poème de Grossi, je vous envoie copie d'une lettre que j'adressai de Venise à un ami, le 10 septembre 1822. » Cette lettre a disparu.

En 1822, Stendhal publie son *Essai sur l'amour*, et, là, il nous fait savoir que le dialecte vénitien a « des descriptions de l'amour physique d'une vivacité qui laisse à mille lieues Horace, Properce, La Fontaine et tous les poètes ». Et établissant qu'on ne se choisit pas un tem-

pérament, c'est-à-dire une âme, Stendhal dit qu'ainsi on ne peut se changer auprès des femmes. Aussi spécifie-t-il que le duc de Richelieu n'eut jamais en amour de moments comme ceux, par exemple, que Jean-Jacques Rousseau « trouva à Venise en écoutant la musique des Scuole ».

C'est parce qu'il s'occupe d'amour que Stendhal, dans son Essai, en arrive à avoir un grand regret: celui de n'avoir pu voir Venise en 1760. C'est qu'alors, en cette république, tout concourait au bien-être, les institutions politiques, les opinions, point de combat intérieur, point de crimes. « Une douce volupté donnait à tous un bonheur facile. » L'aristocratie de Venise n'était pas triste, et Stendhal d'en revenir à une idée qu'il aime à répéter: c'est que dans les pays gais on lit peu la Bible et qu'il y a de la galanterie.

En 1823, Stendhal publie *Racine et Shakespeare*. Là, il nous fait savoir qu'à Venise, tout aussi bien qu'à Rome, une femme réputée pour son esprit est objet d'admiration et de crainte, mais qu'on ne songe pas à la perdre par le ridicule. On ne comprendrait même pas une telle pensée; le salon de cette femme spirituelle étant, en somme, celui où l'on se distrait le plus, est, du même coup, celui où l'on retourne le plus volontiers. « Le bégueulisme est laissé dans un coin à bâiller et à maudire. »

En 1824, relatant *la Vie de Rossini*, et rappelant que celui-ci naquit à Pesaro, jolie petite ville sur le golfe de Venise, Stendhal déclare que « les rivages de la Méditerranée, et, en particulier, ceux du golfe de Venise, n'ont rien de l'aspect sauvage et sombre que les vagues immenses et les vents puissants de l'Océan donnent à ses bords. » Il rappelle également les difficultés que Rossini eut, une fois, avec le directeur du théâtre de San Mosé qui l'avait fait venir à Venise et qui le traita légèrement à cause de sa pauvreté. Le public vénitien prend partie pour Rossini. En 1813, ce public fait un immense succès à ce compositeur de musique qui donne à la Cité des Doges la première représentation de *Tancrède*, que Stendhal qualifie d'œuvre céleste.

Les Vénitiens sont transportés; tous, du gondolier au

plus grand seigneur, se répètent des airs de *Tancrède*, à ce point que « l'empereur et roi eût honoré Venise de sa présence que son arrivée n'y eût pas distrait de Rossini. » Stendhal en donne l'explication: Venise est le pays d'Italie où l'on juge le mieux la beauté des chants.

Plus loin, Stendhal assure que « cet aimable pays de Venise » est « le plus gai de l'Italie et peut-être du monde, et certainement le moins pédant. » Aussi, en musique, les Vénitiens ne réclament-ils que des chants agréables et légers. Ils furent donc servis à souhait par Rossini lorsque celui-ci fit représenter devant eux l'*Italiana in Algeri*. Stendhal a vu jouer cet opéra à Venise. Dès le premier acte, les spectateurs étaient transportés et applaudissaient fort, c'était une espèce de folie musicale.

Stendhal se laisse prendre à cette folie et essaie ensuite de s'expliquer l'enthousiasme vénitien. C'est que « rien n'était fait dans ce charmant spectacle pour rappeler le réel et le triste de la vie. » Le spectateur vénitien est heureux parce qu'alors son imagination se trouve « bientôt dans un autre monde que le nôtre, et dans un monde bien autrement gai. » Stendhal, comme les Vénitiens, est ainsi livré à ce qu'il appelle les plus folles illusions de la musique.

Aussi quels applaudissements « excessifs » accueillent les acteurs! Stendhal raconte qu'il a vu le bouffe Paccini déclarer que « la plus délicieuse partie de gondole, le meilleur repas, tout ce qu'il y a de plus gai au monde n'était rien pour lui, mis en parallèle avec une telle représentation. » Plus loin, Stendhal, répétant que les Vénitiens sont les plus insouciants et les plus gais des hommes, ajoute qu'ils sont aussi les plus philosophes. Ne se vengent-ils pas de leurs maîtres par d'excellentes épigrammes? Des moralistes s'en indigneront. Stendhal répondra « à ces gens moroses comme le valet bouffon de la « Camilla »: *Signor, la vita è corta!* »

C'est dans la *Vie de Rossini* que Stendhal pose ce problème moral, digne, dit-il, de toute l'attention des philosophes. Venise a toujours été le pays le plus gai, le plus naturel, le plus heureux de l'Europe; or, c'est aussi celui qui avait « les lois écrites les plus atroces ». Le pays où

le gouvernement est « à peu près parfait » est Boston; or, c'est le pays, dit encore Stendhal, le moins gai du monde. Stendhal, cherchant à résoudre ce problème moral, en revient à son idée habituelle: « Le mot de l'énigme ne serait-il pas Religion? »

C'est aussi dans la *Vie de Rossini* que Stendhal prévoit l'avenir de Venise dans une phrase qui a été souvent citée: « Cette ville singulière et la plus gaie de l'Europe ne sera plus qu'un village malsain dans trente ans d'ici, à moins que l'Italie ne se réveille et ne se donne un seul roi. » L'Italie s'est réveillée, elle s'est donné un seul roi et Venise n'est pas un village malsain. Mais là où Stendhal se trompe, c'est lorsqu'il ajoute que, si ce qu'il prévoit du nouvel état de l'Italie se réalise, « je donne ma voix à Venise, ville imprenable, pour être capitale. »

Le 16 novembre 1825, Stendhal est à Rome et, de là, il écrit à Stritch, à Londres, que, tandis que la France n'a qu'une capitale, l'Italie en a une vingtaine. Il n'y a que Paris qui compte; aussi les littérateurs des autres villes, comme Lyon ou Bordeaux, ne sont-ils pas encore pris en considération. Chaque capitale italienne tient à son caractère; aussi se moque-t-on « fort bien à Venise de ce qui est applaudi à Milan. »

Chaque ville italienne tient à ce point à ses gloires que les habitants considèrent comme une offense personnelle ce que l'on peut dire contre elles. On n'est grand homme, en quelque sorte, que pour sa propre capitale. Il n'y a qu'un grand homme italien qui soit communément loué en son pays, c'est Rossini, et Stendhal dit pourquoi: « Parce que sa patrie, Pesaro, est une ville trop petite et trop peu importante pour avoir des ennemis puissants et, en second lieu, parce que Florence, Venise, Rome n'ont eu aucun musicien à lui opposer et l'ont appelé pour qu'il composât pour leurs théâtres. »

Stendhal est retourné à Venise en décembre 1827, puis, après, à Bologne, Milan, Isolla-Bella. C'est de cette dernière île qu'il écrit, le 17 janvier 1828, à M. Alphonse Gonsolin, pour lui dire que, lors de son récent voyage, « Venise m'a charmé ». Il lui parle d'un tableau qui est

à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville: « Quel tableau que l'*Assomption* du Titien! » Stendhal a alors été à l'église des Frari, car il assure à M. Alphonse Gonsolin, à propos du tombeau de Canova qui est dans cette église, que ce tombeau est aussi celui de la sculpture. « L'exécrabilité des statues prouve que cet art est mort avec ce grand homme. »

C'est le 3 août 1827 que Stendhal commence ses grandes périgrinations dans la capitale italienne qui lui permettront de publier, deux ans après, ses *Promenades dans Rome.* Mais tandis qu'il parcourt les rues ou visite les monuments de cette ville, des souvenirs de Venise se présentent à son esprit. C'est ainsi que, le 19 août, s'occupant des objets d'art que l'on peut rencontrer dans Rome, il déclare qu'on les verrait avec plus de plaisir, par exemple, à Venise. C'est que « dans une ville riche de toutes les ruines de l'antiquité et de tant de monuments élevés par les papes, leur nom est un poids inutile pour l'attention, qu'il est facile de mieux employer ».

Le 25 août, étant à Grotta-Ferrata, Stendhal rapporte que ses amis ne font attention à tout ce qui se trouve dans les musées que les jours d'émotion vive. Alors l'imagination, dit-il, est créatrice et donne des sensations même à propos d'un ouvrage médiocre. Les autres jours, ses amis ne font attention qu'aux toiles de vingt-neuf peintres dont il cite les noms, et parmi ceux-ci: Ecole de Venise: Giorgione, Le Titien, Paul Véronèse, Tintoret, les deux Palma, Sébastien del Piombo.

Le 10 novembre, Stendhal estime que l'Italie a sept ou huit centres de civilisation. « L'action la plus simple se fait d'une manière tout à fait différente à Turin et à Venise, à Milan et à Gênes... » Si, par exemple, la bonhomie milanaise est célèbre autant que l'avarice génoise, Stendhal assure que Venise, « malgré des malheurs inouïs qui vont l'anéantir », a la gaîté franche. Stendhal ne nous dit pas quels sont ces malheurs inouïs, mais, deux jours après, s'occupant de la même question, il pense que tout ce qui différencie les diverses grandes villes italiennes, dont Venise, s'efface « chez les hommes dont les pères avaient cinquante mille livres de rente. »

Le 1er janvier 1828, Stendhal est, à Rome, devant le temple de Jupiter qui est, d'après lui, le centre de la religion et de la grandeur des Romains. Quand un général romain avait remporté une victoire, c'est devant ce temple qu'il venait faire un sacrifice en actions de grâces. C'était cette cérémonie, dit Stendhal, qui mettait l'émulation parmi les patriciens et qui empêcha les aristocrates romains « de tomber dans la torpeur comme ceux de Venise ».

Le 22 mars, il s'occupe de la noblesse. Celle de Rome est à peu près ruinée par ses gens d'affaires, de même que celles de Naples et de Florence. Quant à celle de Venise, « elle est à la mendicité. Longtemps, avant 1797, les nobles vénitiens ne se soutenaient qu'en abusant de leur souveraineté: par exemple, ils ne payaient pas l'impôt. »

Le 1er juin 1828, Stendhal parle du château de Saint-Ange et de certaines fêtes. Ces jours-là, des drapeaux, tout le long du Tibre, sont hissés à des mâts, le vent les agite. Rien n'est plus joli, estime Stendhal, qui ajoute: « Nous avons retrouvé cet usage à Venise, sur la place Saint-Marc, et dans tout le pays vénitien. »

Le 7 juillet 1828, Stendhal a une conversation avec son ami Monseigneur N..., qu'il qualifie d'ultra le plus spirituel de Rome. Ce prélat se moque fort de la prétendue liberté dont on jouissait à Venise avant la révolution. Stendhal n'est pas de cet avis et il déclare qu'il a facilement prouvé à son interlocuteur que si la République de Venise avait survécu, « elle aurait aujourd'hui deux Chambres, et tous les Italiens riches iraient s'y établir ».

Le 11 octobre 1828, Stendhal, s'occupant de peinture, émet cette idée qu'avec « ce qui nous reste de tableaux au Louvre » on pourrait prendre un maître des beaux-arts qui serait chargé d'apprendre aux visiteurs « le faire » des cinq écoles d'Italie: l'école de Florence, l'école de Venise, l'école de Rome, l'école lombarde et l'école de Bologne. Si l'école de Florence, par exemple, se distingue par un dessin fort soigné, « l'école de Venise se distingue par la perfection du coloris; personne n'a

égalé, en ce genre, Giorgion, Le Titien et le Morone, célèbre faiseur de portraits ».

Le 20 octobre 1828, il s'occupe du brigandage qui existe alors en Italie, et il rappelle que le Conseil des Dix, à Venise, avait fait mettre en prison un chanoine de Vicence et un abbé qui étaient accusés de crimes énormes. Le pape Paul V « le prend de très haut avec les Vénitiens », il réclame les deux incarcérés, il menace Venise d'une guerre, mais « Venise, plus sage qu'on ne l'a été en France depuis Louis XIV, échangea des notes savantes pendant plusieurs années, ne fit point la guerre et maintint l'existence de ses lois ».

Enfin, le 23 novembre 1828, Stendhal, s'occupant de la musique à Rome, déclare qu'à Venise, on sent fort bien la musique bouffe, Venise étant un pays « très gai ».

Le 24 août 1829, comme il est à Paris, Stendhal écrit à son ami Romain Colomb, que, ce jour-là, on l'a fait beaucoup causer sur lord Byron, qu'il est minuit et que, n'ayant pas sommeil, il lui rappelle ce qu'il a dit du poète anglais, notamment lorsque ce dernier était à Venise. Pourquoi donc Byron, dans son *Don Juan*, est-il « à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique? » Cependant le peuple anglais, et par conséquent Byron, a « une teinte de férocité hébraïque », et cela, à cause de « l'étude exagérée de la Bible ». En outre, l'aristocratie anglaise donne à tous ses membres « un fond de sérieux ».

Si Byron a changé de manière dans *Don Juan*, il le doit à son séjour à Venise. L'aristocratie de Venise est « insouciante ». La gaîté, l'insouciance d'un Vénitien, le comte de Bragadin, et de beaucoup d'autres personnes « plus nobles et plus malheureuses » que Byron frappent profondément ce dernier et exercent une grande influence non seulement sur la composition de *Don Juan* mais aussi sur l'état moral du poète. Stendhal assure: « Le changement dans le caractère du noble poète fut moins marqué, mais tout aussi réel. » Tout ce que Stendhal rapporte ainsi à Romain Colomb, c'est « le résumé de plusieurs conversations que j'eus avec lord Byron en 1816 ».

Ce sont encore les fruits de ces conversations que

Stendhal rappelle dans quelques pages qu'il écrit en 1830 et qu'il intitule: « Lord Byron en Italie, récit d'un témoin oculaire, en 1816. » Byron était un dandy qui ne voulait pas grossir et qui cherchait à plaire aux femmes. A Venise surtout, il doit ses succès à ses beaux yeux, à ses beaux cheveux, à sa gloire. Des femmes jeunes et jolies s'éprennent de lui. « L'une d'elles fit plus de cent milles pour assister à un bal masqué où il devait se trouver. Il le sut, et soit orgueil ou timidité, ne daigna pas lui répondre. C'est un rustre! s'écria-t-elle en s'éloignant. Une irréussite auprès des femmes eût fait mourir lord Byron de vanité malheureuse. »

Stendhal rapporte une conversation que Silvio Pellico eut avec Byron. Silvio Pellico assure: « La plus jolie de ces dix ou douze langues italiennes dont l'existence est inconnue au delà des Alpes, c'est le vénitien. Les Vénitiens sont les Français de l'Italie. » Byron fait remarquer: « Ils auront donc quelque poète comique vivant. » Silvio Pellico répond: « Oui, et il est excellent; seulement comme il ne peut pas faire jouer ses comédies, il les écrit sous forme de satires. Le charmant poète s'appelle Buratti et, tous les six mois, le gouvernement de Venise l'envoie en prison. »

Byron se met donc à lire Buratti; celui-ci exerce une grande influence sur son lecteur. Stendhal nous dit en effet: « Suivant moi, lord Byron n'a fait *Beppo* et ne s'est élevé jusqu'à *Don Juan* que parce qu'il a lu Buratti et vu le délicieux plaisir que ses vers causent à la société de Venise. » Et Stendhal de revenir à son idée habituelle que Venise est un monde à part dont « la triste Europe » ne se doute pas et où l'on se moque de tous chagrins.

Dans les premiers jours de février 1830, Stendhal est à Paris et il entend raconter une histoire de la Venise d'hier par « le charmant C... » qui l'avait lue dans un vieux manuscrit de famille. Le 9 du même mois, il écrit à Mme C...: « Vous sentez, ma chère amie, l'attrait dramatique que l'ancienne Venise a pour moi. » Il lui fait part de l'histoire du charmant C..., « anecdote fort piquante, portrait de mœurs très émouvant. » Ce récit

l'a frappé. Certainement Stendhal a dû songer à en faire une nouvelle à ajouter à ses chroniques italiennes. Il dit, en effet: « Mon imagination s'est échauffée. »

Sans plus tarder, il donne à sa nouvelle, pour titre, le nom de l'héroïne: Francesca Polo, avec, pour scène: « Venise. Un petit passage derrière une église, à droite le Canal. Vue de nuit. » Il dresse alors, et sous forme de dialogue, le canevas de ce qu'il se propose d'écrire d'après ce qu'il a entendu raconter, il l'envoie à Mme C..., en lui demandant ce qu'elle en pense, et sans doute est-ce parce que la réponse fut négative, que Stendhal ne persista pas dans son dessein: « Lisez cette ébauche, et que votre jugement de femme décide si je dois continuer ou en rester là. » Il s'agit de deux frères qui aiment la même femme, sans le savoir. Celui qui est en faveur auprès de Francesca Polo s'en ouvre à l'autre, et ce dernier de faire taire son amour pour achever le bonheur de son heureux rival.

Stendhal a été consul de France à Trieste du 25 septembre 1830 aux premiers jours de mars 1831. Dès le 29 septembre, il écrit à Sainte-Beuve de venir le trouver à son nouveau poste : « On dit la nature belle en ce pays, les flots de l'Adriatique sont pittoresques. » Sainte-Beuve ne se rend pas à son invitation. Stendhal ne se plaît pas à Trieste. Le 4 décembre 1830, il écrit au baron de Mareste: « Je suis comme Auguste, j'ai souhaité l'empire, mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu; je crève d'ennui. »

Mais il a un bonheur, Venise n'est qu'à trente-trois lieues de Trieste, il s'y rend donc en novembre, puis en décembre, il y a un grand ami, le poète Joseph Buratti, dont il a déjà parlé au baron de Mareste, le 21 décembre 1820, en lui disant que le satirique Buratti est le premier poète de Venise, et à M. Alphonse Gonsolin, le 17 janvier 1828: « J'ai passé mes soirées à Venise, avec le grand poète Buratti. » Il les passe de nouveau.

Dans le Supplément du sixième volume de la *Biographie* publiée par M. Furne, nous apprend Romain Colomb, l'exécuteur testamentaire de Stendhal, ce dernier a donné des détails: « Je me promenais avec Buratti

presque tous les jours, de neuf heures à minuit, en décembre 1830 et mars 1831. Nous soupions ensemble, après minuit, de deux heures à trois heures et demie, dans le café de la place Saint-Marc, voisin du café Florian, du côté de la Piazzetta. »

En janvier 1831, il retourna à Venise; le 25 de ce mois, il est au café Quadri d'où il écrit à M. di Fiori: « Le tapage des masques sur la place Saint-Marc m'empêche de vous envoyer des phrases polies. » Il lui apprend qu'il a été dans un salon de la place Saint-Marc « au midi, par un beau soleil ». Il y avait là vingt-quatre femmes, « mais pas un chapeau de bon goût », et il y a entendu l'acteur Velutti qui « n'a jamais mieux chanté ». Stendhal s'absente de son consulat sans permission, aussi a-t-il soin de spécifier à M. di Fiori: « Ne dites à personne que je suis ici, excepté à notre protecteur, s'il vous parle de moi. »

Le 3 février 1831, il est encore à Venise, d'où il écrit au baron de Mareste au sujet de la croix de la Légion d'honneur qu'il postule au ministère des Affaires étrangères. Le 24 février 1831, il donne au baron de Mareste des nouvelles vénitiennes: « A Venise, on donne *la Muette de Portici*. » Puis Stendhal va à Civita-Vecchia comme consul de France.

Stendhal voulait écrire *La Vie de Napoléon*. Son ouvrage, qui devait comporter plusieurs volumes, fut commencé, d'après ses propres indications, en 1816; il revoit son manuscrit en 1828. Le manuscrit est encore loin d'être fini qu'il se met, en avril 1837, à en écrire déjà la préface. L'œuvre commencée plus de vingt ans auparavant, demeure inachevée par la mort de son auteur. L'exécuteur testamentaire de ce dernier, Romain Colomb, ne peut donc publier, en avril 1845, que de simples fragments.

Parmi ceux-ci, il y en a qui ont trait à Venise. Bonaparte a occupé Venise, et c'est à ce propos qu'en juin 1816, et dans une note au bas d'une page de *Rome, Naples et Florence*, il dit qu'il ne sait pas pourquoi « Buonaparte » veut écraser les nobles de Venise « qui sont les meilleurs gens du monde » et qu'il fait tant d'avances aux Piémontais qui se moquent de lui. Stendhal cherche

une explication, et voici ce qu'il trouve: « Buonaparte avait si peu lu que je parie qu'il était trompé par ce mot de république. Les nobles de Venise, étant maîtres de l'Etat, se faisaient grâce de l'impôt. Buonaparte eut l'idée de réclamer cet arriéré. Les Pisani se trouvèrent devoir une somme énorme, et on leur prit le beau palais de Stra. » Stendhal ne peut concevoir un tel acte. Aussi, lorsqu'il est, le 19 juin 1816, sur la route qui va de Padoue à Venise et qu'il s'arrête à Stra, il dit que c'est pour voir « ce joli palais volé aux Pisani par Buonaparte. »

Dans la *Vie de Napoléon,* s'occupant de Mme Ghérardi qui, assure-t-il, a les plus beaux yeux que l'on ait jamais vus, il rappelle que celle-ci est la fille du comte Lecchi, de Brescia, « dont les folies d'amour et de jalousie ont été remarquées même à Venise. Déjà, dans *Rome, Naples et Florence,* à la date du 12 novembre 1816, Stendhal avait parlé de ce comte Lecchi qu'il dénomme alors le comte Vitelecchi. Il rapporte le fait suivant: Un jour, le comte Vitelecchi se promène, ayant une de ses maîtresses à son bras. Un homme, en passant, regarde cette maîtresse. Baisse les yeux, lui dit le comte. Comme l'homme regardait toujours la maîtresse, le comte Vitelecchi ne trouve rien de mieux que de sortir son pistolet et de le tuer.

Dans la *Vie de Napoléon,* Stendhal rapporte d'autres anecdotes. Le comte Vitelecchi ou Lecchi, en diminutif, se revêt un jour du capuchon et de la barbe d'un capucin, prend place, contre argent, dans un confessionnal, et peut ainsi être à même de voir une de ses maîtresses, la marquise C..., se confesser à lui. A cause de cette même marquise C..., — dans *Rome, Naples et Florence,* Stendhal dit que c'est pour avoir tué un membre d'une grande famille vénitienne, — le comte Lecchi est enfermé sous les plombs de Venise, à côté du ponte dei Sospiri. Là, il essaie, mais en vain, de séduire la femme de son geôlier; alors, il se tourne du côté de ce dernier. Le comte est un beau parleur; il dit à son geôlier qu'il a à se venger d'un ennemi, affaire d'honneur, mais il est en prison. Le geôlier, touché par ces paroles, — et aussi

par le don de six mille sequins, — lui donne trente-six heures de liberté. Le comte en profite pour courir à Brescia et tuer en public le marquis N..., dont il avait à se venger, puis il retourne à Venise, en sa prison. Comme, quelques jours après, le chef de la justice criminelle lui fait part de l'assassinat dont il est accusé, le comte Lecchi fait le bon apôtre et réplique: « Votre Excellence voit la rage de mes ennemis. Elle sait trop où j'étais, il y a huit jours. »

Bonaparte est certes vainqueur, mais Stendhal estime que, si Venise avait eu alors un homme comme elle en avait déjà eu dans de grandes circonstances, elle seule aurait suffi pour délivrer l'Italie des Français. Mais les nobles de Venise, depuis leur défaite par les Turcs vers 1500, sont sans énergie, « ils étaient tombés dans la mollesse ». Stendhal nous fait alors le tableau de Venise : « Cette ville aimable était devenue le centre de la volupté en Europe. On s'y amusait avec esprit dans le temps que Paris n'était encore qu'une réunion assez grossière de marchands et de soldats se volant les uns les autres. Jusque vers la fin du règne de Louis XIV, Venise fut la ville d'Europe la plus agréable à habiter. »

Bonaparte fait irruption à Venise (1796), mais l'aristocratie de cette ville est alors, dit Stendhal, « peut-être la plus imbécile de toutes celles qui dirigeaient leurs colères contre la République française ». Elle est incapable, comme la pairie anglaise ou comme la noblesse française, d'appeler à elle un homme de mérite né dans le peuple et de lui faire une place dans son sein. Bonaparte connaît « toute la pusillanimité du gouvernement de Venise », et il sait s'imposer à tous, même à ses alliés douteux, « par la fermeté de sa contenance ».

En 1837, Stendhal fait son tour de France, sous l'apparence d'un commis-voyageur pour le commerce des fers et, chemin faisant, il prend des notes qui lui serviront, l'année suivante, à la publication de ce « voyage en France », sous le titre *Mémoires d'un touriste*. Dans ces notes souvent se mêlent des souvenirs de Venise.

C'est ainsi que, le 22 mai 1837, il se trouve à Lyon, dont il juge l'hôtel de ville triste et à l'air sot, lourd, in-

signifiant. La façade de cet hôtel de ville a bien été refaite, en 1674, par Jules Hardouin-Mansart. Stendhal voudrait qu'on la refasse une fois de plus en copiant la façade d'un des beaux palais de Venise. Bien mieux, il donne un procédé : « Venise est si malheureuse et Lyon si riche qu'il serait possible d'acheter un palais de Venise, par exemple le palais Vendramin. On numéroterait les pierres de la façade et la navigation les amènerait à Lyon. »

Le 1er juin 1837, il est allé de Lyon à Saint-Etienne, ville créée par la houille et dont les rues sont noires. Au milieu de la grande rue de Roanne, Stendhal pense qu'il faudrait mettre une statue, comme celle d'Etienne, le tambour d'Arcole. Cette statue à un simple tambour parlerait au peuple, car, à Saint-Etienne, « l'imagination est étouffée par la réalité, et quelle réalité! » Et Stendhal de faire remarquer que les Vénitiens, qui étaient des commerçants comme les habitants de Saint-Etienne, « faisaient peindre à fresque le devant de leurs maisons ».

Le lendemain, de retour à Lyon, il apprend qu'on veut construire dans cette ville un nouveau théâtre. Stendhal pense que l'Italie, qui est à deux pas de Lyon, offre quatre cents modèles de théâtre tout faits, mais voilà: « Les bourgeois de Lyon se gardent bien d'aller voir le théâtre de la Fenice, à Venise. »

Comme il est à Nantes, le 30 juin 1837, Stendhal va visiter le musée de cette ville, il s'arrête devant deux tableaux de Canaletto dont l'un représente la place Navone à Rome, et Stendhal de nous apprendre : « Je n'avais jamais vu que des vues de Venise par le Canaletto. » Le 6 juillet, Stendhal est à Auray et, là, s'occupant de religions, il estime que, celles-ci étant fondées sur la peur, il est tout simple que « des prêtres rusés aient choisi le serpent comme emblème de la terreur ». Le serpent a, en effet, « l'avantage d'étonner l'imagination bien plus que l'aigle de Jupiter, l'agneau du christianisme ou le lion de saint Marc ».

Quelques jours après, Stendhal est à Vannes, et Stendhal de se rappeler que Vannes était la capitale des Vénètes qui sont allés donner leur nom à Venise. Mais cela

ne l'émeut pas grandement, car il se contente d'ajouter: « La tête remplie de ces vénérables suppositions, je suis reparti rapidement pour Ploërmel, dont j'ai admiré la charmante église ».

En août 1837, Stendhal est à Marseille. Il étudie longuement l'origine de cette ville et il pense qu'à l'antique Marseille il n'a manqué, « pour jouir d'une prospérité durable comme Venise, que d'être une île; les belles habitudes de la civilisation grecque n'eussent point été polluées par le contact du triste gouvernement féodal ».

De Marseille, Stendhal va à Gênes pour retourner par mer à Toulon et Marseille. A Gênes, qu'il n'aime pas, il demande à aller au plus beau café de la ville. On le conduit au café à la mode, « horriblement obscur, composé de deux petites pièces sales et d'une cour pavée en marbre ». Il demande un café au lait, le lait est « encore plus aquatique, s'il se peut, que celui de Paris ». Sa consommation lui est servie dans un verre qui devient brûlant et qu'il est impossible de toucher. On conçoit le mécontentement de Stendhal, et celui-ci de déclarer : « Quelle différence avec le luxe aimable de Milan et de Venise! »

Comme il écrit la nouvelle intitulée *La duchesse de Palliano,* Stendhal est à Palerme, et, dans cette ville, le 22 juillet 1838, dans les lignes préliminaires de son récit, il s'occupe des passions. Il explique que celles-ci changent selon les lieux et les climats; il étend sa pensée à la nature et il déclare : « Les paysages, comme les passions, comme la musique, changent aussi dès qu'on s'avance de trois ou quatre degrés vers le Nord. Un paysage napolitain paraîtrait absurde si l'on n'était pas convenu, même en Italie, d'admirer la belle nature de Naples. »

Il ajoute qu'à Paris on fait mieux : ne croit-on pas, en effet, que « l'aspect des forêts et des plaines cultivées est absolument le même à Naples et à Venise » ? Ne veut-on pas également que, par exemple, le peintre Le Canaletto, qui a exécuté tant de toiles sur Venise, ait « absolument la même couleur que Salvator Rosa » ?

En 1839, au commencement de son roman *L'Abbesse de Castro,* Stendhal s'occupe du brigandage en Italie vers l'an 1550. Il y avait alors un célèbre bandit du nom de

Sciarra dont le quartier général était la forêt de la Faggiola, à cinq lieues de Rome, sur la route de Naples. Il allait parfois jusqu'à commander plusieurs milliers d'individus. Ses affaires allant mal, Sciarra et un grand nombre de ses partisans s'engagèrent au service de Venise.

Mais le gouvernement de Rome protesta. Comment faire? Venise avait signé un compromis avec le chef bandit. Alors, rien de plus simple : pour se débarrasser de lui, Venise le fit assassiner. Restaient ses hommes. Venise les envoya défendre l'île de Candie contre les Turcs. Venise avait son idée. Stendhal ajoute, en effet: « La sagesse vénitienne savait bien qu'une peste meurtrière régnait à Candie, et, en quelques jours, les cinq cents soldats que Sciarra avait amenés au service de la république furent réduits à soixante-sept. »

JEAN MÉLIA.

L'AMÉRIQUE ROUGE
ET LES OISEAUX

—

Au Commencement, avant la formation du Cinquième Monde, celui que nous habitons, disent les Indiens de la Tribu *Navajo*, quand ceux qui n'étaient pas encore des hommes furent contraints de fuir la Grande Inondation, un oiseau, l'Hirondelle, ceignit son front d'un bandeau mince. Elle devint *akicita* (sacrée), et et elle conclut un pacte d'alliance avec les fils de la Tribu. Et de deux épis de maïs naquit le premier couple humain.

Aidés par le Dieu-Noir et par le Dieu-Bleu, l'Homme et la Femme s'employèrent alors à l'érection des sept montagnes sacrées des *Navajo*.

Ainsi vit-on s'élever *Tzisnadzini* du côté de l'Orient. Un éclair la pénètre et la cloue aux fondements terrestres. Décorée de coquilles blanches, de nuages, de pluie mâle, confiée au Jeune-Homme et à la Vierge de Cristal, *Tsisnadzini* porte à son sommet, dans une conque marine, deux œufs de Pigeon, afin de se vêtir elle-même de plumages. Au-dessus d'elle sont tendus les voiles éblouissants du Jour.

Doskolid (San-Francisco) se dresse au Couchant. Elle est fixée au sol par un rayon de soleil, et soumise au Jeune-Homme-du-Maïs-blanc et à la Vierge-du-Maïs-jaune. Elle est décorée d'épis de maïs, de nuées, d'insectes, d'oiseaux et de quadrupèdes. A son sommet, dans une coquille d'haliotis, sous le dais jaune des nuages, reposent les deux œufs du « chanteur-jaune », Loriot ou Tangara-doré, sans doute...

Tsotsil (San-Mateo) est la montagne du Midi. Le

Jeune-Homme-qui-porte-une-turquoise et la Vierge-qui-porte-un-grain-de-maïs en ont la garde. Un glaive de pierre la traverse du sommet à la base. Elle est ornée de brouillard gris, de pluie femelle, d'une grande variété de bêtes sauvages, et semée de turquoises. C'est dans un bassin turquin, sous le bleu baldaquin du ciel, que furent placés les deux œufs du Sialis, l'Oiseau-bleu, le célébrant de l'aube.

Au Septentrion, *Depentsa* (San-Juan) est retenue à l'univers créé par un arc-en-ciel. Le Jeune-Homme-Pollen et la Vierge-Sauterelle la protègent. Ses ornements sont les brumes et les plantes multiples, les bêtes bondissantes, les perles noires. A la cime de *Depentsa*, sous la couverture des nuages noirs et sous une peau de daim sacrée, dans un bassin noir, on a placé les deux œufs du Merle.

Et la Genèse des *Navajo* nous parle encore des trois montagnes centrales de l'ancienne Amérique, celles que les cordages de la pluie ou la pierre-du-mirage retiennent parmi les hommes. Leurs génies tutélaires les ont abondamment pourvues de joyaux et de merveilles. Sur l'une d'elles, *Isolihi*, vit un Oiseau magique, l'oiseau *Tsogali* (1).



Ces légions éclatantes qui se partagent les escalades aériennes, les eaux douces ou salées et les verts horizons; cette beauté courtoise et légère, artiste mais industrieuse, et que nous nous efforçons de rattraper en songe; cette souveraineté des ailes, en un mot, pouvait-elle demeurer indifférente à un peuple que chacun des actes de sa vie met en contact avec la Nature? Primitif à la fois et complexe, l'Homme-Rouge tisse avec ses coutumes, ses chants, ses danses rituelles, tout un monde d'identifications, d'images et de secrets rapports ; aussi, plus que nul autre, a-t-il conservé le culte des oiseaux et la connaissance, née d'une ancestrale initiation, de leur symbolisme mystique.

(1) D'après une étude de Matthews et la traduction de Mme J. Herscher-Clément.

Wakanda (2), le Pouvoir Suprême en qui s'éveillent les idées, les êtres et les moules à venir, *Wakanda* règne sur les divines hiérarchies, jalouses d'hommages: le Père-Ciel, la Mère-Terre, la Mère-Maïs, sorte de Cérès tutélaire. Il étend sa puissance sur les Héros et sur les Esprits, mais il demeure l'Objet d'une vénération monothéiste où le Monde visible n'est point séparé du Monde invisible, où tout est part active et sensible de l'existence quotidienne.

Ce Principe originel, qui est celui de l'antagonisme ou de la fusion des deux Mondes, suppose l'un dominant ou vivifiant l'autre et choisissant l'Etre ailé comme intermédiaire.

De même que l'Aigle, l'archétype des prophètes, l'archange vainqueur des puissances maléfiques, devient à travers le temps et les migrations Phénix, Simourg, ou porte-foudre de Zeus, — de même le serpent de la Genèse, frère de l'uraeus égyptien, du dragon de Chine, du Nâga des Indes, qu'il faut toujours opposer au volant et divin Garouda, se retrouve-t-il dans sa dualité avec l'Oiseau-Solaire des races rouges. Au Mexique, au Pérou, il s'est personnifié dans le serpent à plumes, le Quetzalcohuatl resplendissant et mystérieux. Chez les Indiens du Nord, il se nomme l'Oiseau-Tonnerre.

Mais qui donc, en Europe, connaît l'Oiseau-Tonnerre?

La Tradition sans âge veut qu'il soit synonyme de vie immanente. Véhicule de la foudre, on dit de lui, là-bas, en Pays-Rouge, que le clignement de ses yeux produit l'éclair, et le battement de ses ailes les grondements du tonnerre. Il est Oiseau-de-feu par excellence, ancêtre, générateur, et témoin des gloires de son peuple. Son aire symbolique fut établie au sommet du mât rouge de l'Unité, à l'intérieur de la tente sacrée; les Danses du Soleil, ou de l'âge adulte, y sont annuellement célébrées, et l'adolescent s'y prépare dans le jeûne, dans la méditation, par l'apprentissage de ses devoirs civiques et par l'initiation à la souffrance, purificatrice et volontairement infligée.

(2) Le nom de Wakanda, qui désigne le Pouvoir Mystérieux, est plus spécialement employé par les Tribus du Nord et des plaines.

L'Aigle brun est fils de la terre, de la nuit et de la lune. L'Aigle blanc, le mâle, le « défenseur du nid », est à l'image du jour. De son aile, les plumes destinées au sifflet des solaires réjouissances ; de sa gorge, à la place où palpite le rythme, on a tiré celles, fines et duveteuses, qui garniront le hochet et le bandeau sacerdotal des danses magiques. La coiffure des grands-chefs, composée de cent plumes caudales et prolongée jusqu'aux talons, n'est autre qu'un admirable nimbe dont le modèle fut peut-être offert à l'Homme-Rouge au commencement des temps, dans une extase béatifique.

Notons que la couronne de plumes, le faisceau des danses guerrières, ou simplement la plume sacrée, symbole d'honneur, se piquent dans une mèche que les braves ont tressée au secret de leur chevelure. Le cheveu, qui prend une si haute signification dans les mystiques religieuses, a-t-il, dans la mystique indienne, d'étroits rapports avec le duvet des oiseaux?... Quoi qu'il en soit de cette analogie, les hymnes présidant à l'offrande des nouveau-nés au cosmos adoptent un sens particulier pour l'enfant mâle. Sur la tête du garçon, futur guerrier qu'un prêtre consacre à la souveraineté du Tonnerre, on sépare, en signe d'oblation, une mèche capillaire qui sera conservée dans son pare-flèches et à laquelle il prêtera d'importants pouvoirs occultes.

Faut-il encore parler des chants ou des jeux qui prennent l'Aigle pour objet? Des arbres éternelement verts, comme le cèdre sur lequel, des quatre horizons, vinrent à l'origine se poser les messagers du Tonnerre?

Chez les *Dênê-Peaux-de-Lièvre,* on sait que, dès les premiers jours de l'automne, l'oiseau-foudre *Iti* se dirige vers l'Ouest, à la retombée de la voûte céleste, au Pied-du-Ciel. Il séjourne au pays des Mânes, avec les animaux émigrants, et il reparaît avec le printemps, suivi d'une légion d'oiseaux sauvages et d'âmes revenantes. Sa queue vibre dans une grande rumeur. Le mâle apporte les neiges; la femelle, les pluies... Et puis, ne dit-on pas que les Héros se sont revêtus de sa dépouille pour voyager

aux champs de l'univers? Que le premier homme, *Kunyan* (Le Sensé), prit les grandes pennes de l'Aigle-à-tête-blanche pour s'en façonner des flèches? *Kunyan* a même vécu dans l'aire de l'oiseau, avec ses petits.

Enfin, certaines Tribus vénèrent *Wakinyan*, tour à tour aigle, dieu et homme, car sa substance devient visible lorsqu'il le désire. Il est sans forme, mais ailé, et ses ailes sont à quatre jointures; il est privé de pieds, mais large est l'empreinte de ses talons; il n'a point de tête, mais son bec est énorme et denté. Son aire est placée dans un cèdre, il y couve un œuf monstrueux d'où s'échappent des aiglons; tel Saturne nourri de ses propres enfants, il les dévore et les incorpore à son Etre multiple. Il parcourt le ciel dans une robe nuageuse, combat l'impureté, délivre les humains des puissances maléfiques attachées à leur perte. Il accroît et protège la végétation. Sa signature est un zig-zag écarlate.



Le ciel de l'Amérique primitive appartient à l'oiseau, certes. A l'Aigle. Mais aussi à des seigneurs de moindre envergure et qu'on pourrait assimiler, sur les échelles invisibles de l'espace, aux angéliques hiérarchies. Nous sommes en présence d'une véritable cosmogonie des ailes; car la nature, ici, n'a pas cessé de parler à l'homme et de lui fournir le sujet de ses exaltations.

Dans l'un des rites guerriers des *Ossages*, le Faucon, hardi chasseur, fils du Soleil et de la Lune, est plus spécialement vénéré. Les fêtes qui lui sont particulières rappellent, bien curieusement, l'ancienne Egypte et le culte d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis. Le Faucon des *Ossages*, momifié, enveloppé de bandelettes, inspira diverses cérémonies initiatiques, au cours desquelles retentit l'hymne qui lui est dédié (3).

Bien au-dessus de la terre, j'étends mes ailes.
Au-dessus de ces vastes plaines, je vole.
Bien au-dessus de la terre, j'étends mes ailes.

(3) Cet extrait de l'Hymne du Faucon, transcrit par Francis La Flesche, a été traduit en français par Mme Jeanne Herscher-Clément.

Au-dessus des larges vallées, je vole.
Bien au-dessus de la terre, j'étends mes ailes.
Au-dessus des grandes forêts, je vole.
Au-dessus des arbres feuillus, je vole.
Au-dessus des hautes montagnes, je vole.
Bien au-dessus de la terre, j'étends mes ailes.

Le *Chant de la libération des flèches,* précédé de deux chants de guerre et accompagné d'une danse rituelle, retentit à l'issue des dernières phases de la cérémonie.

Voyez, le Faucon rouge a libéré la flèche, la grande flèche du Jour.
Voyez, le Corbeau noir a libéré la flèche, la grande flèche de la Nuit.
Regardez le Faucon rouge qui libère les flèches du Jour!

Maître Corbeau qui, dans la liturgie des *Ossages,* est associé au Faucon, reste pourtant en général, chez les Indiens, un personnage assez suspect. On le représente comme un magicien faisant à son gré disparaître hommes ou bêtes, et déjouant sans cesse les pièges dans lesquels on essaie de le capturer. A-t-il éventé quelque complot, on l'aperçoit qui s'envole avec des croassements significatifs. Il rend, en somme, plus de mauvais que de bons offices.

On lui préfère Gélinottes magiques; Geais porteurs de messages et distributeurs de sages avis; Mouettes compatissantes qui sauvent un enfant perdu sur une île et qui l'aident à traverser la *Grande-Eau...* De récit en récit, passent des troupes de Cygnes-Trompette, sonnant du clairon au zénith et chantant leur joyeux retour printanier; ou d'aimables Perdrix transmuées en femmes et qui célèbrent la terre, leur patrie. « *...Ti gokki naxédié Weha!* »

Le Bruant-couronné a moins d'aménité. Lorsqu'il salue la belle saison, il ajoute en son langage cette phrase: « Les habitants des Montagnes-Rocheuses sont des hommes bien ridicules. » Et sans doute ne saurons-nous jamais ce que disent *Kkwinpé,* le Plongeon-blanc, et *Tputsié,* le Plongeon-noir, voguant de compagnie sur un lac paisible...

★

Si l'on trouve, au cours de toutes les liturgies in-

diennes, des louanges en faveur des oiseaux, leurs phalanges nous environnent surtout, en signe de protection ou d'intercession, pendant que s'accomplit le rituel du *Hako,* fidèlement approprié aux étapes successives de l'existence humaine. Dans le *Hako,* les mystères de la vie à sa source attendent les premières rumeurs du tonnerre et le retour des Hirondelles. Un nid fut préparé, un nid semblable à celui du Loriot, qui façonne et place le sien à l'abri des orages et dont la tendresse pour sa couvée est exemplaire. Sur le sol, avec son orteil gauche rappelant l'ergot de l'oiseau, le prêtre a tracé quatre cercles qu'il décore de duvets; ces cercles évoquent la création des sphères. L'enfant, d'abord placé sur chacun d'eux, est posé sur le nid, et c'est alors qu'en lui jaillira la vie véritable, la vie spirituelle: cet instant miraculeux, nul ne saurait le préciser. Et voilà pourquoi sa mère, sous les plis d'une couverture, dissimula ses jambes.

Quatre plumes saintes orneront par la suite l'étui du calumet de paix. Plumes du Canard, du Pic à tête rouge, chargé de détourner la foudre, et du Hibou. Plume de l'Aigle brun ou blanc, selon qu'il incarne l'idée du ciel ou de la terre. Au-dessus de la tête de l'enfant consacré, les deux calumets se rejoindront, mêlant, à la plume céleste, la sombre plume d'ici-bas.

Oublierons-nous enfin que, dans le *Hako,* la louange pour l'Alouette est la première à retentir, en enseignement d'allégresse et d'amour mystique? Elle s'accompagne des hymnes au Pivert, au Dindon sauvage, au Canard « *qui nage en droite ligne et personnifie la voie assurée* ». Oublierons-nous le « Chant du Corbeau », roi de longévité? Celui du Hibou nocturne? Et encore le « *Chant du rassemblement des Oiseaux* », ce chant qui nous raconte la naissance des oiselets hors des œufs, leur croissance vigoureuse, leurs innombrables réunions à l'heure des migrations d'automne?

...Ils deviennent robustes, et le bruit de leurs ailes est un son puissant. Ils agitent les branches dont leur multiple fardeau a couvert les arbres; et c'est une image de l'accrois-

sement du peuple sous l'œil de Vakanda. La joie monte, les chants heureux se répètent, forts et toujours plus forts.

Et tandis que se réjouit la Tribu, les officiants font le tour de la Loge secrète en psalmodiant les versets prescrits, avec leur nombre rituel qui constitue une longue action de grâces, et en récitant des légendes relatives aux oiseaux et à leurs nids.

Dans un ouvrage paru en 1886 (4), l'auteur, M. Petitot, ancien missionnaire longtemps établi au Canada, rapproche les principales traditions indiennes des mythes helléniques d'une part, d'autre part des récits de l'Ancien Testament. Il serait, à cet égard, intéressant de confronter ses déductions avec les études relatives aux origines du peuple juif.

L'histoire du déluge est un des plus frappants exemples d'analogie cité par Petitot. Cette histoire, altérée de variantes, se retrouve dans la plupart des Tribus.

Chez les *Dênê-Chippewayans*, l'Ancêtre, *Etsié*, averti du fléau qui menace l'humanité, construit une arche immense dans laquelle il fait entrer par couples tous les animaux de la Création. L'eau monte, s'étend à l'infini, submerge la terre entière.

N'y a-t-il donc plus de terre? Se peut-il qu'elle ait disparu?

Etsié envoie successivement à sa recherche plusieurs oiseaux, dont il attend en vain le retour. L'idée lui vient enfin de s'adresser au Canard. Celui-ci fait un plongeon et remonte à la surface liquide avec un peu de limon dans sa patte. — « *Bankali* [le canard] est un chef ! » s'écrient les animaux de l'arche.

Nul n'ignore, au surplus, que le Canard est fils du Vieillard-Lune, et que de la Lune il reçut son beau plumage imperméable.

Ailleurs, c'est d'une Tourterelle, sœur de la Colombe biblique, qu'il s'agit; elle rapporte une branchette de sapin, signe de l'assèchement des eaux.

(4) *Traditions indiennes du Canada*, Maisonneuve, édit.

Ailleurs encore, c'est le Butor qu'on voit avaler l'eau du déluge. La Terre réapparaît, et le buveur, gonflé d'eau, s'étend sur le rivage. Il est semblable à une outre monstrueuse. Pris de compassion, *Etsié* lui dépêche le Pluvier qui, du bec, crève son ventre tendu. Il en sort les fleuves et les rivières de notre monde actuel.



.Des légendes?... Elles sont innombrables. Souvent bizarres, souvent charmantes, elles amalgament souvent aussi la symbolique des nombres aux correspondances qui s'établissent entre les oiseaux et la couleur qui les caractérise, et elles s'imprègnent volontiers de malice populaire ou de poésie.

Celle d'*Intonn-Pâ* (Fleur-Blanche) est le récit d'une femme volée, après un combat meurtrier, par la Tribu des *Eyunné* (Courtisanes). Elle est jeune et désirable, et le chef Eyunné la retient captive, après avoir tranché les têtes de ses deux frères.

Intonn-Pâ, ayant découvert leurs cadavres sur un canot, au milieu du butin de guerre, contrefait l'insensée, manifeste une joie feinte, jongle même avec les têtes chéries. En secret, elle jure de les venger.

Elle attend son heure. Après avoir, toute une nuit durant, amoureusement caressé son ravisseur, elle profite de son sommeil pour l'égorger. Elle s'échappe alors du camp, suit en pirogue le chemin du soleil, et, guidée par un Loup blanc, cherche et retrouve sa Tribu.

Mais que reste-t-il des siens? Qui la recevra désormais?... Elle se cache dans une caverne, près de la rivière, et voit un soir son vieux père tendre des filets de pêche au bord de l'eau. Hélas! peut-être celui qui la croit morte ne la reconnaîtra-t-il pas... Elle imagine un stratagème.

Derrière un buisson, elle imite la voix du Bruant nocturne, du petit oiseau qui, gonflant sa gorgerette, sifflote et gazouille: « *Intonn-Pâ, tchi, tchi! Intonn-Pâ!* »

Chaque soir, quand le bonhomme visite ses filets. il

tend l'oreille au nom de sa fille perdue: « *Intonn-Pâ... Intonn-Pâ...* » Serait-elle vivante? Car nul, chez les *Dênê-Djinjié,* ne parle des morts, non plus que du soleil lorsqu'il est couché.

« *Intonn-Pâ, tchi, tchi! Intonn-Pâ...* » chante l'oiseau. Le vieillard s'est dirigé vers le buisson, il reconnaît sa fille. « Ma fille! » dit-il. « Mon père! » dit *Intonn-Pâ.*

L'histoire d'*Etpinta-Yennené,* la femme invisible, est celle de deux frères longtemps inséparables. Le cadet disparaît pendant deux années. Il revient un jour, radieux de visage et couvert de riches tissus. « Suis-moi », dit-il à son aîné.

Celui-ci, dans la demeure lointaine du cadet, ne découvre que trésors et merveilles. Ce sont des peaux d'élan, des dards de porc-épic, des flèches, des coiffures de plumes... Mais est-ce là tout? L'épouse dont il lui fut parlé se cache-t-elle? « L'épouse, c'est la femme invisible, *Etpinta-Yennené* », prétendent les gens de la contrée.

Invisible, vraiment? Il cherche, il épie. Seul, un beau cygne blanc nage, soir après soir, vers la tente, et demeure familièrement aux côtés de son frère.

Et voici qu'après un festin les deux garçons dorment sur la même natte, tête contre tête; au réveil, l'aîné se retrouve seul, environné de présents: des armes, des peaux, des plumes, de la venaison... Mais où donc est son cadet? Où donc le beau Cygne femelle? Tous deux ont disparu. Ainsi en advint-il Au Commencement.

La légende des *Sept Filles du Maïs* nous présente les princesses de l'Abondance, jadis livrées aux hommes qui les méprisèrent. Tristes et dépitées, assure-t-on, elles s'arrachèrent à leur ingratitude, et, depuis lors, soutenues par des ailes d'oiseaux, elles se laissent mollement bercer au-dessus du Lac-des-Brumes.

Connaissent-elles l'enfant-sorcier de la tribu *Cris,* que sa mère emmaillote soigneusement, chaque soir, et qui rompt les liens de son maillot pour voleter dans la nuit, sous la figure d'un Hibou? Qui nous le dira?

Non loin du même Lac-des-Brumes, peut-être, se tient la Chouette-fée qui, jadis, reçut en visite une enfant qu'elle garda près d'elle, au creux d'un grand arbre, quatre années durant. Ces quatre ans, pour la captive, passèrent comme un seul jour. Lorsqu'elle s'en revint chez les hommes, l'enfant portait quatre paquets dont chacun contenait un trésor. L'écarlate cachait un charme d'amour; le bleu, les recettes de la chance; le noir, la vertu des victoires guerrières; le jaune, un don magique pour chasser les maladies.

Car la Chouette — *Intha-otsi-hiné* — gardienne de l'Homme-Rouge, est une personne fort avisée. Elle tend des rets habiles, cherche parfois à capturer le Corbeau son ennemi, s'adonne à mille jongleries et pratique l'art de guérir.

Tandis que l'Aigle vient du Levant, le Faucon-jaune du Ponent et les Oiseaux-bleus du Sud, la Chouette arrive du Nord glacé et elle s'est manifestée, certain jour, sous les apparences d'une femme.

Un guerrier endormi la vit au bord de sa couche. Elle tenait une poupée qui, soudain, s'anima, s'étendit sur sa poitrine, et dont il reconnut la face ronde... Poupée-chouette qu'il absorbait, qui se fondait en lui. Mais, tout aussitôt, la visiteuse s'éloigna, toujours chargée du même fardeau, et elle se dirigea vers la Loge des Danses Solaires. A un mât, elle suspendit sa poupée, puis elle disparut.

Le dormeur, alors, comprit le sens d'un tel prodige. C'était là le symbole du pouvoir nocturne, du complément féminin qui vient s'unir au principe mâle de la Race.

Et depuis lors, sur un mât rituel, devant le mât rouge de l'Unité, se balance une poupée, le *Taïmay*, épouse lunaire et fantasque de Sa-Majesté-le-Soleil.



Avant le Bison ou le Buffle, « *qui laboure le sol de ses cornes recourbées* », ils furent identifiés à l'existence de la plaine vierge, de la montagne, de la rivière ou de la

forêt, ces oiseaux! Ils escortaient hier le poète « *sur un sentier marqué de pollen* », et celui-ci nous dira:

Parmi les eaux fleuries, les eaux d'or, les eaux d'émeraude, à la jonction des eaux où règne le canard bleu à la mobile queue pailletée, moi, le chanteur, je me dresse au-dessus des joncs...

Tout poète a surpris le secret de ce qui passe dans les feuillages; il a noté, de saison en saison, les motets d'amour et les appels des migrateurs. Mais ce n'est là que science de poète.

Le Mage-Rouge, lui, s'aventure plus loin. Quand il célèbre les cérémonies de la naissance humaine: « *Hô!* s'écrie-t-il. *Hô! Soleil, Lune, Etoiles qui voyagez dans le Ciel, je vous somme de m'entendre! Parmi vous est venue une vie nouvelle...* » Il conjure les vents et les nuages, les brouillards et les pluies, les collines et les vallées, les « *oiseaux grands et petits qui fendent les airs...* » Il présente l'enfant chaussé de mocassins neufs « *aux tourbillons de ce monde* ». Et du nom que portera le nouveau-né, il instruit les hommes et les bêtes de la Tribu.

Je suis fort. De mes lèvres je respire sur toi [dit encore le célébrant]. Tu atteindras, bien qu'en soupirant, le sommet de la Quatrième Colline. Tu seras courbé, ton visage se couvrira de rides, et sous ton poids le bâton fléchira...

La Quatrième Colline, en vérité, celle de la vieillesse. Traqués, refoulés, décimés par l'impitoyable conquérant que d'antiques prophéties dénonçaient bien avant sa venue, ils disparaissent, les chasseurs de la forêt ou de la prairie. Une race fière, belle, régente d'un immense continent, s'engage sur le versant des déclins; elle entre dans le Passé avec les cortèges de son Histoire, de ses Mythes, de ses Légendes. Avec *Manabotzo* le héros fameux; avec les compagnons de ses luttes anciennes, le Bison, le Loup blanc, le Castor, le Coyote... Avec la Chouette sagace, l'Hirondelle sacrée, le Canard, les Cygnes-fées... Des oiseaux, des ailes glissent au fond des âges, et l'Homme-Rouge emporte ses emblèmes, ses mystères, ses pouvoirs,

ses symboles métaphysiques et numériques. Il monte dans l'éternité.

Par le sillage de la Voie-Lactée, il s'en retourne vers *Wakanda* l'immortel. De lui, bientôt, on dira ce qu'il disait de ses morts, à l'heure des funérailles: « *Ils marcheront sur nous d'un pas ferme dans le pays des esprits...* »

Mais qu'est-ce? Vents et tourbillons s'affrontent, et, dans un souffle terrible et sacré, la Mère-Terre veut être fécondée.

L'heure sonne des Danses du Soleil. L'Omni-présent, le Ravisseur du feu plane, Puissance surnaturelle, invisible aux regards de la foule. Il a reconnu le nid royal qui lui fut préparé. L'Aigle accorde à son peuple un ultime viatique, la flamme de ses prunelles, la rumeur qui gronde longuement lorsque battent ses ailes.

Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient.
Il assombrit le ciel de noirs nuages.
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient.
Parmi les nuages gris couvrant le ciel,
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient.
Parmi les nuages jaunes, envahisseurs du ciel,
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient.
Parmi les nuages irrités qui roulent au travers du ciel,
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient.
Quand mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient,
Il se meut ici et là, avec les vents.
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient,
Illuminant les cieux et les cieux de flammes.
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient,
Avec les éclats fulgurants de l'éclair.
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient,
Vite, très vite, au travers des cieux.
Hô, mon Ancêtre le Tonnerre approche et vient (5) !

Et le voilà, l'éclatant Messager de la Création divine, le voilà qui s'élève, qui disparaît au zénith... Eclair... Etincelle... Plus haut, plus haut encore. A la cime des nuées.

RENÉE DE BRIMONT.

(5) Traduction Jeanne Herscher-Clément.

POÈMES

—

LIMINAIRE

Que ta chanson soit simple et dépouillée
Comme un rameau d'avril où des bourgeons menus
Faufilent leurs promesses;
Car l'humaine chanson n'est que promesses
Et rien de plus,
Ebauche maladroite, essai balbutiant
Moins éloquents que deux mains qui s'étreignent.

Fais fi de ces jeux prétentieux où notre siècle
Amuse sa vieillesse puérile
Et ne travestis pas la Poésie
Sous quelque défroque empruntée.

Va! Chante sans souci de mode ou de critique,
Sans souci de lois ni de maîtres,
Selon le rythme de ton sang, selon ton âme,
Tes joies, ton amour, ta détresse.

Chante quand gronde en toi cette force invincible
Qui se libère par des mots
Et dont tu ne pourrais, fût-ce au prix de ta vie,
Détourner la douce violence.

—

L'ESPALIER DE FEUILLES

En songe cette nuit j'ai vu
Un espalier de feuilles vertes:
Rien que des feuilles, mais si vertes,
D'un velours si frais qu'à présent
Je ne pourrai plus désirer que le printemps.

Quand je te dis que je voudrais
De la musique, ou voyager, ou tel objet,
A travers tout vœu que j'exprime
Je revois la jeune verdure
Et je cherche dans ton baiser
Sa fraîcheur et son velouté.

Ils sont trop beaux, tes beaux œillets!
Ah! bien-aimé, rapporte-moi
Des perce-neige ou du muguet
Ou, dans un pot de terre, une jacinthe
Avec des feuilles d'un vert neuf
Qui me rappelle la verdure en espalier
Dont j'ai rêvé.

—

QUAND REVIENDRA...

Quand reviendra le bruit connu de la tondeuse
Qui fait du gazon rude une peluche douce,
Quand on ne verra plus, à l'heure matinale
Du déjeuner dans la cuisine,
Le rouge-gorge, aussi beau qu'une flamme,
Sautiller devant la fenêtre;

Avant que les premiers muguets n'embaument,
Quand notre merle noir et blanc
Délaissant son cri rouillé par l'hiver
Essaiera deux notes limpides,
Alors tu sauras que c'est le printemps!

Car les pâquerettes fleurissent,
Trompées par la douceur de l'air,
Car les rosiers poussent des feuilles téméraires
Et des boutons extravagants;

Mais il faut attendre, ô Minose,
Que le vieux monsieur sorte à petits pas
De sa maison — comme celui des baromètres
Qui te plaisaient passionnément naguère —
Et tonde à petits coups l'herbe timide.

Il faut attendre que le rouge-gorge
Retourne vers les bois, sachant qu'y refleurissent

La mousse de velours et la frêle anémone;
Il faut attendre qu'aux bourgeons des peupliers
S'englue une première abeille
Et que tu retrouves au réveil
Tous les chants de tous nos oiseaux!

—

ANGOISSE

A l'heure proche de l'aube,
Juste avant le chant du coq
Et les pépiements d'oiseaux,
Quand la courbe de la nuit
Fléchit et s'affaise — poids
Insupportable à ton âme;

Quand le vent triste et fantasque
Procède autour du logis
Par rafales alternées
Avec de mornes silences;

Quand ta pensée à demi réveillée
Ne rassemble pas sur l'heure
La conscience de toi-même
Eparpillée au hasard de tes songes,

Ne te sens-tu pas soudain
Comme une bête immobile et traquée
Prise au piège de la vie
Et retenant en tremblant son haleine
Pour déjouer encore un peu la mort?

—

CHEZ NOUS

Il est chez nous des maisons pauvres
Riches d'un rosier, de deux tourterelles
Qu'un vieux mineur écoute en regardant le ciel.

Il est des peupliers qui paraissent si purs
Sur un ciel brouillé de fumées
Et des yeux qui s'ouvrent si clairs
Dans des visages poussiéreux!

Il est aussi de hauts « terrils »
Qui versent leur ombre conique
Sur l'herbe rare et le rêve touffu,
Et des sirènes dans le soir
Qui remplissent toute une enfance
De la nostalgie des départs.

Il est encor, vers février, des jours
Où, dans l'odeur acide des oranges,
Sonne partout l' « apertintaille » (1)
Et partout, au son des tambours,
Vibrent les rues, les maisons et les cœurs.

Terre! ô toi qui nous fus si longtemps la meilleure,
La plus chère, qu'on n'aime pas pour sa beauté,
Mais au delà, mais plus profondément,
La seule dont on dise avec douceur « chez nous »,
Maintenant qu'à jamais nous avons détaché
Notre existence de la tienne,

Terre wallonne! ils t'appartiennent,
Notre enfance, notre jeunesse, le passé
Qui ne peut mourir ni changer,
Les tombes des aïeux, l'accent de nos paroles
Et jusqu'à notre enfant qui, vivant loin de toi,
Te préfère à son lieu natal — et s'en étonne...

—

O COMPAGNON QUI DORS...

Des bras, de la main, de la joue,
O compagnon qui dors,
J'épouse étroitement ton corps;
Serrée contre toi, je respire
Selon le rythme qui soulève ta poitrine
Comme le va-et-vient des flots berce une barque.

O fier navire qu'est le corps de l'homme,
Solidement construit et finement gréé,
Avec sa cargaison parfaite
Et, le pressant de toutes parts,
Une atmosphère d'aventure et de départs!

(1) Grelots de carnaval.

Si j'amarre contre le tien mon propre corps,
Si je puis accorder au tien mon souffle,
Jamais, jamais je n'atteindrai
Ta sinueuse et fuyante pensée
Ni ton songe, qui n'est qu'à toi
Et qui, cette nuit, me paraît
Si vaste et fort et si secret
Que me voici soudain sans joie — petite
Comme une femme de marin devant la mer.

—

LE PETIT JOUR

Le petit jour d'un gris lilas
Touche le modelé de ton front et l'arc pur
De ta bouche. Et voici, quand j'élève les bras,
Qu'il coule de mes mains à mes épaules rondes:
Il a fait de mes bras deux tiges
Surgies de l'ombre et bientôt retombées.

Dehors, déjà le cri rouillé de la mésange
Se mêle au vent de l'aube. Et je devine
Le désordre sans nom du jardin de novembre,
Cet abandon, ce goût de mort qui me rappellent
D'autres jardins, d'autres automnes.

Allons! encore un jour. La lumière s'avive.
Tu t'éveilles. L'enfant dort-elle? Me voici,
Comme toujours, en proie à ces alternatives
D'humbles victoires et de secrètes défaillances,
De courage et de lâcheté.

Allons! que j'aille voir s'il reste quelques feuilles
Au sommet balancé du proche peuplier.

—

SOLITUDE

L'air que je respire, seule
Dans la chambre silencieuse
Où, discrètement, s'effeuille
Sous la clarté déclinante
Le dernier bouquet d'automne;

L'air calme et chargé de songe
N'est point pareil à celui
Que ma fillette déplace
Avec allégresse et fougue;
Il n'est pas non plus un air
De la même qualité
Que celui dont m'enveloppe
La présence de l'amour
Ou la voix de l'amitié.

L'air qui entoure ma vie
Et la borde étroitement
Aux moments de solitude
Est secret, vaste, ondoyant
Comme le seul élément
Où mon âme prend conscience
De sa véritable force.

J'y plonge, ivre, avec ferveur,
Avec une impression d'ailes
Déployées dans tout l'espace;
Avec la joie sans paroles
Et le vif soulagement
D'un exilé de trente ans
Qui retrouve sa patrie.

Et pourtant, s'il arrivait
Que la solitude élue
Se prolongeât trop longtemps;
S'il arrivait que l'enfant
Et le bien-aimé s'éloignent
Pour trop de jours ou trop d'heures,

L'air que je savoure ainsi
Dans la chambre silencieuse
Ne serait plus respirable.

——

LA MORT, L'AFFREUSE MORT

Vous qui m'êtes le sel, la vigne, le froment
De la vie brève aux longs moments,

O bien-aimés, si souvent mal aimés,
Se pourra-t-il que je vous dise adieu?

Des souvenirs qui me remplissent l'âme
D'une rumeur d'oiseaux dans des branches touffues,
De l'Art, du jeu magique des saisons,
Des beaux pays, des livres lus, de la maison,
Je me détacherais de tout cela peut-être
Et de bien des jolis bonheurs.

Mais ne plus vivre auprès de vous, mais ne plus être
Etroitement mêlée à vos jours précieux;
Détacher mes yeux de vos yeux,
Arracher ma pensée de la vôtre, et tomber
Sans mémoire au fond du néant!

Ah! quelle foi, quelle philosophie
Nous apprendront jamais à regarder sans peur
La mort, l'affreuse mort qui nous chasse des cœurs
Dont nous étions le plus tendre souci?

—

PRIERE POUR DEVENIR SIMPLE

Puisqu'à présent, mon Dieu, mon humble tâche
Est de tenir la maison en ordre et servir
Les repas quotidiens à ceux qui me sont chers,
Faites que je ressemble aux lointaines aïeules
Qui, dès l'enfance, et jusqu'à l'heure du déclin,
Tissèrent sans répit, de leurs actives mains,
Le bien-être de tous, dans un logis
Simple comme leur âme et clair comme leurs yeux.

Que je suive la tradition, usant du geste
Dont si souvent elles entamèrent le pain,
Le marquant d'une croix faite avec le couteau
Et ramassant ensuite au creux de leur main gauche
Les miettes destinées au dîner des moineaux.

Et qu'aux soirées d'été je rejoigne au jardin
Le compagnon penché sur la terre et sarclant
Ou promenant la pluie de l'arrosoir

Sur chaque plant durci par un jour de soleil;
Que j'aie assez de force pour l'aider,
Oubliant ma fatigue et le poids des années.

Et quand il s'assiéra, que je pose ma main
A côté de ses mains au repos sur la table;
Soupirant d'aise, ayant bien rempli ma journée,
Que je lui sourie en silence,
Heureuse de sentir à quel point je ressemble
Par ces moments de saine lassitude
A mes aïeules laborieuses.

YVONNE HERMAN-GILSON.

SOUS LE TOIT DE RACAN

D'APRÈS UN INVENTAIRE INÉDIT

—

I. — PANORAMA D'UNE EXISTENCE DE POÈTE

Sans la poésie qui le consola de mille déboires, messire Honorat de Bueil, marquis de Racan n'eût point connu de bonheur en ce monde. Il naquit en l'an 1589, au château de Champmarin, sur les confins de l'Anjou et du Maine, débile rejeton d'une race excellant aux œuvres martiales, riche de gloire, alliée aux plus altières familles, enorgueillie d'englober, dans sa généalogie, en la personne de Jeanne de France, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel, une princesse de sang royal.

On lui donna, dès le berceau, le nom de Racan, qui était un fief fantôme consistant en un moulin et une petite ferme sis au terroir de Neuvy-le-Roy. Il passa son enfance au manoir tout délabré de La Roche-au-Mayeur, en Touraine. A l'âge de huit ans, ayant perdu son père, qui exerçait à Paris les hautes fonctions de grand-maître de l'artillerie, il demeura, en compagnie de sa sœur Jacqueline, sous la garde noble de sa mère, dans une orgueilleuse pauvreté, bayant aux corneilles, indifférent aux livres, ânonnant distraitement quelques rudiments de grec et de latin, jouant de tendres airs de luth; il se montrait déjà sensible aux grâces de la nature et goûtait aussi les vers qu'il alignait, en des cahiers, de sa lourde écriture de garçonnet rustique.

Orphelin, la treizième année survenue, réduit à la gueuserie et pourchassé par les créanciers intraitables que ses parents lui laissaient en héritage, il se réfugia à Paris, en l'hôtel de messire Roger de Saint-Lary, comte de Bellegarde, son tuteur, époux d'Anne de Bueil-Fontaines, sa

cousine. Ce seigneur, fort admiré au Louvre pour sa bravoure de soldat et sa gentillesse de galant, le prit tout de suite en sympathie et, voulant faire de lui, à son exemple, un homme d'épée doublé d'un homme de cour, il le mit dans une académie. Là, messire le marquis de Racan apprit l'escrime, l'équitation, la musique, la danse, les mathématiques, les fortifications et désapprit le peu de grec et de latin qui vaguait encore dans sa mémoire. Après quelque apprentissage de l'art militaire, il entra, tout frétillant de plaisir, aux pages de la chambre royale.

Dès lors, à l'ombre de Sa gaillarde Majesté le roi Henri, le suivant partout et le servant en ses pires fredaines, il s'exerça à mener existence d'épicurien. Ecrivant des vers bachiques à l'imitation d'Horace, qu'il entendait médiocrement mais estimait fort, il se crut un fameux débauché, comme il convenait de l'être, pour jouir d'une renommée, dans un milieu plus enclin aux dérèglements des sens qu'aux spéculations de l'esprit. Il se crut aussi un personnage viril et il rêva de surpasser ses ancêtres en prouesses militaires et galanteries mémorables. Il ne se voyait point tel qu'il était, petit, chétif, maigrelet, timoré, bégayant, le poil hirsute, épandant une odeur de gousset, fagoté en fermier de village, pauvre au surplus, échappant, à grand'peine, à la meute de ses créanciers.

Vers 1605, mi-parti guerrier et grimaud, faisant alterner les besognes d'épée et de plume, incapable de discerner sa vraie vocation, il rencontra, par aventure, messire François de Malherbe qui paradait à la cour et tenait, à la ville, école de poésie. Il admirait fort le glorieux barbon. Fasciné par son génie, il se fit son disciple, suivit son enseignement, pratiquant avec délices, sous sa rude férule, la grammaire et la prosodie. Ainsi, assujetti aux disciplines du style, sans cesse flagellé de réprimandes et de sarcasmes, réduit en servitude, devenait-il un rhétoriqueur sans âme, sourd aux influences de la nature et aux appels de la gloire.

Par bonheur, en l'an 1608, sorti de page et muni d'une charge d'enseigne, il dut revêtir la cuirasse et s'en aller, aux frontières, courre l'Espagnol. Foin désormais des

leçons de M. de Malherbe! Le prestige militaire éclipsait le prestige poétique. Messire le marquis de Racan ne vécut plus que dans l'espoir de frapper d'estoc et de taille. Espoir vite déçu, car ses chefs le contraignirent, sous les murs de Calais, à pratiquer des exercices profitables à sa santé. Tandis que, dans le lointain, le canon mêlait son tonnerre au crépitement des arquebuses et des mousquets, il allégeait son chagrin de végéter à l'abri en lisant la passionnante *Astrée,* nouvellement parue, ou en cherchant, dans l'*Introduction à la vie dévote* de Mgr François de Sales, des exemples de patience et des conseils de vertu.

Toute la carrière guerrière de messire le marquis de Racan, à en croire son parfait biographe, M. Louis Arnould, s'écoula en vaines attentes et en cavalcades sans relief. Pas plus en 1614, mêlé aux disputes des princes, qu'en 1621 et 1628, affrontant le huguenot devant Montauban et La Rochelle, ou que, plus tard en Piémont et en Savoie, le triste damoiseau ne parvint à tirer du fourreau, pour un geste de défense ou de mort, son impatiente flamberge: le péril se dérobait devant lui.

Ecarté de la gloire par la malchance, maintenu dans les grades subalternes, il espérait, du moins, les troupes entrées en quartiers d'hiver, entamer quelque intrigue fameuse dans les ruelles parisiennes et que l'Amour le revancherait de l'indifférence de Mars; mais, giboyant parmi les dames, loin de se conduire en faune, il redevenait invariablement poète et oubliait que l'Amour exige de ses sectateurs de l'audace et non de la mélancolie. Il cajola tout d'abord, de ses rimes adulatrices, Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, sa cousine. Cette déterminée avait connu (et en gardait fière souvenance) les farouches étreintes de Sa Majesté le roi Henri; elle se souciait peu du verbiage et elle préféra, au petit officier prodigue d'élégies, le marquis de Vardes, qui substituait les actes aux soupirs.

Messire le marquis de Racan, désenchanté de voir ses avances repoussées, s'alla promener dans ses terres tourangelles. Il leur trouva tant d'agrément que, consolé de

son dépit, il songea à y faire retraite. Il n'apercevait plus, dans le monde, de félicité comparable à celle d'être le « roi de son village ». Transformé, par son contact avec la nature, en poète bucolique, il regagna Paris avec regret. Il s'y éprit de Catherine de Mirebeau, baronne de Termes, qu'il avait mille fois vue auparavant et dont il découvrit alors seulement la beauté. Il ne s'inquiétait point qu'elle fût sous puissance de mari. Dans son étrange passion, il la voyait sous la forme d'Arthénice, nymphe bocagère de son royaume rustique. Pour elle, il écrivit une pastorale (1) et ces douces *Bergeries* qui l'emporteront vers l'immortalité.

Les années passèrent dans ces délices. Il crut, lors du veuvage de cette muse, l'épouser; mais la muse se riait du fantasque rêveur qu'il était, si sujet aux distractions burlesques qu'il amusait la société de ses bévues. Quand la nymphe supposée eut, en sa place, mis, dans son alcôve, le président Vigné, messire le marquis de Racan comprit que Cupidon, comme Mars, se détournait de lui et qu'il ne serait un héros ni en guerre ni en amour. Il se décida alors à faire une fin prosaïque. Il épousa damoiselle Madeleine du Bois, qui lui apportait une petite dot, son talent en tapisserie au petit point et ses vertus domestiques. La raison l'emportait, dans son esprit, sur la chimère.

Après maintes années de ménage traînées dans l'impécuniosité, il hérita de Mme de Bellegarde, sa cousine, veuve et privée de descendance, vingt mille livres de revenus fondés sur de prospères seigneuries. Il pensa avec soulagement que le destin se lassait de le persécuter. En 1639, abandonnant définitivement l'armée, entouré de son épouse et de ses cinq enfants, il s'installa à La Roche-au-Mayeur, le château de sa jeunesse, récemment relevé de ses ruines. Il y eût volontiers traversé le temps en gentilhomme campagnard, faisant alterner les odes sacrées, les poésies chrétiennes, les traductions de psaumes avec les travaux agrestes et rendant grâces au Seigneur de lui ménager la quiétude des sages; mais, par malchance, la for-

(1) *Arthénice.*

tune lui montra un visage maussade qu'elle ne réserve point d'ordinaire à ses favoris. De la succession que Mme de Bellegarde lui avait laissée pour lui témoigner son affection, les fruits, lui échappant sans cesse, lui semblaient amers à recueillir. Des co-héritiers, habiles en chicane, s'efforçaient de les lui ravir. Ils le contraignaient à comparaître sans cesse devant vingt juridictions provinciales pour y soutenir son droit, à mener éclatante carrière de procédurier, à emprunter à des prêteurs insociables, à tenir les chemins, à batailler comme un fol.

Jusqu'à la fin de sa vie, empoisonnée par ces querelles judiciaires, il ne put jouir des biens et des écus qui eussent dû naturellement tomber dans ses mains. Ayant marié sa fille à l'instant où il succombait sous le poids de ses dettes, il ne lui régla pas la dot qu'il lui avait attribuée par contrat, et ainsi se fit de son gendre un adversaire prodigue d'exploits d'huissiers.

L'heure sonna où les procès, pour la plupart réglés à son avantage par les juridictions subalternes, furent évoqués, par des moyens d'appel ou par des subterfuges perfides, devant le Parlement de Paris. Dès lors, messire le marquis de Racan dut, chaque année, gagner la capitale pour y défendre ses intérêts contre les entreprises de plaideurs sans scrupules. Il profita de ces voyages forcés pour siéger tristement aux séances de l'Académie française qui, en 1634, l'avait agrégé à son groupe de doctes, et aussi pour publier ou réimprimer ses écrits successifs.

Il quittait son château en hiver, période au cours de laquelle il avait plus de certitude de rencontrer des parlementaires influents. On ignore s'il descendait dans un hôtel ou bien dans la demeure d'un ami. En 1668, accablé par l'âge et les soucis, il se décida à louer une maison où il pût trouver ses aises. Il en signa, le 11 août, le bail avec le propriétaire, M. François Le Maye, conseiller à la Cour des Aides; elle était située rue Princesse, au faubourg Saint-Germain, et elle présentait chétive apparence malgré le prix de son loyer fixé à sept cents livres.

Messire le marquis de Racan la meubla et la confia

vraisemblablement à la garde d'une servante. A la fin de l'an 1669, il l'alla habiter pour quelques semaines. Il achevait alors sa quatre-vingtième année. Ses affaires étaient en si fâcheux état qu'il avait dû, quelques mois auparavant (21 janvier), vendre, pour la somme de quatre mille livres, son argenterie. Assailli par la tristesse, endurant les fatigues et les maux de la vieillesse, il espérait encore réussir quelque belle offensive judiciaire qui achèverait d'écraser ses ennemis et le sortirait de la gêne.

II. — LE POÈTE DANS SA DERNIÈRE MAISON

Un précieux document inédit, un *Inventaire de biens*, dressé après le trépas de messire le marquis de Racan par Me Le Vasseur, notaire en la paroisse Saint-Sulpice, nous permet d'entrevoir le poète dans le cadre domestique qu'il avait aménagé pour séjourner périodiquement, soit seul, soit en compagnie de sa femme, dans la capitale.

Le vieillard survint, rue Princesse, par une glaciale après-midi, après une longue étape sur les chemins embourbés. Un carrosse attelé de deux chevaux bais l'emmenait qui, s'étant engagé sous le porche de la maison, le déposa dans une cour intérieure. Là, d'un côté, s'ouvrait la cuisine, de l'autre l'écurie et, attenant à celle-ci, le galetas du cocher où, sur des tréteaux, se dressaient deux grabats composés de paillasses, matelas et couvertures de laine.

Messire le marquis, le chapeau de castor rabaissé sur le front, le corps emmitouflé dans un épais manteau noir, tout cassé et grelottant, gagna la cuisine, soutenu par Brindamour, son valet-secrétaire. Il s'assit devant la cheminée où un grand feu de bûches, entre deux landiers, caressait les flancs d'une marmite suspendue à la crémaillère. Bientôt, revigoré par la chaleur, il tourna le dos au foyer et, sans mot dire, enveloppa d'un regard la triste pièce où il entrait, lui sembla-t-il, pour la première fois. Une petite table en bois rugueux en tenait le centre, voisinant avec un billot à hacher. A droite, rangés au long de ais superposés, des pots, des plats et des assiettes d'étain brillaient d'un vif éclat sur un fond de muraille noirci

par les fumées. A gauche, de part et d'autre, d'une fenêtre exiguë, pendaient une petite fontaine de bois, quelques ustensiles de fer (lèchefrite, broche, marmites, poèle à frire) mêlés à des chaudrons, poêlons, écumoire, cuiller à pot en cuivre jaune, que deux petits chandeliers, bougies allumées, aspergeaient de lueurs.

Messire le marquis, se rappelant le bel aspect de sa cuisine tourangelle, toute resplendissante de sa riche batterie, déplora que sa cuisine parisienne eût si méchant air. Hélas! nul festin n'y serait jamais préparé. Il se leva et, à petits pas, atteignit sa chambre, au premier étage de la maison. Des pièces, bizarrement entremêlées de tapisseries d'Auvergne et de Beauvais, en couvraient les murailles. Un feu de bois brûlait dans la cheminée sans ornement. Accompagné de deux tables bancales et de quatre vieilles chaires en bois blanc garnies de paille, un pauvre lit en hêtre tendait, entre ses hauts piliers, des pentes en tapisserie grisâtre de la Porte de Paris. Le vieillard pensa avec chagrin aux mauvais sommes qu'il ferait sur son matelas de bourre lanice. Coucher sur la dure n'était plus de son âge.

Il tendit vers les flammes du foyer ses mains encore gourdes et il s'enfonça dans une rêverie si profonde qu'il n'entendit pas son valet escalader l'escalier et s'approcher de lui. L'homme dut prononcer plusieurs phrases pour le tirer de sa distraction; il soutenait sur ses épaules un lourd coffre couvert de cuir noir, chamarré de serrures et de bandes de fer, qu'il venait de descendre du carrosse, sous la remise.

M. de Racan, sorti de son rêve, se dressa péniblement de la chaire où il s'était assis. Il fit signe à son valet de le suivre et il pénétra avec lui dans un petit cabinet contigu à sa chambre, où il lui ordonna de déposer son fardeau. Le vieux seigneur frissonna. La pièce n'était point chauffée; de sa cheminée ouverte sortaient deux gros chenets de fer tout rouillés. Un vieux lit, montrant sous ses pentes de serge rouge son matelas de bourre, son traversin et ses oreillers de coutil rayé jetés au hasard, s'appuyait à l'une des murailles revêtues d'un badigeon jau-

nâtre. Une table sur châssis, flanquée de quatre chaises de bois blanc et de paille, occupait le milieu de l'espace. Le valet essuya le plateau poussiéreux de cette table, puis le couvrit d'un tapis de cuir rouge qu'il alla querir dans un cabinet voisin. Il prévenait les désirs de son maître sans que celui-ci eût besoin de les formuler.

Les deux hommes s'assirent devant le coffre et l'ouvrirent. Le serviteur en tira les vêtements du marquis, un haut-de-chausses et un justaucorps en drap d'Angleterre, un manteau et un pourpoint en drap de Hollande, un pourpoint de treillis, une culotte, un pourpoint et un manteau en ras de Châlons, le tout de couleur noire, enfin une vieille robe de chambre en velours parsemé de fleurs rouges que M. de Racan revêtit sur-le-champ, heureux d'en sentir, sur ses épaules, la douce tiédeur.

Il vit que, sous ces vêtements, Mme de Racan, soucieuse de son bien-être, avait, à son usage, empilé trois chemises et deux caleçons de rechange, quatre draps de chanvre un peu rudes au toucher, quatre douzaines de serviettes et trois nappes en toile ouvrée. Il n'eût certainement pas songé à cette question de linge et se fût trouvé fort démuni en son logement parisien (2). Il lui adressa secrètement une tendre pensée.

Cependant, le valet diligent sortait du coffre béant des liasses de papiers closes dans des chemises de parchemin; elles portaient des inscriptions de la grosse écriture du marquis; celui-ci les fit ranger sur la table, où elles formèrent bientôt une montagne, et il en entreprit le classement; il les avait emportées un peu au hasard, en bloc, par crainte d'oublier la plus importante d'entre elles; il constata bientôt que, dans son inexpérience des affaires, il s'était chargé, comme à l'accoutumée, de toutes sortes de pièces inutiles.

Dans ce fatras figurait, en effet, son contrat de mariage, les mémoires qu'il avait produits, en l'an 1666, conformément aux ordonnances, devant M. de Machault, maître des

(2) On ne rencontre dans l'*Inventaire*, pour tout linge, en dehors de celui que nous énumérons ci-dessus, que cinq draps de chanvre dont le sergent au bailliage de Saint-Germain-des-Prés ne fait « aucune prisée, attendu qu'il est de nulle valeur ».

requêtes commis par le roi à la recherche des usurpateurs de noblesse, pour prouver l'authenticité de la sienne, en obtenir maintenue et jouir de ses privilèges, mille quittances de sommes payées, les comptes de cens et de rentes dressés avec ses fermiers, les baux de ses terres et métairies, les marchés d'ouvrages et de réparations à ses bâtiments, le registre même où il consignait les gages de ses serviteurs.

Il leva les bras au ciel en signe de découragement. Que n'avait-il, avant de quitter sa maison tourangelle, trié ces paperasses! Et voici que, dans une mince chemise, il retrouva son testament olographe de l'an 1656, écrit alors qu'âgé de soixante-sept ans et accablé de maux, il ne croyait pas fournir plus longue carrière. Il n'avait donc pas détruit cette pièce, révoquée plus tard par la déclaration notariée qui l'accompagnait? Il s'en étonna et accusa de cette négligence son éternelle étourderie.

Lentement, de ses mains tremblantes, il replaça dans le coffre les papiers concernant ses affaires domestiques, gardant seulement par devers lui les grosses des derniers arrêts rendus, sur ses procédures, par le Parlement de Paris ou le bailliage de Touraine et les mémoires et quittances de son procureur.

Verrait-il, dès le lendemain, ce procureur, Me Claude de Benoist? C'était un chicanier, expert à rédiger des factums, tenace dans ses entreprises, usant la patience de l'adversaire et le menant à des transactions profitables. Il lui devait, depuis vingt années, le gain de ses causes; il lui avait, hélas! versé aussi une petite fortune en honoraires. Il l'avait bien prévenu de son voyage à Paris, mais savait-on jamais si une lettre parvenait à son adresse? Il invita son serviteur, qui le regardait en silence, à l'aller, dès la première heure, relancer en son étude.

La nuit tombait. Le vieillard se leva en gémissant et fit quelques tours dans la pièce. Parvenu devant une tablette accolée à l'une des murailles, il y vit une douzaine de volumes reliés en veau et en parchemin. Il les feuilleta avec curiosité, comme s'il eût ignoré leur présence en cet endroit. Un exemplaire de ses *Dernières Œuvres*, parues

en l'an 1660, y voisinait avec les livres de dévotion de Mme de Racan et un Horace tout maculé de traces de doigts. Il sourit au vieux poète, si souvent lu et imité par lui en sa jeunesse, et qui lui tiendrait compagnie en cette solitude.

Il regagna sa chambre. La nuit tout à fait venue, il dîna frugalement, en villageois, à la lueur d'une bougie, d'une soupe épaisse et de quelques légumes arrosés d'un clairet de Touraine. Il voulut, par précaution, que son valet couchât auprès de lui dans une petite salle proche de sa chambre. Cette petite salle n'était ni luxueuse ni même confortable. Douze morceaux de tapisserie en feuilletin d'Auvergne en formaient la parure murale. Le mobilier en était réduit à une paillasse, un maigre matelas, un traversin et deux couvertures de laine blanche, superposés à même le parquet. Quand le vieux marquis fut étendu sur sa couche, il eut le sentiment d'être, comme un orphelin, perdu dans l'immense ville dont la rumeur gênait son repos.

Au lendemain d'une nuit agitée, il régla, avec ses domestiques, la question épineuse de la nourriture. Moyennant un prix raisonnable, une veuve, la dame Picquet, s'engagea à fournir de viande sa maison. Il refusa de faire d'autres marchés de pourvoierie. On s'approvisionnerait au jour le jour en légumes, bois, chandelle, etc... De telles préoccupations le fatiguaient et l'ennuyaient.

Il vit, au cours de l'après-midi, avec satisfaction, paraître devant lui le visage familier de Me Claude de Benoist; le procureur avait blanchi dans la dispute et la procédure; il ne s'étonnait de rien, car il avait mesuré dans son ampleur la perfidie humaine. Il fit aimable révérence à son ancien client et il rechercha bientôt avec lui quelque moyen nouveau d'accommoder ses affaires.

M. de Racan se répandait en lamentations. Il n'y avait pas, disait-il, d'embarras comparable au sien. Depuis trente-neuf ans que Mme de Bellegarde lui avait fait la grâce de lui léguer des biens qui eussent dû lui assurer une vie exempte de contrariétés, il n'avait connu que mécomptes et déboires. Poursuivi par la méchanceté de col-

latéraux acharnés à le déposséder, il avait, comme un nouvel Ulysse, erré à travers l'immense pays de Chicane, sans jamais trouver le repos. C'était une étrange république où le plaideur, condamné, réussissait, par des moyens dilatoires, à éluder ses obligations. On ne savait quel génial citoyen y avait inventé le défaut qui permettait, par le stratagème de l'appel, de porter devant une autre chambre une affaire, d'en rendre caduque la procédure antérieure et d'en entamer une nouvelle. En usant de ces manœuvres tolérées par la loi, ses adversaires avaient prolongé sans mesure le conflit successoral qui s'était élevé entre eux et lui. Le dernier et le plus déterminé de ces frénétiques, messire Jean de Bueil, comte de Sancerre, était trépassé deux ans en çà, sans lui avoir réglé un sol des deux cent vingt-cinq mille livres que le Parlement lui avait ordonné de payer. Si bien que, possesseur, en théorie, de cette énorme somme, il restait, en pratique, gueux comme Job.

A cette heure, ses créanciers le traquaient sans merci; l'un d'eux avait frappé ses biens de saisie. Et voici que son gendre, messire Charles de La Rivière, auquel il n'avait pu verser la dot de sa fille Françoise, avait obtenu contre lui, à la barre de la cour, une sentence le contraignant à tenir sans délai ses engagements. D'où tirerait-il les cinquante mille livres de cette dot?

Maître Claude de Benoist s'efforçait de consoler le vieillard, mais celui-ci ne parvenait pas à calmer son chagrin, car il se résignait mal à voir sa fille, qu'il avait tant aimée, prêter son appui à un homme qui le traînait, comme un malfaiteur, devant le prétoire. Enfin le procureur réussit à lui rendre un précaire sang-froid.

Les deux hommes dressèrent leurs batteries. De son côté, Maître Claude de Benoist obligerait, selon les formes habituelles, les héritiers du comte de Sancerre à exécuter l'arrêt qui avait condamné leur ascendant à acquitter ses dettes et ferait, au besoin, saisir et mettre à la criée leurs seigneuries; il forcerait, d'autre part, messire Charles de La Rivière à patienter, soit en obtenant contre lui un jugement, soit en lui offrant une transaction. Le marquis,

pendant qu'il mènerait cette action judiciaire énergique, solliciterait les deux procès.

Dès qu'il fut retombé dans sa solitude, M. de Racan pressentit quels tourments lui procurerait la tâche qui lui était assignée. Solliciter des procès ! Y avait-il au monde corvée plus fastidieuse, plus ingrate et plus basse! Si seulement il eût reçu, pour l'accomplir gaillardement, le réconfort d'une présence amicale! Que n'avait-il mené avec lui Madame son épouse, qui excellait à pacifier son esprit inquiet!

Comme s'il cherchait quelque émanation d'elle, il pénétra dans son appartement qui formait, au premier étage de la maison, le prolongement du sien. Il se composait d'une grande chambre où la noble dame couchait lors de ses passages en la capitale, d'une chambre plus petite réservée à sa servante et d'un cabinet. La grande chambre contenait tout le faste qu'un seigneur de village avait pu déployer dans un logis provisoire. Une riche tapisserie de Bruxelles déroulait, au long de ses parois, les épisodes de l'*Histoire de César* et ménageait, entre ses six panneaux, la place d'un miroir à bordure d'ébène, d'une tablette à livres et d'un petit tableau représentant l'*Adoration des trois Rois*. Dans son décor de guerriers et de sénateurs en toges, elle encadrait un mobilier plus abondant que somptueux. Un vaste lit en bois de hêtre, drapé de pentes, bonnes grâces et rideaux en serge de Caen incarnate, élevait, au milieu de la salle, ses quatre piliers habillés de fourreaux et sommés de pommes. Entre deux tables posées sur des châssis et couvertes, l'une d'un fin tapis de Turquie, l'autre d'une tapisserie à l'aiguille où figurait le blason des Racan, un grand coffre de bahut, tendu de cuir noir, faisait office d'armoire. De-ci de-là, six sièges ployants, garnis de tapisserie à point de Hongrie, tenaient les espaces vides, entremêlés à dix vastes chaires à bras.

Allant et venant dans la chambre, M. de Racan se remémorait son séjour de l'hiver précédent en compagnie de son épouse. Il voyait encore celle-ci tisonnant, comme elle aimait faire, devant la cheminée, de la pelle et des

tenailles à boules de cuivre. Il poussa un long soupir et acheva la visite de l'appartement. Le cabinet voisin ne contenait qu'un petit lit de sangle et la chambre à côté qu'une vieille table, trois coffres et deux cassettes. Le vieillard ouvrit, par curiosité, ces coffres. Il y trouva, entassés, du menu linge et des hardes élimées que Mme de Racan avait abandonnés là, quelques carreaux de satin rouge et jaune à fleurs dont elle embellissait les chaires de sa chambre, plusieurs morceaux de ces canevas de laine qu'elle se divertissait à composer quand elle disposait de loisirs. Reconnaissant ces brimborions qu'elle avait maniés et rangés, il se sentit rapproché d'elle, moins accablé par son isolement (3).

Dans les jours qui suivirent, le marquis entreprit avec répugnance, mais pressé par la nécessité, sa lamentable besogne de solliciteur. Il devait à des bourgeois et à quelques seigneurs tourangeaux plus de cent mille livres. Ne payant plus depuis longtemps les intérêts de ces sommes, il craignait d'être expulsé de ses terres. Il fallait qu'à tout prix il récupérât ses propres créances et éteignit ses dettes dans un bref délai.

Solliciter n'était point un acte illicite sous le règne du grand Roi. L'habitude s'était établie, parmi les plaideurs, de visiter les magistrats (présidents de chambres et maîtres des requêtes rapporteurs) dont dépendait le sort des causes et de tenter de les circonvenir. A les harceler, à les faire, au surplus, assiéger par des seigneurs puissants dont ils avaient intérêt à écouter les prières, on obtenait, tout au moins, l'accélération des procédures, et cela offrait grand avantage. Ils ne se formalisaient nullement de ces manœuvres souterraines, car ils pratiquaient eux-mêmes sans vergogne la sollicitation dans des conjonctures analogues. Une affaire habilement sollicitée était une affaire gagnée.

Messire le marquis de Racan avait plus souvent triom-

(3) Au-dessus des appartements du maître et de la maîtresse de maison s'étendait un grenier. Dans ce grenier, le notaire, chargé de l'inventaire, releva une vieille marmite à couvercle, dix vieilles pièces de tapisserie d'Auvergne à personnages, cinq de tapisserie de Rouen, trois de tapisserie de Beauvais, une tapisserie de laine verte et une petite chaire ployante « servant aux malades ».

phé, au Palais, par la force de son droit que par son art de la persuasion. Avec l'âge, il n'avait pas progressé dans cet art, mais plutôt dans celui de se desservir soi-même. Il était accoutré, sinon en manant, du moins en « auteur », de ces habits noirs de méchante coupe qui différenciaient le bourgeois du seigneur, et il avait pris, aux champs, l'allure rustaude. Il négligeait d'autre part de marquer sa condition en portant au côté une épée qui gênait sa marche.

Il manquait de finesse autant que de « bel air » et, dans les conversations, il témoignait de plus de naïveté que d'à-propos. Cérémonieux à l'excès, en homme de « l'ancienne cour », il fatiguait ses interlocuteurs de ses contorsions et de ses bégaiements. De sa gloire de poète et d'académiste, il ne savait faire parade; d'ailleurs, cette gloire, alors médiocrement estimée, rencontrait peu d'admirateurs parmi « Nos seigneurs de la Cour », plus friands de spéculation financière que de littérature.

Le vieillard réussit-il à intéresser quelque grand à ses affaires? Cela semble improbable. Il avait perdu tout contact avec les illustres qu'il avait jadis familièrement coudoyés au Louvre. Comment eût-il invoqué leur appui ? Ainsi par ses démarches et ses relations apportait-il une aide insignifiante aux efforts de son procureur et de ses avocats.

On n'arrive point d'ailleurs à fixer ses gestes. Tout au plus l'entrevoit-on, ombre falote, rôdant, à travers les groupes de plaideurs, sous les voûtes à colonnades du Palais. Il dut, pendant les mois de novembre et de décembre 1669 et les deux premières semaines de janvier 1670, subir maintes déceptions. Alla-t-il, pour décharger son esprit de ses nuées, ergoter, sur quelques mots du *Dictionnaire,* aux séances de l'Académie française, que messire Pierre Séguier, garde des sceaux, logeait en son hôtel, rue de Grenelle? Nous ne le croyons pas. Il s'était brouillé, quelques années auparavant, avec MM. Jean Chapelain et Valentin Conrart, grands cabaleurs de cette compagnie et qui la dirigeaient en despotes. Toutes les distractions du pauvre barbon égaré en la grand'ville consis-

tèrent à prier dans l'église Saint-Sulpice, voisine de sa maison.

Au cours de la troisième semaine de janvier, il sentit une grande faiblesse l'envahir et il tourna sa pensée vers son petit domaine champêtre, cette paroisse de Neuvy, où son fils aîné avait, en son absence, présidé au baptême d'une cloche. Il végéta quelques jours encore. Le 21, soit après une courte maladie, soit subitement, comme le laisse présumer son grand âge, il rendit l'âme, entouré de ses domestiques, dans le décor de pauvreté où s'éteignaient d'ordinaire les écrivains de son temps.

La nouvelle de sa mort, passée inaperçue dans la capitale, parvint tardivement à ses proches. On dut transporter sa dépouille en l'église Saint-Sulpice, où elle attendit son destin. Le bailli de Saint-Germain-des-Prés, requis à cet effet, avait posé les scellés sur les portes, fenêtres, coffres et autres meubles de la maison.

Mme de Racan, survenue quelques jours ensuivants en compagnie de ses fils, Antoine et Louis de Bueil, ne les fit pas lever tout de suite; elle se contenta d'assembler, toute en larmes, dans une cassette, quelque linge, les trois fourchettes et les deux cuillers qui composaient l'argenterie du ménage, puis elle se réfugia en l'hospice de la petite Assomption. Le 19 février seulement, elle revint rue Princesse, où le notaire Le Vasseur, les scellés reconnus et levés, procéda à l'inventaire du mobilier.

La marquise, son fils aîné, qui portait avec hauteur son titre de marquis de Fontaine, son fils cadet, qui était capitaine de cavalerie, assistèrent avec déplaisir à l'opération judiciaire. A peu près tout ce que contenait l'immeuble était « vieil », dégradé, « sans nulle valeur ». La tapisserie des Flandres, représentant l'*Histoire de César*, fut prisée 600 livres, les deux chevaux du carrosse familial 100 livres, le véhicule lui-même 50 livres, le plus beau lit 40 livres, et le reste de quelques sols à quelques livres. L'estimation de l'ensemble ne dépassa guère 1.000 livres.

Les héritiers laissèrent au curé de Neuvy, appelé à Paris pour accomplir cette funèbre tâche, le soin d'emporter sur un chariot et d'escorter à travers la province le

corps de son seigneur. Après avoir, le 21 avril, pieusement enseveli ce corps, ils se préparèrent à recueillir la succession du défunt, qui laissait inachevée son œuvre de procédurier. Messire Antoine de Bueil, devenu marquis de Racan, accepta, en qualité d'aîné, cette succession embrouillée, quitte à en distribuer à ses frères et sœurs leur part légitime. On ne sait s'il parvint à recouvrer les sommes dues par feu M. de Sancerre. On sait, par contre, que, dès le mois de novembre, il dut affronter les créanciers de son père. Ceux-ci avaient formé une sorte de société et désigné leur directeur. Accusant déjà leur adversaire de malhonnêteté, ils entamaient avec vigueur contre lui une bataille judiciaire.

ÉMILE MAGNE.

MIETTES BAUDELAIRIENNES

Au cours de mes recherches sur Baudelaire, il m'est arrivé maintes fois de rencontrer un document, une source, un recoupement, un point énigmatique, etc., dont, pour quelque motif, je me trouvais empêché de faire état dans le cadre de mes travaux et qui, sans être de première importance, ne me semblent pas cependant tout à fait dénués d'intérêt.

Voici quelques-unes de ces *Miettes* que, pour leur laisser leur caractère fragmentaire, on s'est gardé de fondre ensemble au moyen de ces transitions habiles où excelle l'art des chroniqueurs. L'indulgent lecteur voudra bien se souvenir qu'il s'agit là de simples notules, et que l'ambition du scoliaste, en les publiant, ne va pas plus loin qu'à fournir à la documentation baudelairienne quelques renseignements nouveaux.

SUR EUREKA

I. — *Baudelaire fut-il en relations avec Humboldt?*

Dans sa première étude sur *Edgar Poe, sa vie et ses ouvrages* (1852), Baudelaire n'avait parlé d'*Eureka* qu'avec une grande prudence et beaucoup de réserve, tant en raison du caractère particulier de cet essai que des tendances panthéistiques qui s'y font jour. Et, dans les notes placées au seuil des *Histoires Extraordinaires* (1856), on l'avait vu mettre en doute les chances de succès que présenterait la traduction de certains œuvres de son auteur « auprès d'un public qui préfère de beaucoup l'amusement et l'émotion à la plus importante vérité philosophique », allusion évidente à *Eureka.*

Cependant, en 1859, il se décidait tout d'un coup à donner une version intégrale de cet ouvrage.

Or, dans l'intervalle, il avait confié à Sainte-Beuve :

Il faut... que j'écrive à M. de Humboldt pour lui demander son opinion relativement à un petit livre qui lui est dédié, c'est *Eureka* (26 mars 1856).

Cette lettre à Humboldt, Baudelaire l'écrivit-il, et fut-ce un encouragement de l'illustre naturaliste qui l'amena à modifier ses intentions premières?

A cause des affinités et de la sympathie qu'on se plaît à imaginer entre les grands esprits, on voudrait pouvoir répondre affirmativement à cette double question. Mais il faut constater qu'au domaine documentaire on ne trouve rien qui y autorise.

Le billet à Sainte-Beuve excepté, la correspondance de Baudelaire ne montre pas la moindre allusion à l'auteur de *Cosmos*. Le nom de Baudelaire ne figure dans aucun des recueils de lettres de ou à Humboldt, ni dans les archives du *Humboldt Nachlass*, — M. Henri Jourdan, de l'Institut français à Berlin, et M. Albert Huard ont bien voulu y regarder pour moi, — et c'est encore en vain qu'on le cherche dans le catalogue de la bibliothèque Humboldt, cette collection fameuse, riche de 11.000 volumes, dont on parla tant à la mort de son possesseur, et qui, par une étrange fantaisie du destin, après avoir été convoitée par de hauts personnages, tels le prince-régent de Prusse et lord Bloomfield, puis être passée des mains d'un libraire berlinois dans celles d'un libraire américain, se trouva quasi-complètement détruite par le feu chez un *auctioneer* de Londres. Dans ce catalogue, on trouve bien (sous le n° 7.832) l'*Eureka* d'Edgar Poe en édition originale (1), et, soit dit en passant, il y a tout lieu de croire que c'était là l'exemplaire d'envoi de l'auteur; mais de Baudelaire, rien. Et pourtant, quand Humboldt mourut, Baudelaire avait déjà donné, outre les *Fleurs du Mal*, les trois premiers volumes de ses traductions.

(1) Je dois ce précieux renseignement à M. W. A. Marsden, conservateur des Imprimés au British Museum. Notre Bibliothèque Nationale ne possède pas le catalogue en question.

D'ailleurs, si, la carence du document constatée, on essaye de raisonner ici d'après les probabilités telles que les caractères et les habitudes des deux écrivains en cause les laissent inférer, c'est encore à la double négative qu'on est conduit.

Très orgueilleux, — on l'a vu se plaindre que son buste eût été placé entre ceux d'Arago et de Chateaubriand, — Humboldt était sensible à la moindre louange. Il était aussi fort libéral, à telle enseigne que ses fonctions de chambellan de Frédéric-Guillaume IV n'empêchaient pas qu'on le taxât de jacobinisme. Il avait encore assez de lettres pour goûter les beautés poétiques jusque dans un ouvrage qui ne s'accordait pas avec son système. Et ses biographes sont unanimes à vanter la ponctualité avec laquelle il répondait à ses nombreux correspondants. S'il avait été touché par quelque requête de Baudelaire, on doit donc présumer qu'après en avoir savouré l'encens, il n'aurait point manqué d'y faire droit. Donc, Baudelaire n'a pas écrit à Humboldt.

Aussi bien peut-on admettre que Baudelaire, si l'auteur de *Cosmos* l'avait gratifié d'une réponse, ne s'en serait pas prévalu? Evidemment non. Baudelaire, toute sa vie, fut à la recherche de protecteurs puissants. Or, Humboldt, décoré de tous les ordres, membre de toutes les Académies, en relation avec tous les souverains de l'Europe, était en 1856 au zénith de sa gloire : un journaliste traversait l'Atlantique dans l'unique dessein de le saluer; une médaille venait d'être fondue à son effigie, avec, pour légende: *Novi orbis Democritus*... Si Baudelaire avait reçu une lettre d'Alexandre de Humboldt, il l'aurait reproduite en tête de sa version d'*Eureka*, comme il imprima la lettre de Victor Hugo en tête de son *Théophile Gautier*. Donc, Humboldt n'écrivit pas à Baudelaire.

Mais je n'ai pas plutôt conclu qu'une objection se présente, qui ruine toute l'économie de mon raisonnement. Si une chose est sûre entre toutes celles que je viens de considérer, c'est qu'Humboldt possédait l'*Eureka* de Poe, où se lit à la première page : *With very profound respect, this work is dedicated to Alexander von Humboldt*. Cepen-

dant, on ne trouve dans sa correspondance aucun billet à Edgar Poe, on n'y trouve même pas le nom de Poe... Et si Humboldt n'avait pas daigné remercier l'auteur d'*Eureka*, peut-on croire qu'il fut sensible à une requête de son traducteur? Ainsi donc une hypothèse nouvelle n'est nullement invraisemblable : Baudelaire aurait bien écrit à Humboldt, mais serait resté sans réponse.

Et ceci me remet dans l'esprit qu'après la mort de Humboldt, selon certains de ses biographes, son valet de chambre, qui fut son légataire, aurait dispersé beaucoup de ses papiers...

Décidément, il est bien délicat d'avoir un avis sur cette question, et je me sens maintenant tout prêt à partager le point de vue des Californiens, qui, sans s'inquiéter si des rapports personnels existèrent entre Humboldt et Poe, ont baptisé du nom d'*Eureka* une petite ville qui s'élève dans le golfe de Humboldt; puissent-ils seulement, pour parachever l'élégance de leur geste, donner celui de Baudelaire à la prochaine qu'ils y fonderont!

II. — *Préface d'*Eureka.

On croit communément que Baudelaire avait demandé à Taine une préface pour *Eureka*, et que c'est sur le refus de celui-ci qu'il se résigna à tirer de l'odieux Griswold les quelques pages qui figurent en tête de sa traduction.

On le croit sur la foi d'un billet que Féli Gautier a donné comme suit dans ses *Documents sur Baudelaire* (*Mercure de France*, I-IV-1906) :

Baudelaire, cependant, *épaulait* son œuvre. Il demandait l'appui de Taine, pour vulgariser ses traductions de Poe. Taine étudiait la littérature anglaise, à la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1856, et ses conclusions, déjà, faisaient autorité.

A Taine.

6 octobre 1863.

Cher Monsieur,

Je vous serais très reconnaissant, si vous pensiez à moi.

J'ai une grosse affaire à conclure avec Michel [Lévy] ; et il ne veut

pas conclure, avant d'avoir la préface d'*Eureka,* d'un côté; et, de l'autre, quelques pages de moi, qui lui manquent pour son cinquième volume (2).

Je suis affreusement affairé. Croyez que, sans cela, j'irais vous voir fréquemment.

Pourriez-vous m'écrire un petit mot pour m'exprimer: ce que vous pensez de l'ouvrage; — si vous ferez la préface; — quelle étendue elle aurait; — et quel prix vous en demanderez?

Croyez, Monsieur, que j'apprécie toute la valeur du service que je vous demande, et que j'en garderai, toujours, le souvenir.

CHARLES BAUDELAIRE.

Taine s'excusa de ne pouvoir préfacer *Eureka.* Sa réponse devait cependant être des plus sympathiques, puisque Baudelaire lui demanda à nouveau un article sur Poe, etc.

Mais Féli Gautier, qui était en général mieux informé, — il faut lui rendre cette justice, — s'est trompé ce jour-là. (On peut croire d'ailleurs qu'il n'avait pas tardé à concevoir quelque doute quant au destinataire du billet, car le nom de Taine, dans le recueil des *Lettres* (p. 352), est donné entre crochets.)

En réalité, ce n'est pas Taine qu'il eût fallu écrire, mais... Babinet. Ceci ressort en toute netteté de deux documents qui m'ont été communiqués :

a) Une lettre inédite de Baudelaire à Poulet-Malassis (collection Marcel Lévy-Danon), en date du 27 août 1859, écrite par conséquent dès l'époque où Baudelaire établissait sa version française, — où on lit : « Malgré ma préface, il y aura peut-être une préface de Babinet » ;

b) Une lettre inédite de Théodore de Banville (collection Armand Godoy), en date du 1er novembre 1863, — donc à peine antérieure de trois semaines à la publication d'*Eureka* en librairie, — où le signataire, après avoir chanté les exploits de Nadar et de son *Géant,* dont la France entière s'entretenait alors, écrivait :

Tout cela a rendu à Babinet la fougue des vingt ans; il est devenu plus Nadar que Nadar lui-même, et cela va jusque-là qu'il va faire une préface à l'*Eureka* de Baudelaire!

(2) *Histoires grotesques et sérieuses.*

D'ailleurs, si l'on se reporte aux documents anciennement connus, on constate qu'ils s'accordent fort bien avec la révélation apportée par les nouveaux. Dans les pages 53 et 55 du *Carnet de Charles Baudelaire* (lui aussi publié par Féli Gautier, Chevrel, 1911), pages qui sont manifestement contemporaines de l'achèvement d'*Eureka*, le nom de Babinet se rencontre plusieurs fois : « Voir Babinet... Ecrire à Babinet », tandis que celui de Taine ne se trouve point. Quant à la réponse de Taine, en date du 30 mars 1865, dont Féli Gautier a fait état dans ses commentaires précités, si on l'examine avec attention, on s'aperçoit que la teneur en est à peu près inconciliable avec l'hypothèse d'une demande d'article antérieure. Aussi bien lisons :

Taine à Baudelaire.

Cher Monsieur,

Je suis tellement occupé et ma santé est si médiocre, que je ne puis me charger d'un article important comme celui que vous me proposez. J'admire beaucoup Poe (3) ; c'est le type germanique anglais, à profondes intuitions, avec la plus étonnante surexcitation nerveuse. Il n'a pas beaucoup de cordes, mais les trois ou quatre qu'il a vibrent d'une façon sensible et sublime. Il approche de Heine; seulement tout chez lui est poussé au noir, l'alcool a fait son office. Mais

(3) Dans son *Essai sur Taine*, M. Victor Giraud reproduit un article paru au *Journal des Débats* le 15 novembre 1858, où Poe est cité avec faveur, et qui n'a pas été recueilli dans les Œuvres complètes de son auteur. Voici le passage :

« Là-bas, on trouve des mœurs grossières où la force règne, ou l'égoïsme s'étale, où le mensonge trône, où le commerce a perfectionné la banqueroute, où les journaux ont érigé en trafic et en principe le charlatanisme et la mendicité. Mais l'envers suppose l'endroit; à côté des Craig et des Butterfly, il y a les Longfellow, les Poe, les Emerson; je tolérerais les uns pour jouir des autres. Sans cela ce serait une horrible chose qu'un pays libre; il faudrait s'agenouiller au coin d'une caserne et dire : « Seigneur, faites croître et multiplier les gendarmes. » (A propos des *Scènes de la vie aux Etats-Unis*, d'Alfred Assolant). »

Quant aux sentiments que Taine portait au traducteur de Poe à la même époque, ils étaient certainement beaucoup moins favorables. On en peut juger par cette toute petite phrase, détachée d'une lettre qu'il adressait à J. J. Weiss le 25 janvier 1858, pour le remercier de l'avoir traité « honorablement » dans le fameux article sur *La Littérature brulale* (*Revue Contemporaine*, 15 janvier) où les *Fleurs du Mal* et *Madame Bovary* étaient terriblement malmenées : « si la compagnie de M. Baudelaire est mauvaise, celle de M. Flaubert est très bonne... ».

quelle délicatesse et quelle justesse dans l'analyse! — Je n'aime pas trop *Eureka* qui est de la philosophie comme celle de Balzac dans *Séraphita* et de Hugo dans *les Contemplations.*

Etc.

La manière dont Taine exprime ici ses sentiments à l'égard de Poe et d'*Eureka* ne prouve-t-elle pas à l'évidence qu'il les *révèle* à son correspondant, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais eu l'occasion de l'en entretenir, et peut-on admettre que dans les considérants qui accompagnent son refus de 1865, il n'eût pas fait quelque allusion à celui de 1863, si réellement il lui en avait opposé un à cette date?

§

Ce choix de Babinet, dont on s'étonnera peut-être, n'était d'ailleurs point malhabile, et semblait susceptible sinon d'assurer le succès de la publication, du moins de lui valoir quelque retentissement.

De Jacques Babinet on ne se souvient guère aujourd'hui qu'en raison de la faillite fréquente de ses prédictions météorologiques, dont la presse s'égaya souvent, et des petits vers où se dépensait son humour, telle l'épigramme contre Villemain :

> Dieu créa l'homme à son image;
> Donc, quand Villemain fut conçu,
> En fabriquant ce bel ouvrage,
> Le créateur était bossu!

ou bien ce madrigal à Louise Colet :

> Dans le soleil il est des taches,
> Il n'en est pas à ta beauté.

Mais à l'époque, membre de l'Institut, correspondant de plusieurs sociétés savantes, auteur d'ouvrages de physique, d'astronomie, de cosmographie, de géométrie; publicateur de multiples atlas : administratifs, départementaux, industriels, historiques, etc., collaborateur de la

Revue des Deux Mondes, du *Journal des Débats*, du *Constitutionnel*, directeur du Bulletin scientifique à l'*Opinion Nationale*, conférencier infatigable et joignant une activité d'esprit phénoménale à un savoir étendu, Jacques Babinet jouissait d'une véritable célébrité et, en somme, bien que souvent brocardé en raison de son ubiquité, de sa verve facilement familière, de sa faconde digressive et des dehors trop libres de son personnage officiel, s'entendait à merveille à s'imposer au public. Il faut ajouter que ses dons éminents de vulgarisateur comme l'orientation simultanée de ses travaux — hier auteur d'un traité sur la *Pluralité des Mondes* (1862), demain préfacier des *Mémoires du Géant* (1864) — le désignaient particulièrement pour rendre accessibles à tous les hautes spéculations qui font d'*Eureka* un ouvrage quelque peu abstrus.

Quant aux raisons qui firent échouer les pourparlers engagés avec lui, alors que son acquiescement de principe semblait acquis, au témoignage de Banville du moins, je n'ai pu les découvrir.

III. — *Une tribulation inconnue.*

On sait que la publication préoriginale d'*Eureka* à la *Revue internationale* de Carlos de Rode, valut à Baudelaire de cuisants déboires.

Mais sait-on aussi que cet organe, non content d'avoir interrompu la publication aux deux tiers du manuscrit, poussa la noirceur de ses procédés jusqu'à se joindre aux détracteurs de l'ouvrage?

C'est dans un article de Félix Platel, le chroniqueur littéraire attitré de la *Revue internationale* (mars 1860), que j'ai découvert ce trait savoureux, digne à coup sûr d'être retenu.

Platel, ce jour-là, passait en revue les principaux collaborateurs de Carlos de Rode, vantant à l'envi leurs mérites. Arrivé au chapitre d'*Eureka*, voici ce qu'il écrivait:

Enfin, le lecteur veut-il s'écrier tout effrayé : *suis-je un idiot?* il n'a qu'à s'aventurer dans cette gigantesque charade d'un des deux grands hommes d'Amérique (l'autre est

Washington) et traduite par celui qui est le premier poète de la France nouvelle.

Allusion discrète, n'est-il pas vrai? et où la louange compensait agréablement la critique!

Mais aussi, pourquoi Baudelaire avait-il porté *Eureka* chez de Rode? La *Revue internationale* — il n'est qu'équitable de le reconnaître — avait, dès avant sa fondation, manifesté des tendances en toute netteté. C'est à l'évangile de Rabelais qu'était empruntée sa devise: « *Entrez qu'on fonde ici la foi profonde!* » Ce qu'elle célébrait tout au long de ses pages, c'était le Progrès, le Vrai opposé au Beau, la Fraternité des peuples, la Paix universelle, les bienfaits de la Science, de l'Industrie, de la Machine, de l'Utilitarisme. Sans doute il lui arrivait bien de temps à autre de donner l'hospitalité à des articles littéraires au bas desquels Baudelaire d'aventure reconnaissait la signature d'un ami : quelque glose de Gœpp sur une traduction nouvelle d'Horace ou des Souvenirs de Champfleury sur Gérard de Nerval. Mais enfin la littérature ne venait chez elle qu'à titre d'invitée; son véritable domaine était autre, il était de l'ordre moral, politique, cosmopolite; et ses visées allaient à une réformation dans le sens socialiste, à l'égalité des classes, au rejet de tout dogme et particulièrement du catholique, à la diffusion de la libre pensée, etc., — bref à tout ce que lui, en fidèle disciple de Joseph de Maistre et de Poe, tenait pour méprisable, utopique, entaché d'hérésie, et démoniaque par essence. Aussi bien, pour se faire une idée des extravagances auxquelles la doctrine de la *Revue internationale* pouvait porter ses rédacteurs, il suffit de parcourir les articles de Mario Proth, leur coryphée, celui qui donnait le ton et le branle aux autres, et le seul d'entre eux au total qui, à défaut de mieux, montrât du moins un réel tempérament, « cette beauté du diable de l'écrivain », comme a dit Barbey d'Aurevilly. Lecture non moins récréative que concluante! Par exemple, Proth n'hésitait pas à préférer Champfleury à Balzac pour ses dons d'observation et sa communion avec la nature; ce qu'il admirait principalement en Hugo, c'est l'humanitariste qui a

relevé la fille et combattu la peine de mort, et, chez Michelet, son mysticisme laïque; pour le passé de la France, « foi idiote et fanatisme servile », il n'avait pas assez de mépris; de Bossuet il écrivait froidement que tout ce qu'il sait faire, c'est tonner « des mots, des mots, des injures, des bêtises autoritaires », et, du prestigieux Vicomte, que, à la différence de Humboldt, il n'avait su rapporter d'Amérique « que de maigres inventions : *Atala* et les *Natchez,* bouquins aussi inutiles qu'oubliés ». Enfin, écoutons-le s'abandonner à sa passion antireligieuse : « Homme, petit enfant abruti — laisse ta marâtre, la mégère Eglise. Ta mère, ta bonne mère, la nature, t'offre sa mamelle féconde! »

Oui, vraiment que diable Baudelaire avait-il été faire dans cette galère (4) ?

UNE ÉNIGME

Au-dessus de sa biographie de Baudelaire, publiée dans la *Galerie contemporaine, littéraire et artistique,* première série, n° 105, Théodore de Banville a donné en fac-similé autographe les quelques lignes que voici et qui, à ma connaissance, n'ont jamais été reproduites ailleurs :

> Il aperçoit entre la lune et lui un grand Chat noir, posé sur le bout de ses pattes, faisant le gros dos en miaulant avec une voix semblable au bruit d'un moulin à eau. Bientôt il le vit s'enfler jusqu'au ciel en se tournant sur sa jambe gauche de derrière, l'animal pirouetta jusqu'à ce qu'il tomba par terre, d'où il se releva jusqu'à ce qu'il tomba par terre, d'où il se releva (*sic*) dans la forme d'un saumon, avec une cravate autour de son cou et une paire de bottes à revers...
>
> CHARLES BAUDELAIRE.

Et, dans une lettre de notre poète en date du lundi 29 juillet 1850, et dont le destinataire est inconnu, il est

(4) Par exception, les trois *Miettes* qui précèdent sont tirées par partie d'une édition critique d'*Eureka,* qui paraîtra incessamment à la librairie Conard.

encore question de cette *histoire extraordinaire...* qui n'est pas d'Edgar Poe :

Voici que L... [Lamartine?] devient prophète, et mystique bonapartiste, mouchard sans doute. Je suis fâché de ne vous envoyer qu'une si triste plaisanterie... en échange de votre chat et de votre saumon qui m'ont martelé la tête toute une journée, et même encore après. Il est vrai que j'ai fait partager ma curiosité à Th. Gautier. Mais il n'a pas plus que moi deviné d'où cela était tiré.

A qui appartient ce chat qui se transformait en saumon? Mes recherches, jusqu'à ce jour, n'ont pas abouti.

D'autre part, que faut-il croire du manuscrit reproduit par Banville? S'agit-il là des dernières lignes d'un conte qui aurait été réellement composé par Baudelaire et que Banville, d'accord avec Asselineau, aurait écarté de l'édition posthume comme indigne d'y figurer? Plusieurs fois, en effet, notre poète, dans sa correspondance, a mentionné quelque nouvelle qu'il venait de terminer, et qui ne nous est pas parvenue. (V. notamment sa lettre à la Société des Gens de Lettres, 23 février 1852.)

Ou bien s'agit-il d'une page d'album où Baudelaire, pris de court, aurait reproduit la métamorphose qui lui « martelait la tête »?

Je pose cette double question dans l'espoir qu'il se trouvera quelque lecteur pour y répondre.

UN ARTICULET INCONNU

Le texte m'en a été communiqué, il y a bien des années déjà, par le regretté Albert Ancelle, juge au tribunal de la Seine, qui l'avait retrouvé, de la main de Baudelaire, dans les tiroirs de son père, Narcisse-Désiré Ancelle (1801-1888), conseil judiciaire et ami du poète, comme chacun sait. Il a trait à une monographie de la Ville de Neuilly qui devait être vendue au profit des pauvres de cette commune, dont Désiré Ancelle fut le maire actif et dévoué pendant dix-sept ans (1851-1868). On doit donc croire qu'il avait été rédigé à la demande de celui-ci.

C'était d'ailleurs l'avis de M. Albert Ancelle, lequel tenait aussi qu'il avait dû paraître sous l'anonymat, à l'époque, dans plusieurs journaux.

Evidemment, sa publication n'ajoutera rien à la gloire de Baudelaire. N'importe. Une page inconnue de notre poète est chose trop rare aujourd'hui pour qu'on hésite à la réimprimer. Aussi bien celle-là ne manque-t-elle pas absolument d'intérêt, témoignant que Baudelaire, en 1855, soit sept ans après avoir figuré, le fusil à la main, sur les barricades, ne se souvenait plus de la Révolution que pour en condamner les excès.

Depuis ces dernières années, il s'est manifesté un excellent mouvement historique qu'on pourrait appeler mouvement provincial. C'est avec de petits livres d'histoire sincèrement et soigneusement rédigés, comme *L'histoire de Neuilly et de ses châteaux par l'abbé Bellanger* (5), que se font les livres généraux. Si toutes les localités de *France* suivaient cet exemple, l'histoire générale ne serait plus qu'une question de mise en ordre, ou du moins, entre les mains d'un grand esprit, la besogne serait considérablement abrégée. — M. l'abbé Bellanger, dont la commune de Neuilly déplore actuellement la perte, prend l'histoire de cette localité depuis l'époque romaine jusqu'aux terribles journées de Février où le Château fut le théâtre et la proie des plus ignobles passions, l'orgie et la destruction. Neuilly fut, comme le dit le modeste historien, choisi par la providence ou la fatalité, quatre fois en soixante ans, comme théâtre de grands faits nationaux et décisifs. — Toute la série des personnes illustres qui ont fondé, embelli, habité, illustré Neuilly et ses châteaux passe sous les yeux du lecteur. Dans cette esquisse rapide, tous les personnages, même ceux trop séduisants pour la plume sévère d'un prêtre, défilent dans leur vraie attitude. Depuis sainte Isabelle, fondatrice du monastère de Longchamps, depuis la charmante reine Margot, d'érudite et romanesque mémoire, depuis Pascal et sa foudroyante conversion, jusqu'à l'Encyclopédie, dont l'idée

(5) Titre exact : *Histoire de Neuilly* près Paris (Seine) et de ses châteaux, Les Ternes, Madrid, Bagatelle, Saint-James, Neuilly, Villiers, par M. l'abbé Bellanger, prix 1 fr. 50 cent. au profit des Pauvres de la Commune, *Se vend à la Mairie de Neuilly* (Seine) et chez les libraires de Neuilly et des Ternes, 1855, in-8°, 206 p.

germa au château même de Neuilly, jusqu'à Parmentier, l'ensemenceur de la plaine des Sablons, jusqu'à la princesse Pauline, au général Wellington, jusqu'au drame de la route de la Révolte, tous les faits qui ont illustré cette héroïque commune sont passés en revue avec une rapidité, une netteté, une honnêteté littéraire des plus remarquables. — Cet excellent petit livre se vend à la *Librairie nouvelle, boulevart des Italiens,* et chez Dentu, au Palais-Royal.

A PROPOS DU « HIBOU PHILOSOPHE »

Les *Œuvres posthumes* parues au *Mercure de France* en 1908 ont recueilli (pp. 401-403), telles que les avait données Octave Uzanne dans *Le Livre* (10 septembre 1884), quelques notes de Baudelaire ayant trait au *Hibou philosophe,* organe hebdomadaire que notre auteur, de concert avec Champfleury, Monselet, André Thomas et Armand Baschet, voulut fonder en 1852, chez Dagneau et Giraud, pour prendre la suite de *La Semaine théâtrale,* morte des suites de son impécuniosité. Ces notes de Baudelaire, dont le texte complet n'a d'ailleurs pas encore vu le jour, étaient rédigées sous la forme d'une lettre à Champfleury, et se terminaient par cet avis : « Je vous engage à écrire aussi vos idées. »

Avec une obligeance dont je ne saurais trop la remercier, la librairie Ronald Davis a bien voulu me communiquer la réponse que Champfleury fit à cette invitation. La voici. — Heureux temps où il suffisait de 3.000 francs pour fonder une revue!... Mais on sait qu'en fin de compte, le bailleur de fonds se déroba.

ESSAI DE CONTRAT ET DE REGLEMENT POUR LA REDACTION DU « HIBOU PHILOSOPHE »

1. Le journal a pour titre le *Hibou Philosophe.*

2. Il est rédigé exclusivement par les cinq qui sont MM. Baschet, Baudelaire, Champfleury, Monselet et Thomas.

3. Ils devront se réunir chaque lundi pour s'entendre sur

le numéro prochain, afin de ne pas traiter des mêmes sujets et varier le plus possible le journal.

4. Chaque numéro contient de la critique littéraire, artistique et une nouvelle, un conte.

5. On rendra compte de chaque pièce nouvelle et surtout de chaque livre nouveau, en quelques lignes. Le *Tintamarre* offre un bon modèle pour la façon dont est traité le théâtre; la couverture de la *Revue des Deux Mondes* et son bulletin bibliographique sont également bons à imiter pour le compte rendu des livres.

6. En outre de cette critique, un essai dramatique important, une très mauvaise pièce qui a un grand succès, peuvent être étudiées (*sic*) et critiquées avec soin et tout le développement possible.

7. Il en est de même de quelques auteurs de romans qui fourniront soit une étude générale sur leur œuvre, soit un portrait en grand.

8. La signature dispense de toute solidarité; cependant les cinq rédacteurs devront se réunir le mercredi au plus tard le *mercredi* (*sic*) au bureau du journal, afin de se communiquer leurs épreuves. Car cela empêchera plus tard les dissensions.

9. Chacun ayant une voix égale, les cinq iront aux voix en cas de querelles : la majorité donnera droit et ne devra laisser dans les esprits aucunes restrictions.

10. Rien ne pourra motiver l'absence d'un rédacteur à cette réunion importante de la correction des épreuves, le *mercredi.*

11. Un acte de société sera dressé entre les cinq et signé avec les formes voulues par la loi.

12. Au cas où un des rédacteurs se retirerait, on avisera s'il est convenable de le remplacer et on ira aux voix pour son successeur.

13. Ces quelques articles jetés à la hâte sur le papier n'ont la prétention que d'appeler la discussion, — afin de terminer le contrat avant l'apparition du premier numéro.

Le *Hibou philosophe* est fondé au capital de trois mille francs.

Deux mille sont réservés à l'impression et aux frais généraux du journal pendant quatre mois.

Mille appartiennent à la rédaction.

Il faut purger au plus vite la question des abonnements à toucher à la *Semaine théâtrale.*

Un seul livre est nécessaire, *Doit* et *Avoir*, qui contiendra les dépenses d'un côté et de l'autre l'encaissement des abonnements, des annonces.

Un autre livre e[s]t indispensable pour l'adresse des abonnès.

MM. Giraud et Dagneau offrent un commis qui sera payé de 15 à 20 fr. par mois pour faire les courses.

Le jeune homme de Monselet entre comme teneur de livres et caissier au journal. Appointements à discuter.

A faire imprimer tout de suite : *têtes de lettres, bandes, quittances*, etc.

Question des *petites affiches* et des *grandes*.

Si on en fait de grandes, en placarder à Lyon, Marseille, Rouen, etc.

De la question de la librairie.

Le 1er numéro du *Hibou Philosophe* devra contenir au moins six petits articles de rendus-comptes de livres sur des ouvrages sortis des maisons de MM. Lecou, Amyot, Garnier, Michel Lévy et Giraud.

Ce sont des librairies importantes.

Le journal leur sera envoyé avec une lettre les prévenant que le *Hibou* rendra compte hebdomadairement avec soin des publications et des mouvements de l'imprimerie.

Ils enverront leurs livres au journal où le commis ira les chercher avec une tête de lettre.

Avant d'entrer en relations avec ces libraires, il serait bon de ne pas leur demander de livres. Je signale déjà :

Au coin du feu, par Souvestre, chez Dagneau;

En 18..., par Goncourt, chez [Dumineray];

Le Pays latin, par Mürger, chez Lévy;

Emerson, par Montégut, chez Charpentier;

Poésies, par Houssaye, chez Lecou;

Id., par Brizeux, chez Garnier;

Shakespeare, par Chasles, chez Amyot;

Comédies et proverbes, par Feuillet, chez Lévy.

On pourra encore trouver d'autres titres : Le 1er numéro paru sera envoyé avec lettres à MM. Firmin-Didot, Didier, Renouard, Pagnerre, Charpentier et autres qui publient de la littérature.

Théâtres.

Le journal sera envoyé aux directeurs de théâtre avec demande de billets et d'entrées. *

Lundi — il est important de dresser tous les cinq la liste

Des journaux de province pour la publicité.
— et revues de Paris à échanger.
Des cafés de Paris.
— de province.
Des librairies de Paris.
— de province.
Des cabinets de lecture de Paris.
Des directeurs de théâtre.
Des libraires.
Des industriels.
Des abonnés à tenter.
Des savants, écrivains et artistes.

* S'entendre chaque *lundi* ensemble et le *mercredi* sur le nombre de places à demander aux théâtres et faire en sorte que le commis seul délivre les têtes de lettres; à écrire sur un petit cahier à quel emploi elles sont destinées.

Des moyens de publicité par les cafés, cabinets de lecture et librairies.

Le journal sera envoyé aux cafés dont les noms seront discutés. Voir au signe X (6).

Il sera envoyé aux libraires. Voir au signe XX (7).

(6) Sous ce signe est l'énumération suivante : Estaminet de Paris, boulevard; id., Palais-Royal; Régence, Molière, Voltaire, Europe, Dagneau, Tabourey, Porte Saint-Martin, de l'Ambigu, des Variétés, Divan Lepelletier, Café de Paris, Momus, Rotonde.

(7) Enumération : Passage Véro-Dodat ; sous l'Odéon, trois librairies; passage Jouffroy; id., Bocage l'Abbé-Dutertre; id., Choiseul.

Il sera envoyé aux cabinets de lecture; au signe XXX (8).

Le commis sera chargé de cette distribution, surtout pour ce qui regarde la vente, et s'inquiétera s'il est mis dans les cafés sur des planchettes.

Sur son rapport on continuera — ou on supprimera l'envoi.

Des moyens de publicité gratuits dans les départements.

Le 1er numéro du *Hibou Philosophe* contiendra à la fin de sa page d'annonces une grande annonce indiquant le sommaire du journal du jour, les titres des publications prochaines, avec le nom des rédacteurs, le prix de l'abonnement, etc.

Ce numéro sera envoyé, ainsi que les trois suivants, pendant un mois aux journaux de province, avec invitation d'échange (question peu importante), mais avec l'invitation d'insérer deux fois par mois l'annonce du *hibou philosophe* et les réclames, suivant le modèle envoyé, moyennant quoi ils recevront le journal.

Aux journaux de province qui au bout d'un mois n'auront pas justifié de leurs annonces et leurs réclames, on supprimera le journal.

Actuellement, les journaux importants de la province sont (voir la page suivante) (9) au nombre de 52. Ils sont importants parce qu'ils sont riches et je le prouve par la somme qu'ils paient de reproduction à la société des gens-de-lettres.

Si la discussion démontrait que 52 correspondances (qui amèneront peut-être 25 journaux consentant à faire des réclames) coûtent trop cher de papier, de timbre et de poste au *hibou philosophe,* il est simple de faire un choix parmi ces journaux.

Les noms de ces journaux sont à l'autre page (10).

Ceux des rédacteurs qui sont certains de la publicité de certains journaux par des relations personnelles, n'ont qu'à désigner les titres de ces journaux qui seront annexés au présent état.

[CHAMPFLEURY].

(8) L'énumération qu'appelle ce signe manque.
(9 et 10) Elle manquait au manuscrit qui m'a été communiqué.

NOTES INÉDITES
SUR LES PEINTRES DE MŒURS

Il y a dans *Le peintre de la vie moderne*, par endroits, quelques lignes qui témoignent que l'intérêt de Baudelaire ne se limitait pas à Guys et aux contemporains, mais allait aussi à leurs prédécesseurs, à la chaîne entière des petits-maîtres qui ont célébré la femme, la toilette, les modes, — tout l'enchantement du *mundus muliebris* sous l'ancien régime. C'est par exemple quand l'essayiste se félicite qu'une réaction se soit enfin produite en faveur de Debucourt et de Saint-Aubin « entrés dans le dictionnaire des artistes dignes d'être étudiés », ou quand il déclare que « si un homme impartial feuilletait une à une *toutes* les modes françaises depuis l'origine de la France jusqu'au jour présent, il n'y trouverait rien de choquant ni même de surprenant », tant les transitions y ont été « abondamment ménagées ». Et l'on rencontre, dans une lettre que Baudelaire adressait à Sainte-Beuve le 3 février 1862, un passage qui est encore plus significatif, c'est le suivant : « Je vous enverrai prochainement... un énorme travail sur les *Peintres de mœurs* (crayon, aquarelle, lithographie, gravure). »

Les notes que voici — retrouvées en copie dans les papiers d'Eugène Crepet — avaient trait à ce travail-là dont on doit croire qu'il ne fut pas poussé plus avant. Ce ne sont que des analyses rapides de toiles ou d'estampes et des indications générales où le notateur ne s'embarrasse point d'une fidélité inutile (voyez plus loin le rapprochement des quelques lignes données comme extraites des *Lettres de Mlle Aïssé* avec le texte exact du passage). Cependant il arrive que, de-ci de-là, le poète perce chez le collecteur de documents. Me trompé-je ? Je ne serais guère surpris, par exemple, qu'à l'origine du *Cadre* il y ait eu ces lignes sur « le grand habit à la française » où « la robe décolletée et basquée faisait paraître le corps de la femme *isolé* et comme au centre d'une vaste draperie représentée par la jupe ».

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ces notes valaient en tout cas d'être publiées, ne fût-ce qu'en témoignage du plaisir que Baudelaire trouvait à feuilleter les cartons d'estampes : « Les images, ma grande, ma primitive passion », a-t-il écrit. Malheureusement, la copie d'Eugène Crepet ne laisse point, par endroits, d'être fort difficile à lire. J'ai dû me résigner par trois fois à accompagner de points d'interrogation des mots indéchiffrables.

Un salon en 1730.

Panneaux de soie sur les murs.
Glace surmontée de sirènes.
Fauteuils lourds à pieds tordus.
(*L'hiver* de Lancret, gravé par J.-P. Lebas.)

Chambre à coucher.

Une délassante = sopha, devant la toilette.

La toilette est une table surmontée d'une glace parée de dentelles et de mousselines, encombrée de fioles, de pots, de tresses [?] et de rubans. — Brochures çà et là.

(Voy. *Mercure de France,* 1722).

Cartel en forme de lyre, — paravent.
Coffre aux robes,
(*La Toilette,* peinte par Baudouin, gravée par Ponce.
Le Lever, gravé par Massard) (11).

Costume des suivantes.

Petit papillon de dentelles posé sur le haut de la tête. — Fichu des Indes glissant entre les deux seins. — Bras nus sortant des dentelles. — Jupe à falbalas retroussée. — Grande tablette [?] de linge à bavette sur la poitrine.

(V. Freudeberg pour le *Monument du costume physique et moral du XVIIIe siècle* (12). — *La femme de chambre,* par Cochin, *la jolie femme de chambre,* publié chez Aveline (13).

(11) Il n'est peut-être pas indifférent de remarquer, pour l'esprit de l'essai que Baudelaire avait en vue, que ces deux estampes sont postérieures d'un demi-siècle au *Mercure* de 1722.

(12) Il s'agit évidemment de l'ouvrage de Moreau le jeune (1789, Neuwied-sur-le-Rhin, texte de Restif de la Bretonne, 26 planches dont deux de Freudeberg), mais peut-être aussi de la *Suite d'estampes* de Freudeberg (texte de Crébillon, 1775).

(13) Y a-t-il réellement une estampe de Cochin sous ce titre? D'après

Découpage.

On découpait surtout des estampes coloriées, puis on les collait sur des cartons, on les vernissait et on en faisait des meubles et des tentures, des espèces de tapisseries, des paravents, des écrans.

(*Lettres* de Mlle Aïssé) (14).

Bals.

Grosses bougies de cire.

Dominos larges, avec des manches à gros nœuds. — Masques très lourds d'où pendent deux rubans noirs, avec des lèvres [?] blanches.

(*Les préparatifs du bal* par Detroy, gravé par Beauvarlet)
Usage des tabatières, v. les femmes (15).

Le Rouge de visage.

Très haut en couleur, très exagéré le jour de la Présentation à la Cour.

Voir les portraits de Nattier où il est éclatant
et *Correspondance inédite* de Mme du Deffand (16).
(M. Lévy, 1859).

Esprit général des modes sous la Régence (17).

la description qui précède, je croirais plutôt qu'il s'agit de *L'Ouvrière en dentelle*, gravée précisément par Aveline, ou encore de *La Ravaudeuse*, où l'on voit une jolie fille repriser le bas d'un galant seigneur qui lui caresse le menton.

(14) Voici le passage en cause :

« On est ici dans la fureur de la mode pour découper des estampes enluminées, tout comme vous avez vu que l'on a été pour le bilboquet. Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à deux cents livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de cent livres pièce. Si cela continue, ils découperont des Raphaël. »

(15) Un peu plus loin, on rencontre ce titre de *Femmes*, mais au chapitre qui le porte, il n'est pas question de tabatières. Peut-être n'avons-nous qu'une partie des notes rédigées pour l'étude que Baudelaire projetait.

(16) Probablement à cause du billet à Formont où elle déclare être revenue à ses devoirs religieux, mais ne vouloir renoncer ni au president Hénault ni au rouge? — On sait que Baudelaire, pour sa part, voyait dans le maquillage un condiment de la beauté. Parlant de Mme du Barry qui mettait du rouge pour signifier au roi qu'elle ne voulait pas le recevoir, il écrit : « C'était en s'embellissant qu'elle faisait fuir ce royal disciple de la nature. » (*Le peintre de la vie moderne.*)

(17) Est-ce le titre d'un ouvrage? Je ne l'ai pas retrouvé.

Fêtes données par Me de Tencin au Régent (18).

Allégories mythologiques. — Les couleurs que les femmes portent sont celles des Eléments (19), l'Eau, l'Air, la Terre, le Feu.

Nymphes, Dianes.

(*Figures françaises de modes,* dessinées par Octavien, Paris, 1725).

Les Iris et les Philis de [de] Troy ont un costume du matin garni de boutonnières [*sic*] en diamants — un bonnet de dentelles à barbes retroussées en triangle. Nœuds du ruban du corset en échelle.

Le panier.

Importé en France par deux dames anglaises (20).

En 1714 s'exagère de plus en plus.

(Cabinet des Estampes, Histoire de France, vol. 53) (21).

Voyez *Marché aux paniers,* 1719.

Satyre sur les Cerceaux, Thiboust, 1727 (22).

Galons.

Sous le système de Law, avec de l'or d'un seul côté qu'on appela *galon du système* (23).

Après le procès du P. Girard, 1731, *Rubans* à la Cadière (24).

Coïffures et vêtements.

Le Glorieux et *le Philosophe marié* de Lancret, gravé par Dupuis.

(18) Je ne crois pas qu'aucune suite de planches ait paru sous ce titre. Peut-être faut-il voir là une allusion aux orgies de Saint-Cloud, organisées par Mme de Tencin de concert avec Dubois, pour raviver les curiosités du Régent, — notamment aux *Fêtes d'Adam* et aux *Fêtes des Flagellants.*

(19) Le *Mercure* mentionne sous le titre *Les Elémens,* un « ballet dansé par le Roi dans son Palais des Tuilleries le mercredi 31 décembre 1721, paroles du sieur Roy, musique des sieurs de Lalande et Destouches ».

(20) L'histoire est si connue que je ne crois pas utile de la rappeler. On la trouve chez Racinet, Quicherat, etc.

(21) Il est presque superflu de dire qu'en raison des remaniements qui ont eu lieu au Cabinet des Estampes depuis 1860, date approximative de ces notes, la référence n'est plus exacte.

(22) Je n'ai pas retrouvé *Le marché aux paniers.* — Pour l'autre référence, le titre complet est : *Satyre sur les cerceaux, paniers, criardes et manteaux-volants des femmes et sur les autres ajustemens, avec la réponse des femmes,* Paris, 1727, in-12.

(23) Le Cabinet des Estampes possède une carte d'échantillons de ce galon. Une note manuscrite indique qu'il s'usait vite et qu'on y renonça pour ce motif.

(24) La Cadière, nom de la jeune fille que le Père Girard fut accusé d'avoir séduite. V. les Encyclopédies.

Le corsage s'ouvre sur un corps garni d'une échelle de rubans. Au côté un « fagot de fleurs ». — Manchettes de dentelles à trois rangs. — Gants jusqu'au coude. — Etoffe de brocart très chamarrée. — Dans le « grand habit à la Française », la robe décolletée et basquée faisait paraître le corps de la femme isolé et comme au centre d'une vaste draperie représentée par la jupe. — La robe s'ouvrait en triangle sur une robe de dessous. — La femme était coiffée à « la physionomie élevée » avec 4 boucles détachées et le *confident* abattu sur l'oreille gauche. — Perles aux oreilles et un bandeau de perles sur les cheveux.

Costume de maison pour femmes.

Bonnet rond, à rubans roses. — Sous son manteau de lit de la plus fine étoffe on aperçoit son corset garni sur le devant et sur toutes les coutures d'une dentelle frisée, mêlé çà et là de touffes de « soucis d'hanneton ».

La Fontange se retrouve partout, enrubanne tous les vêtements.

Canne d'ébène à pomme d'ivoire.

Coiffures.

Basses à partir de 1714.

Les femmes frisées en grosses boucles à l'imitation des hommes. On jette sur les rouleaux une plume, un diamant, un petit bonnet à barbes pendantes,

Costume du coiffeur.

Veste rouge, culotte noire, bas de soie gris.

Costumes.

Hommes. — Habit long à taille longue,
Le gilet presqu'aussi long que l'habit descend
Jusqu'à moitié de la cuisse.
V. au Cabinet des Estampes :
1° dans l'œuvre de Watteau : *Watteau et Julienne* (25).
2° Lancret : *L'adolescence* (26).

(25) C'est cette estampe où, dans un parc, l'artiste s'est représenté debout, la palette à la main, auprès de son ami et protecteur Jean de Jullienne, qui joue de la basse.

(26) La toile est à la National Gallery. La gravure est de M. de Larmessin.

V. *id. Le Glorieux* dans l'œuvre de Lancret.
très important.
Le Philosophe marié, du même.
V. *id.* dans la Collection de l'Histoire de France-régence :
Ballet donné à Louis XV par le duc de Bourbon à Chantilly (27).

Costumes militaires suisses pour le 3e acte. Voyez *Uniformes militaires* de Montigny, petit volume in-12.

Femmes. — Robe du matin.

Voyez *Les deux Cousines* et l'*Ile enchantée* dans Watteau.

Chevalier de Malte.

Doit porter, après sa profession :

Sur le côté gauche du manteau la *croix de toile blanche* à 8 pointes, qui est le véritable habit de l'ordre (la croix d'or n'étant qu'un ornement extérieur). — Lorsqu'ils vont à la guerre, ils portent une casaque rouge ornée par devant et par derrière d'une croix pleine.

Le manteau qui se donne à la profession est à bec, de couleur noire, s'attache au cou avec un cordon de soie blanche et noire. Ce manteau a deux manches, longues d'environ une aune, larges par devant d'un demi-pied environ, et se terminant en pointes.

Autrefois elles se rejetaient sur les épaules et se nouaient ensemble sur les reins.

(*Histoire générale des ordres religieux,* de l'abbé Bonanni) (28).

LA SULTANE ALIDA

On trouve aux *Fragments,* dans les *Œuvres posthumes* publiées par le Mercure de France en 1908, trois lignes formant deux alinéas qui m'avaient toujours fort intri-

(27) Je ne connais quant à ce ballet (novembre 1722) qu'une relation donnée par le *Mercure de France,* et un ouvrage de Faure apportant des détails complémentaires, — mais M. Henri Malo a bien voulu m'informer qu'au Musée Condé figure une gravure anonyme qui y a trait aussi.

(28) J'ignore si ce texte a été traduit de l'*Ordinum religiosorum catalogus* (Romæ, 1706-1710) ; en tout cas, je l'ai retrouvé dans l'*Histoire des ordres militaires,* etc., nouvelle édition tirée de Giustiniani, de *Bonanni,* d'Herman, de Schoonebeek, du P. Helyot, etc., Amsterdam, 1721. Baudelaire l'avait seulement un peu abrégé.

gué sans que, je ne sais pourquoi, j'eusse essayé d'en résoudre l'énigme :

Voir la question de la Sultane Alida.

La Foire aux décorations. — Gazette des Tribunaux, 30 septembre 1858, M. Ducreux, substitut.

Ces deux alinéas avaient-ils rapport au même objet? Et qui fut la sultane Alida? Fallait-il voir en elle, échappée des *Mille et une nuits*, une touchante victime du féroce Sheriyar? Ou, demeurée aux limbes de la création poétique, une tendre sœur de Dorothée, « l'enfant gâtée » de *Bien loin d'ici*? Ou encore une de ces belles princesses que les graveurs du XVIIIe siècle se sont plu à évoquer, parmi les splendeurs du harem, trompant leur ennui au creux des coussins, avec le chibouk ou le moka que leur présente une esclave richement parée?

Renseignements pris à la *Gazette des Tribunaux* (non du 30 septembre, mais du 1er octobre 1858), il faut en rabattre, et beaucoup. La sultane Alida, en dépit de son beau nom romantique, ne fut qu'une aventurière, et son sultanat n'a existé que dans sa très pratique imagination.

Le 30 septembre 1858 comparaissaient devant la 6e Chambre du Tribunal de la Seine une demi-douzaine d'aigrefins qui, spéculant sur la sottise et l'amour-propre de leurs contemporains — un fonds qui manque rarement, — avaient ouvert une véritable officine de décorations fantaisistes. Parmi eux, un ex-sergent de l'armée piémontaise, du nom de Vesin, qui se donnait pour comte de Romanini, consul général de Nicaragua, ministre plénipotentiaire de la république de Greytown, grand-croix et conservateur de l'ordre de Saint-Jean de Nicaragua, chevalier de l'Eperon d'or, « ordre pontifical conférant le titre de comte », etc., etc., et qui, contre le versement de droits de chancellerie à la vérité assez élevés, offrait par l'entremise des journaux « à toute personne riche les moyens de paraître avec éclat et dignité dans la haute société ». Ce bienfaiteur de l'humanité honteuse avait pour complice la sultane Alida Deldir, une intrigante, écrit le grave *Journal des Débats*, laquelle « s'est pendant

cinquante ans moquée et a vécu aux dépens de très grands et très considérables personnages qui ont cru à la naissance musulmane, à la sultane et à sa conversion au catholicisme ». Alida Deldir avait notamment fondé l'*ordre impérial asiatique,* dont Vesin, pour peu qu'on l'en priât avec l'insistance convenable, délivrait libéralement le brevet et les insignes.

Voilà donc un point éclairci. Nous savons qui était Alida. Mais son identification change seulement la face du problème, ne fait que déplacer le point d'interrogation. Car il resterait à expliquer pourquoi la sultane Alida faisait *question* aux yeux de Baudelaire... Et là-dessus je ne sais rien.

Quant au substitut Ducreux, qui représentait le procureur impérial en ces poursuites, il semble présumable que Baudelaire avait noté son nom pour le conserver à la postérité avec la péroraison prudhommesque de son réquisitoire :

Je n'ai plus qu'un mot à dire, Messieurs. Au fond de cette affaire où la vanité a une si grande place, vous verrez une atteinte au droit légitime des nations civilisées. Vous condamnerez ces gens, aventuriers émérites, pour avoir voulu se parer ou faire les distributions de ce qui fait l'honneur des peuples; ce qui n'est dû qu'à la bravoure, au courage, à la vertu, ils l'ont mis au pillage. Il faut un terme à ces honteux trafics. Montrez à l'étranger que la France marche à sa tête, jalouse de toutes les gloires, des siennes comme celles des nations ses sœurs!

Mais ce n'est là qu'une pure présomption. Dans le *Carnet,* on retrouve plusieurs fois un *Ducreux,* suivi d'un chiffre, sous la rubrique: *Petites dettes urgentes.* S'agissait-il toujours de M. le Substitut ou seulement d'un homonyme? Ici encore, il me faut conclure par un point d'interrogation.

JACQUES CREPET.

L'HOMME A LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

Si nous examinons les diverses préoccupations humaines, les divers facteurs qui nous déterminent à agir, à orienter d'une manière ou d'une autre notre vie, nous constatons qu'ils sont de deux ordres : notre activité est tantôt intéressée, tantôt désintéressée. Nous entendons par *activité intéressée* celle qui a pour but la satisfaction de nos besoins matériels. Notre *activité désintéressée,* elle, est provoquée par la curiosité que nous éprouvons devant les énigmes que nous pose la nature. Curiosité qu'éprouve le peintre devant les couleurs et les formes, ou curiosité qu'éprouve le savant devant les mécanismes compliqués que la nature met sous nos yeux. Cette activité désintéressée se manifeste chez tous les hommes à des degrés divers et sous des formes diverses; elle est médiocre ou sublime, mais elle est toujours là. Ces deux activités ne sont pas indépendantes, elles agissent constamment l'une sur l'autre. Telle découverte scientifique, réalisée dans le seul but de satisfaire notre curiosité, s'est révélée par la suite susceptible d'applications industrielles. Inversement, la musique bénéficie-t-elle des recherches que font — dans un but purement commercial — les fabricants d'instruments. Mais cette interaction nous importe peu ici; il nous suffit de constater que ces deux facteurs bien distincts peuvent provoquer notre activité.

Toute activité est basée sur les perceptions que nous amènent nos sens. Les objets sur lesquels nous raisonnons sont des ensembles de perceptions. Notre système

nerveux en amène à notre entendement des quantités énormes. Pour pouvoir les utiliser, ce dernier doit commencer par les trier — pour choisir celles dont notre mémoire conservera le souvenir — et par les classer. Deux perceptions ne sont jamais rigoureusement identiques; notre classification doit donc avoir des cadres suffisamment larges pour que l'on puisse faire entrer dans chacun d'eux des objets présentant quelque différence. Ainsi, certains animaux font partie de la classe des *chiens* ; celle-ci devra comprendre tous les chiens, quelles que soient leurs races, leurs tailles ou leurs couleurs.

Lorsqu'une image lui parvient, le premier travail de notre entendement est donc de la dépouiller de ses détails pour la ramener à un type général permettant sa classification. Il ne retient qu'une partie des perceptions dont est composé un objet, livrant les autres à l'oubli. C'est un travail de réduction que nous faisons là; cette réduction nous permet d'identifier des objets, en ne conservant des perceptions dont ils sont formés que celles qui sont identiques.

Que sont ces perceptions qui nous viennent constamment du monde extérieur? Tout d'abord, nous devons admettre qu'il y a quelque chose en dehors de nous qui les provoque, qu'il y a une réalité extérieure qui agit sur nos sens. Cette réalité est ce que nous appellerons le facteur *monde* de nos perceptions. Elle exerce sur notre système nerveux une excitation qu'il transmet à notre entendement sous forme de perception. Mais nous n'avons aucune raison de supposer cette perception identique à l'excitation qui lui a donné naissance. Elle est le résultat d'un travail de notre système nerveux sur la réalité extérieure. Nous appellerons facteur *moi* l'apport de celui-ci. Nos perceptions sont donc des *complexes monde-moi.* Notre système nerveux nous met en relations avec le monde extérieur, mais il garde le contrôle de ces relations. Nous ne connaissons de la réalité que le résultat de son action sur notre système nerveux. Ce qu'il nous apporte de l'extérieur, ce n'est pas ce qui s'y trouve vraiment, c'est une traduction qu'il en a faite à

notre usage. En examinant cette traduction, on remarque tout d'abord qu'elle est *régulière*. Le système nerveux emploie un dictionnaire bien défini, ne subissant aucune variation. A la même réalité extérieure correspond toujours la même perception, si le sujet qui perçoit est sain et les conditions de perception identiques. Le facteur « moi » qu'introduit notre système nerveux dans nos perceptions est constant. Réalités et perceptions sont toujours parallèles; les mêmes relations de cause à effet qui lient les réalités lient également les perceptions qui leur correspondent.

Nous remarquons ensuite que nos perceptions sont *cohérentes* : elles s'enchaînent entre elles suivant les lois d'une logique qui doit être considérée comme une propriété de notre entendement.

§

Cette cohérence de nos perceptions sert de base à tout notre travail intellectuel. Le monde extérieur est composé d'objets qui agissent les uns sur les autres et sont en constante transformation. Entre eux, de nombreuses relations existent. Plus nous les étudions, plus nous leur trouvons de points communs que semble expliquer une commune origine. Ceci simplifie considérablement notre classification et nous permet d'entrevoir la possibilité d'en fondre tous les cadres en un seul en déterminant des rapports logiques entre toutes nos perceptions. Nous rêvons d'une synthèse totale de notre monde, de quelque chose d'incorruptible qui engloberait tous les changements que nous constatons. Le but de notre activité désintéressée, de toutes nos méditations, de toutes nos recherches ne concourant pas à l'amélioration de nos conditions de vie physique, c'est la réalisation de cette synthèse. Elle seule peut nous permettre d'emmagasiner dans notre mémoire une richesse toujours plus grande, car elle remplace les faits isolés par des idées générales qui les incluent. C'est elle également qui nous permet de satisfaire notre curiosité, car expliquer, c'est identifier, c'est montrer que le divers n'est qu'une apparence

sous laquelle se cache une essence commune (1). Le physicien moderne nous apprend que tous les éléments sont formés des mêmes constituants élémentaires, et M. Lévy-Bruhl que les primitifs raisonnent suivant le même mode que nous.

Cette méthode d'identification, nous la transposons du plan physique sur le plan moral. Là aussi, ce que nous voulons, ce ne sont pas des préceptes isolés, mais bien une doctrine cohérente où ils découlent logiquement de principes généraux.

Cet idéal, les hommes suivent diverses voies pour le poursuivre.

L'ART

L'art donne à nos perceptions brutes une valeur ontologique. C'est avec elles qu'il prétend réaliser sa synthèse. Il veut compléter le travail de réduction de notre entendement, pousser beaucoup plus loin la recherche de ce qui est vraiment caractéristique et, ceci, le retransposer en perceptions. Il doit être concis, exprimer beaucoup, englober beaucoup de perceptions dans une seule œuvre. Fugues de Bach, dessins d'Holbein, sonnets de Baudelaire, qui condensent sur une petite feuille de papier tant de passions, tout le caractère d'une classe ou d'une époque, tout un défilé d'images. Certaines toiles, certains rythmes ou certaines mélodies nous font mieux comprendre le caractère d'une époque que tous les témoignages précis des historiens; une peinture nous donne souvent une idée plus juste d'un endroit qu'un film documentaire. L'œuvre d'art — qui doit être formée de la quintessence de tant de perceptions et de réflexions, où l'artiste doit condenser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent, tout ce qui est en lui et tout ce qui est hors de lui, — doit livrer tout son contenu à qui sait l'écouter, la voir ou la lire. C'est toute la mentalité allemande de la fin du xve et toute la per-

(1) « En recherchant l'explication d'un phénomène, ce que le physicien poursuit en réalité, c'est la démonstration que l'état conséquent ne diffère point du précédent, mais peut au contraire être considéré comme lui étant identique. » (*Meyerson : Du cheminement de la pensée*, p. 49.)

sonnalité de Dürer que nous devons retrouver dans ses desseins. La musique de Lully nous fait mieux comprendre la cour de Louis XIV que tous les mémoires farcis d'anecdotes. Et, toutes ces anecdotes, toutes les aventures de ce siècle, toutes ses passions, ce qu'il a de sublime et ce qu'il a de ridicule, est contenu dans les comédies de Molière. De même trouvons-nous dans l'œuvre de Racine l'Homme dépouillé de tout ce qu'il a de variable, hors de son époque cette fois.

La personnalité de l'artiste intervient constamment dans l'œuvre d'art. Sa méthode de réduction est purement intuitive. Pour comprendre chaque artiste, nous devons commencer par apprendre la langue qu'il parle; ce n'est que lorsque nous en aurons trouvé la clé que nous pourrons faire surgir de ses œuvres tout ce qu'elles contiennent.

LE MYSTICISME

Cette unité qui doit nous permettre de synthétiser tout l'univers, le mystique la cherche en dehors de nous et en dehors du monde sensible. La volonté d'un Dieu, intervenant comme cause de tous les phénomènes leur sert de liaison. Le mystique ne cherche pas les rapports des phénomènes entre eux, il cherche les rapports de chaque phénomène avec Dieu. Cette universalité, cette cohésion entre les choses que nous présentons, que nous voulons trouver, il la cherche dans Dieu considéré comme Un et comme cause de tout. Ainsi, la légende de la création du monde montre la diversité se créant en descendant la même voie que le mystique remontera pour chercher l'unité.

LA PHILOSOPHIE

Il y a adaptation parfaite de l'entendement aux perceptions qu'il reçoit. La place de chacune y est prête ; le système nerveux n'amène rien qui ne puisse être reçu. L'univers est logique; or, l'univers est extérieur à nous et la logique intérieure. Buffon remarquait que chez les animaux tous les détails sont adaptés l'un à l'autre, qu'à un sabot correspondent des dents et un estomac d'herbi-

vore, et à des griffes des dents et un estomac de carnivore. Il disait que si la biologie était parfaite, un seul os permettrait de reconstituer l'animal entier. On peut étendre ce raisonnement au monde, dire que l'entendement de chacun de nous, qui en fait partie, est parfaitement adapté à son but et que sa connaissance précise et profonde doit nous permettre de recréer logiquement tout l'univers. C'est ce que prétend faire la philosophie.

Des complexes monde-moi que sont nos perceptions, elle ne veut conserver que le facteur « moi ». La perception n'est pour elle qu'une occasion de faire fonctionner notre entendement pour l'étudier. Kant étudie les *catégories de notre entendement,* et Bergson, les *données immédiates de la conscience.*

LA SCIENCE

Tout au contraire, la science cherche à être aussi objective que possible, à ne conserver de la perception que le facteur « monde » et à éliminer le facteur « moi ». Elle voudrait sortir de la prison de notre système nerveux pour atteindre la réalité pure. Elle veut être anonyme et impersonnelle; ses découvertes ne doivent pas — comme les œuvres d'art — porter la marque de leur créateur. Notre langage qui procède par images, c'est-à-dire par perceptions réelles ou possibles, lui convient mal, imprégné qu'il est d'apport personnel. Elle cherche partout à lui substituer le langage mathématique. Elle voudrait éliminer non seulement la personnalité de l'observateur, mais encore notre système nerveux, qui la sépare de la réalité. Elle ne se contente pas d'identifier la lumière à une vibration de l'éther ou à un bombardement de photons, elle l'identifie à une fonction mathématique de quatre arguments correspondants aux trois coordonnées d'espace et à la coordonnée de temps.

§

Ces quatre points de vue si différents, donnant lieu à l'élaboration de méthodes opposées ont de commun le

désir qu'ils cherchent à satisfaire : trouver une synthèse englobant tout ce qui nous est connaissable. Les procédés employés sont tous fruits de notre entendement. L'art est intuitif; il cherche des synthèses rapides; chaque créateur emprunte peu à ses devanciers; il veut faire à lui seul une œuvre complète; il ne peut pas se servir des essais de ses prédécesseurs, leur facteur personnel n'est pas identique au sien. On ne conçoit pas Rembrandt « perfectionnant » les toiles d'Holbein, ni Beethoven l'œuvre de Bach. Tout ce qu'ils leur empruntent, c'est de la technique, un mode d'expression; l'inspiration, elle, doit être entièrement originale; sinon, elle est sans valeur.

La méthode de la science est diamétralement opposée. Elle avance lentement et prudemment dans sa construction. Son impersonnalité permet à chacun de reprendre l'œuvre là où son prédécesseur l'a laissée et de la continuer. Plus l'édifice s'élève, plus la vue que l'on a sur le monde s'élargit. Peu à peu, les diverses branches se rejoignent en des synthèses plus générales. Le but des sciences — tel que le rêvent les savants — a été défini par Descartes : ramener tous les objets à une substance unique, transformer les diversités qualitatives que nous observons en diversités quantitatives. Cette œuvre progresse lentement, diminuant peu à peu le nombre des irréductibles, mais ce n'est que le dernier ouvrier qui la parachèvera et pourra contempler tout l'univers en découlant logiquement. La science est comparable à un arbre renversé; il y a d'abord l'infinité des rameaux, puis des branches en nombre de plus en plus faible, et enfin le tronc.

Les méthodes du mysticisme et de la philosophie se situent assez bien entre ces deux extrêmes.

Il serait faux de dire que les buts de ces diverses activités sont identiques; ils procèdent du même désir : désir d'unité, mais les expressions qu'ils donnent à cette unité sont profondément différentes. La science est arrivée à identifier l'infinité des corps qui nous entourent à deux constituants élémentaires : l'électron et le proton. On

peut prévoir qu'un moment arrivera où leur connaissance permettra de retrouver logiquement, ou plutôt mathématiquement, toute la chimie. Mais cette synthèse sera longue. Le professeur de chimie de demain, qui commencera son cours en exposant l'hypothèse de l'électron et du proton, puis en déduira de proche en proche l'existence et les propriétés de tous les corps en ne faisant appel à l'expérience que comme contrôle, devra consacrer à son exposé de nombreuses heures, remplies de calculs mathématiques ardus. Mais il sera récompensé de ce travail par des résultats complets et précis. Quelle serait la complexité et la longueur de ses raisonnements si, parti d'une substance unique, il devait retrouver les lois de la sociologie?

La synthèse de l'artiste, elle, est rapide; elle est basée sur l'intuition qui travaille vite, embrasse de vastes horizons, tandis que l'intelligence raisonne lentement, s'arrêtant aux détails. On peut comparer la méthode du savant à un examen microscopique ne voyant à la fois qu'un champ minime, mais avec beaucoup de détails. La méthode de l'art serait une vue prise de très haut, négligeant tous détails, mais embrassant un vaste espace.

L'art est essentiellement humain; il est formé de perceptions ayant gardé tout leur subjectivisme, il est fait de ce que nous voyons, de ce que nous entendons. Le mysticisme aussi. Le Dieu des mystiques est humain, il est terre à terre, semblable à nous. La philosophie est beaucoup moins humaine; avant d'entrer dans ses systèmes, les perceptions ont été tronquées d'un de leurs composants. L'entendement n'est pas tout l'homme, il n'en est qu'une partie. La science, elle, n'est presque plus humaine; si on la considère dans son aspect le plus récent : le panmathématisme, elle ne l'est plus du tout; elle ne raisonne que sur des symboles mathématiques dénués de toute signification physique et a éliminé peu à peu toutes perceptions pour ne conserver que leurs rapports.

On compare souvent — ainsi que nous l'avons fait ci-dessus — le développement de la science à la construc-

tion d'un édifice. La comparaison est heureuse : de nombreux ouvriers travaillent, chacun dans son coin, chacun suivant sa spécialité. Mais on suppose fréquemment qu'il n'y a pas d'architecte, que chacun se borne à être logique et à appuyer son œuvre sur celles de ses voisins; que par suite de la rationalité du réel, l'œuvre ainsi entreprise arrivera à bonne fin. Cela nous paraît faux. La logique, de même que le raisonnement mathématique, ne sont pour la science comme pour la philosophie que des instruments. Ils valent pour elle ce que vaut la technique pour l'artiste. C'est à l'intuition qu'il faut attribuer les grandes synthèses scientifiques.

Ainsi que le remarque Meyerson, les prémisses de tout raisonnement logique en impliquent les conclusions. La méthode logique ne conduit donc pas à une évolution de nos idées, à un « cheminement ». Bien au contraire, elle tend à cristalliser la science dans son état actuel. Nous en trouvons un exemple dans la géométrie, la science la plus logique. Elle contient deux parties bien distinctes et irréductibles : une partie intuitive, — système d'axiomes indémontrables, — et une partie déductive, — théorèmes qui mettent en évidence tout ce qu'incluent les axiomes. Ce n'est pas dans la dernière, mais bien dans la première, qu'il faut chercher l'évolution de la géométrie. Les grands créateurs de la science, ce sont les géomètres comme Riemann ou Lobatschewsky, qui posèrent des systèmes d'axiomes différents de celui d'Euclide; ce sont des physiciens comme Fresnel ou Planck, qui émirent une hypothèse nouvelle sur la nature de la lumière. Une fois ces bases posées, il faut que plusieurs générations de savants leur appliquent les lois de la logique pour en tirer toutes les déductions possibles. Si maintenant nous reprenons notre comparaison du développement de la science avec la construction d'un édifice, nous voyons que ceux que nous avons comparés aux ouvriers posant patiemment pierre sur pierre sont les savants occupés au développement du sorite. Mais, en plus d'eux, il est des architectes qui posent les prémisses de ces déductions. Ceux-là ne font pas œuvre de logiciens,

mais bien d'intuitifs. Nul système philosophique et nul système scientifique ne peut être exempt de métaphysique; ou alors, il ne sera qu'une série de recettes empiriques, peut-être très utiles à notre activité intéressée, mais inutiles à notre activité désintéressée qui, elle, veut non seulement des constatations, mais des explications.

La pensée humaine présente une unité. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, cette unité apparaît déjà dans les buts que se proposent nos diverses activités. Elle doit apparaître encore dans leurs résultats, puisque notre entendement est cohérent. C'est le fait que notre système nerveux joue un rôle déformant dans la perception, que les images qu'il amène à notre entendement ne sont pas identiques aux réalités extérieures, mais sont des complexes monde-moi, qui est la cause de la pluralité de nos modes d'activité. Ces complexes, notre entendement doit les détruire pour les analyser, et cette destruction, il peut l'opérer suivant plusieurs modes. Mais les différentes synthèses que l'humanité réalise ne doivent pas s'opposer; elles doivent être parallèles et notre esprit doit pouvoir passer de l'une à l'autre, un peu comme le mathématicien opère un changement de système de coordonnées.

C'est dans la métaphysique qui leur sert de base que nous devons chercher la liaison entre nos divers modes d'activité. Et, s'il y a un fossé entre les savants spécialisés, ne connaissant que leurs vitrines, et les artistes qui appliquent consciencieusement la méthode de leur maître, — entre les grands créateurs, entre les Bach, les Newton, les Racine, les Vinci, il n'y en a pas.

Ceux-là poursuivent tous le même but; le même désir, la même idée principale oriente leurs facultés créatrices: religieux, artistes, philosophes ou savants, ils guident l'humanité dans sa recherche d'un principe impérissable et invariant d'où découle — tel un sorite de ses prémisses — toute la diversité changeante qui nous entoure. Cet absolu fuit devant nous comme une ombre, il nous échappe chaque fois que nous croyons le saisir. Cette poursuite est le sens même de notre vie, elle s'exprime

par nos œuvres d'art, par notre dévotion, par toute notre activité philosophique et scientifique. Elle est mère de notre enthousiasme et de tous nos efforts; et si quelque jour les hommes atteignent cet absolu, ils marqueront le terme de leur évolution. N'ayant plus à lutter, ils n'auront plus à exister. Mais comme tout but d'apparence finaliste, celui-ci est certainement virtuel et est un produit de notre illusion du temps absolu.

Y. MAYOR.

SYLVESTRE ROSEAU
GENTILHOMME TROPICAL

—

Sylvestre Roseau ne pensait jamais à regretter son pays natal. S'il aimait encore son île verte d'Haïti, c'était parce qu'il pouvait l'imaginer à travers ses souvenirs, que ses rêveries transformaient par jeu. Il se sentait à l'aise à Paris, presque chez lui, et préparait en flânant sa troisième année de droit. Lorsqu'un de ses amis dansait mal, il affirmait: « C'est un provincial. » Parfois, en causant avec les garçons qui préféraient la bière au petit vin clair, il se plaisait à répéter: « Nous autres Latins... » Et il les étourdissait par ses enthousiasmes, ses émotions, qu'il leur infligeait par surprise, pour se venger de leur logique pesante. Les femmes appréciaient ses yeux noirs, son teint ambré, le nez aquilin qu'il tenait d'un arrière-grand-père français. Par sa souplesse exagérée, il avait un peu l'air d'un équilibriste amateur, mais il ne sortait de ses poches que des mouchoirs de soie et des poèmes qui étaient peut-être des chefs-d'œuvre. Passant par sa voix, les rimes se paraient d'une sorte de magie. Les mots chantaient, vibraient, se posaient sur vous comme des mouches d'or. Oui, c'était bien un jongleur chimérique ou encore un de ces singuliers princes en exil, qui n'ont à distribuer à leurs partisans que leur inaltérable bonne humeur et un faste illusoire, fait de passé et d'avenir. Ce fut ainsi qu'il changea la couleur du temps pour Edith Beckett, qui n'avait jamais prêté la moindre attention aux plaisirs imaginaires. Elle arriva un soir, après le dîner. Les habitués de la pension de famille de Mme Frémissant étaient réunis au salon. Sylvestre, réfugié à l'écart, écra-

sait les coussins du divan avec une royale complaisance. Edith avoua tout de suite son âge: vingt ans! Elle dit qu'elle venait d'Ecosse, mais personne ne l'écouta. L'inventeur russe continua à consulter les petites affiches de journaux dans l'espoir de découvrir un commanditaire. La Suédoise et les deux étudiantes parisiennes forcèrent leurs rires pour retenir l'attention de leurs flirts. Seul, Sylvestre regarda longuement la jeune fille lorsqu'elle ajouta, après quelques explications embrouillées, que son père occupait les fonctions de consul dans un pays perdu, à Port-au-Prince, en Haïti.

Un silence indifférent engloutit son aveu. Elle croyait incarner l'aventure pour tous ces gens assis en rond, et elle resta un bon moment interdite, les mains pendantes sur les genoux. Elle se sentait prête à l'humilité: son chignon d'un blond de paille mouillée croulait dans son cou, son teint clair s'empourprait. Elle s'aperçut que sa robe était trop verte, ses souliers trop gros et que le monde n'était probablement que cela: des gens réunis par clans qui s'appliquent à vous ignorer pour mieux défendre leurs habitudes. Sylvestre avait laissé tomber son livre. Il examinait la jeune fille avec une attention si sévère qu'elle lui sourit dans l'espoir d'implorer elle ne savait quel pardon. Aussitôt, les traits de Sylvestre s'adoucirent; il songea qu'elle ne savait peut-être rien et lui rendit son sourire. Mais pourquoi, en passant près d'elle, pour regagner sa chambre, reprit-il son air fâché en lui chuchotant à l'oreille:

— Je suis né dans le pays perdu.

Il baisa la main de Mme Frémissant afin de lui laisser croire pendant une seconde qu'elle hébergeait gracieusement ses pensionnaires, et, après son départ, les meubles gris Trianon du salon reprirent leur aspect résigné de figurants d'un luxe à quatre sous. Edith décela l'odeur fade de friture refroidie, qui caractérise la cuisine économe. La Suédoise et les deux Parisiennes entamèrent soudain avec leurs flirts une discussion agressive pour mieux cacher la mystérieuse tristesse qui oblige parfois les femmes bien élevées à paraître illogiques jusqu'à l'impertinence.



En 1913, le cinéma n'enseignait pas encore la géographie documentaire au public; Edith Beckett ne savait rien. Aucun film indiscret ne s'était appliqué à lui révéler les fantaisies d'enfant terrible de la République noire et Sylvestre fut très vite rassuré. La jeune fille ne partageait pas les préjugés des Anglais sur les gens de couleur. Il semblait, au contraire, que les menus travers britanniques eussent concouru à lui donner une éducation parfaite. Elle ne chercha pas à épiloguer sur l'attitude de Sylvestre; elle s'imposa à son attention par une cordialité directe, qui balayait toutes les réticences. Aussi, ne tarda-t-il pas à délaisser pour elle une petite danseuse excentrique, fort bourgeoise dans l'intimité. Il avait découvert la femme idéale, incapable de contrarier ses projets et de mettre en doute sa réussite. L'entendait-elle? Ce n'était pas sûr, mais il ne se doutait pas qu'elle cherchait à quel champion à la mode elle pouvait le comparer. Elle apportait, en toutes choses, un sérieux imperturbable, un esprit naïvement réaliste, et elle pouvait admettre ainsi les plus folles espérances, à la condition qu'elles fussent accompagnées de chiffres rassurants ou de formules exactes. Ses compliments d'étrangère, ignorante des nuances de la grammaire, procuraient au jeune homme une impression d'exquise sécurité. Ses sentiments, qui n'étaient peut-être que des sensations sans paroles, le reposaient des Françaises, sans cesse préoccupées de découvrir dans l'homme empressé à les courtiser l'ennemi dont elles auront à se méfier plus tard. Il l'aima comme un miroir complaisant. S'ils se fiancèrent, un jour, ce fut sans y prendre garde, et par la faute de Sylvestre qui parla pour deux, selon son habitude, le visage enfoui dans l'herbe d'un petit bois.

Il évalua les hectares de canne à sucre de la plantation de son père, dénombra les hottées de café de la dernière récolte. Des images brillantes hantèrent sa mémoire.

— La vie était belle, murmura-t-il, ma mère revêtait pour les soirées du ministère une robe de soie rose plissée comme un abat-jour. Elle connaissait les danses nou-

velles, les pas créoles d'autrefois, la méringuechaud, coupée de révérences...

Il sifflota des airs étranges qui l'aidèrent à retrouver son enfance, et poursuivit:

— Au crépuscule, des amis de mon père se glissaient par la porte. J'avais dix ans; on voulait m'envoyer jouer dans la case à vesou, et je restais là, dans un coin, à écouter les grandes personnes conspirer contre le gouvernement en buvant du vin d'orange.

Il cita des noms sonores d'agitateurs: Ulysse Cassave, Vendémiaire Génipa, Antonin Repentir.

— C'étaient de curieux bonshommes, fit-il, brûlés de passion jacobine, de soleil, de rancune. Des livres et des brochures bourraient leurs poches. Ils déclamaient, tard dans la nuit, des tirades qui me tenaient haletant, à guetter, à l'abri d'un fauteuil, le premier roulement de tambour de la révolution.

Sylvestre retrouva ses exaltations d'écolier, et ses gestes appelèrent autour de lui des ombres extravagantes de grognards des ténèbres. Il revit son oncle, Angelus Pomone, pousser son bataillon à l'assaut du Parlement, et dit:

— Par son héroïsme, sa face sombre, il ressemblait à Toussaint Louverture. Ses soldats chassèrent à coups de fusil les ennemis de la liberté et les gendarmes assommèrent indistinctement les citoyens de leur bâton cocomacaque. Ah! ce fut un drame à grand spectacle: rouge de la pourpre des flamboyants, rouge des uniformes à la mode du second Empire, rouge aussi du sang versé et des feux de joie qui brûlèrent jusqu'à l'aube, de morne en morne.

Il soupira rêveusement:

— Aurai-je, moi aussi, ma révolution?

Il avait oublié la fin: le départ précipité de son oncle, forcé de se retirer à la campagne pour apaiser la colère de ses amis. Le pauvre général s'était obstiné, après sa victoire, à poursuivre ses adversaires de son ressentiment, incapable de comprendre qu'une véritable politique démocratique se doit d'enterrer dans un même silence les

victimes et les coupables. Edith, à son récit, hochait la tête. Elle eût pu, par politesse, comparer les conspirateurs aux partisans de Cromwell, mais elle ne s'intéressait pas aux événements qui dépassaient sa personnalité. Sylvestre dut, pour lui plaire, convenir qu'il préférait à toutes les agitations publiques un grand amour et une case blanche.

Elle l'interrompit aussitôt:

— En Angleterre, nous disons un cottage. Je n'habiterai jamais qu'un cottage, mon chéri.

Il comprit qu'elle était décidée à partager son destin et la prit dans ses bras. Son émotion l'inclinait à toutes les concessions; il consentit au cottage. Cette alliance s'imposait à ses yeux comme un symbole. Elle affirmait à sa façon l'union de deux peuples faits pour s'entendre: les Anglais, aux chairs bien nourries, installés dans les routines de leur prospérité marchande, avaient besoin des autres, des Haïtiens excessifs, qui vivent de piment, de lyrisme, de frasques militaires qu'ils nomment des coups d'Etat.

Le lendemain, Mme Frémissant déposa une lettre timbrée de Port-au-Prince devant le couvert de Sylvestre.

— Voilà, dit-il à Edith qui l'interrogeait, la bataille va commencer pour moi. Mon père me rappelle auprès de lui.

Il redressa son front, en vrai gentilhomme tropical, et la jeune fille parla bien vite de robes et de bagages. Mais Sylvestre ne répondit pas. Il se contenta de baiser la petite main, si blanche, qui l'émouvait jusqu'à l'angoisse.

Une fois seul dans sa chambre, il jura dans son patois local: « Fouick là! » Après, il grommela, tel un bon étudiant de Paris: « La barbe! » Et il relut plusieurs fois la lettre.

Mon cher fils, mandait M. Roseau, j'ai le regret de vous informer que vos crédits pour vos études sont supprimés. Une inexplicable fureur populaire a balayé nos amis du pouvoir. Les plus sages se cachent dans la broussaille campêche. Votre protecteur, le ministre de l'Instruction Publique, a été fusillé provisoirement. Nous espérons que le verdict de son procès

réhabilitera sa mémoire, car il est accusé d'avoir prêté son apui à un trafiquant, qui livrait à nos armées de la farine manioc avancée et des fusils hors d'usage. Autrefois, nous accusâmes nos adversaires de semblables forfaits, mais ce qui était vrai pour des ennemis est-il possible pour des bienfaiteurs? Ce régime serait bien cruel, mon cher enfant, s'il ne nous permettait d'espérer toujours en sa brièveté. D'autres scandales, d'autres ressentiments viendront à leur tour renverser les hommes qui mettent la liberté en tutelle, au point qu'elle nous apparaît aujourd'hui sous les traits d'une pitoyable esclave à la chaîne.

Je vous avertis que notre situation n'est pas brillante. Les pluies de l'hivernage ont endommagé la toîture de la case. Le salon de réception est fermé; les poutres, rongées par les poux-de-bois, ne sauraient supporter bien longtemps le plafond. La culture est en friche. Les travailleurs veulent bien tourner la terre à la condition d'être payés toutes les semaines. Je ne puis remédier à ces inconvénients par la faute de votre mère, qui s'est fait enseigner par la dormeuse la cachette dans laquelle je dissimulais toutes mes économies. En proie à la malice de son sexe, votre mère a trouvé bon de gaspiller mes réserves en fanfreluches. Que vous dirai-je de plus? Nous serons heureux à votre retour, de constater votre savoir, mais il vous restera encore quelque chose à apprendre près de nous: la pauvreté, mon cher Sylvestre, qui n'était point, hélas, inscrite dans vos programmes...

Il essaya de formuler quelques reproches à l'adresse de M. Roseau et ricana: « Papa est un romantique. » L'insouciance raisonneuse de ses parents l'exaspérait. Toute sa pitié s'en allait au toit qui perdait ses tuiles et consacrait la ruine de sa famille. Il se mit à marcher dans sa chambre, comme pour fuir une présence invisible qui le pourchassait pas à pas. Mille souvenirs reléguaient au second plan ses projets et son amour pour Edith Beckett. Il songea qu'il n'aurait peut-être, pour lui tenir compagnie dans son île, que des bonheurs passés. Alors, il se pencha à la fenêtre afin de respirer encore une fois cet air de Paris qui avait baigné sa jeunesse.

La petite rue retenait entre ses vieilles maisons le charme provincial de la rive gauche. Des chats gras méditaient sur le pas des portes. Deux femmes s'arrêtèrent devant la boutique de la mercière. Leurs ridicules chapeaux, en forme de roues de bicyclette, ne parvenaient point à les enlaidir. Un monsieur en veston noir promit très haut à son petit garçon:

— Quand tu seras reçu à ton certificat d'études, tu pourras acheter un phonographe avec tes économies.

Un jeune homme choisit une revue chez la marchande de journaux et resta debout, à lire, en découpant les pages avec ses doigts. Une voix chanta *La Valse Bleue.* Sylvestre soupira. C'était fini! Il ne se promènerait plus, par des soirs tout pareils, avec des camarades qui expliquaient leur caractère. Il pensa aux quais de la Seine, à l'eau moirée qui coulait entre les chemins de halage. Que d'images il avait à emporter: des allées de jardin où l'on butait à l'histoire de France, des nuits de juin à la terrasse des cafés, à l'heure triste des femmes qui bâillent et du mendiant philosophe qui tutoie le garçon. Quoi encore? Des visages de comédiennes, des silhouettes de professeurs. Celle-là, surtout, si drôle, du vieux critique râpé, qui secouait ses pellicules en Sorbonne sur le *Roman de La Rose,* et semblait posté aux bornes de la connaissance comme un épouvantail à moineaux.

Sylvestre Roseau se sentit terriblement désemparé. Les cris des hirondelles lui perçaient le cœur d'innombrables flèches. Il ferma la fenêtre et se laissa tomber sur son fauteuil Louis-Philippe. La tapisserie de sa chambre était bien laide, mais le lit était bon. Il feuilleta machinalement son dictionnaire de rimes, acheté dix sous dans la boîte d'un bouquiniste, et il appuya son front sur le guéridon d'acajou que Mme Frémissant avait récolté à la foire aux puces. Il avait envie de s'attendrir et de sourire. Etait-ce donc cela, Paris? Mille choses hétéroclites, mille souvenirs, mille secrets qui ne surprenaient pas les Parisiens et qu'il avait amassés précieusement, à la façon d'un avare sentimental.



Tous deux ont pris passage à bord d'un cargo:

— Nous serons plus tranquilles, a-t-il assuré.

Edith n'a pas discuté, mais elle a passé sa robe décolletée pour dîner au carré des officiers, qui mangent en bras de chemise sous le ventilateur. Elle s'est toujours habillée pour entendre les pièces du répertoire aux troisièmes galeries de l'Odéon. Sylvestre lui sait gré de dominer les événements par son souci du protocole, et il s'efforce, à son tour, de transformer leur traversée en escapade héroïque.

— Oui, s'écrie-t-il, ceux qui se sont acharnés à persécuter ma famille verront bientôt que je suis capable de dompter la guigne!

Le vent du large joue dans ses cheveux. Il est beau; la jeune fille se réfugie dans ses bras. Mais qu'est-ce donc que ces caresses trop graves qui se mêlent de traduire une inquiétude?

Pour Edith, le véritable bonheur est pareil à un matin clair qui promet du beau fixe jusqu'au soir.



A mesure que le bateau approche du terme du voyage, elle s'aperçoit qu'elle tient à ses parents. A peine débarquée, elle court à leur rencontre, en proie à un empressement filial qui remonte à sa tendre enfance. M. et Mme Beckett semblent encore plus intimidants qu'autrefois. Leurs regards gris traduisent un mépris candide. La bonne humeur de la foule n'atteint pas le consul et sa femme ; ils sont toujours en Angleterre, et saluent la famille Roseau sans écouter les explications volubiles d'Edith. Ils serrent avec indifférence la main tendue de Sylvestre en répétant d'une voix neutre:

— Pressons-nous, petite fille!

M. et Mme Roseau s'embrouillent en cérémonies confuses, assorties à leurs costumes surannés d'exilés de tribunes officielles. Et il suffit à Sylvestre de fouler le sol de son pays pour s'apercevoir qu'il est devenu européen, c'est-à-dire ironique, susceptible, méfiant. Il rougit

de la familiarité du porteur noir, qui charge sa malle sur son dos et s'exclame: « Eh bé! bonjour, mon ché! » Il souffre parce que le cabriolet des Beckett dépasse son petit groupe empêtré dans une politesse inutile et des colis mal ficelés. C'est à peine s'il répond à Edith qui agite son mouchoir jusqu'au prochain carrefour. La jeune fille s'étonne, à son tour, de la réprobation silencieuse de ses parents. M. et Mme Beckett ne se déridentqu'autour de la table de thé, dressée sur la terrasse. L'intimité renaît, peureusement, à l'aide des toasts rôtis à point. Comment résister au confort aimable des choses et ne pas apprécier le bienfait des attentions qui dissimulent l'affectueux désir d'ignorer les préoccupations de chacun? Ce n'est qu'à la troisième tartine qu'Edith, secouant sa paresse, s'interroge avec anxiété: « Faut-il avouer? »

Mme Beckett s'est renversée sur un fauteuil; le mouvement de ses lèvres indique qu'elle chantonne pour elle toute seule la chère vieille petite gigue qui rythme ses meilleures digestions. M. Beckett a étendu ses maigres jambes de lévrier sur un tabouret de cuir. Edith a cherché ses mots, entamé une phrase. Non, ce n'est pas possible de rompre une harmonie si parfaite, qu'elle efface jusqu'à la pensée. Elle a saisi un magazine de Londres et s'est absorbée dans la contemplation de girls blondes et de champions de tennis en maillot de bain.

Grandeur et solitude de la famille anglaise!



Sylvestre lui écrivit des lettres ardentes qu'elle déchiffra péniblement en s'aidant d'un dictionnaire. Elle ne comprenait pas qu'il dramatisât l'accueil indifférent de ses parents. Les opinions, fussent-elles contraires aux siennes, lui paraissaient toutes aussi respectables que difficiles à contredire. Il lui donna des rendez-vous sur des routes inconnues qu'elle eut peine à découvrir, et il l'accabla de questions. Elle rangea ses bouderies parmi les procédés incorrects des Latins disputeurs et lui répondit avec indulgence:

— Vous n'êtes pas sport, mon chéri.

Après leur troisième entrevue, elle résolut de parler à sa mère. Mme Beckett l'interrompit aussitôt:

— Vous n'épouserez pas un garçon qui a le tour des ongles violet.

— Cela ne fait pas matière, rétorqua la jeune fille.

— Cela fait matière! Vos bébés pourraient ressembler à M. Roseau père, qui a l'air d'un vieil hidalgo passé au brou de noix.

Elle ne discuta pas. La langueur du climat l'inclinait à la patience.

Le soir, pour la distraire, lorsque soufflait la brise folle, les filles du directeur des Comptoirs Britanniques des Bois Exotiques l'emmenaient au tennis, en compagnie de leur frère Georges. Ce grand garçon, natif du pays de Galles, ne possédait pas le charme de Sylvestre. Son corps osseux était né pour trimer. Il surveillait le travail des bûcherons en montagne et couchait plusieurs fois par semaine dans une ajoupa. Au tennis, Georges jouait serré; ses mains solides avaient acquis une adresse presque mécanique. Son sérieux s'accommodait mal des plaisanteries des jeunes filles. Il riait trop fort, trop longtemps, pour prolonger une gaieté qu'il ne savait point provoquer. Sylvestre le vit passer plusieurs fois avec Edith. Tous deux serraient leur raquette sous le bras et sifflotaient, en personnes qui manquent de sujet de conversation. Sylvestre ne s'affecta pas outre mesure. Il savait qu'il prendrait sa revanche au bal de la Présidence, et il attendit son heure, couché dans la tonnelle. Il se rassurait en imaginant sa prochaine entrevue avec la jeune fille. Jamais il n'était plus spirituel, plus persuasif, qu'ainsi allongé à l'ombre des fromagers-penchés. Ah! comme il saurait bien l'émouvoir! Le morne projetait sur la maison son ombre violette. M. Roseau, coiffé du chapeau bacoué des paysans, sarclait dignement un carré de pois-souches. Sylvestre évitait de jeter un coup d'œil sur les tuiles arrachées du toit, et il attendait la fin de l'après-midi pour commencer l'article qu'il destinait à l'*Echo d'Haïti* et n'achevait pas. Il rentrait, traînant ses

pieds nus dans ses espadrilles, transformées en savates. Mme Roseau venait à sa rencontre. Elle s'appuyait à son bras, toujours disposée à compatir aux incertitudes sentimentales de son fils autant qu'à son indolence.

— Tu es le plus beau, affirmait-elle, elle n'aimera que toi!

Il était tout disposé à la croire. Le crépuscule appartenait aux longs bavardages et Mme Roseau interprétait les songes et les présages. Son exubérance, engourdie aux heures chaudes, éclatait au coucher du soleil ; la jeunesse inutile qu'elle gardait en réserve enchantait Sylvestre. Il s'animait à son tour pour narguer la paix rustique qui l'enfermait dans son piège de lianes.

Le soir du bal, Mme Roseau l'aida à sa toilette. Ses petites tresses roulées sur ses oreilles, sa gole blanche reprisée ajoutaient à son allure de servante. Il s'habilla en affectant une bravade joyeuse; l'humilité de sa mère affermissait son orgueil, et il ne pouvait pas douter de sa chance. N'avait-il pas donné l'hiver précédent trois contes, oui, trois papiers de cent cinquante lignes, dans un quotidien de Paris?

— Bien sûr! riposta Mme Roseau.

Et elle ajouta tendrement:

— Là-bas, prends soin de ton costume neuf.

Sylvestre laissa échapper un mouvement d'impatience. Il n'avait pas besoin de se rappeler que sa fortune consistait désormais en un seul habit pour aller danser. La réflexion de sa mère l'obséda sur la route. Il marchait à pas précautionneux, afin d'éviter la poussière et les cailloux, et il se comparait, malgré lui, aux noirs amateurs de bamboulas, qui cheminent, portant leurs escarpins vernis au bout d'un bâton. Son plastron empesé, qui commençait à mollir, l'inquiétait. Il franchit les salons de la Présidence, déjà las de sa course et dégrisé par la nuit. Les toilettes chatoyantes des créoles éclipsaient la robe blanche d'Edith. Son teint semblait fade auprès des carnations dorées des Antillaises. Elle inclina la tête en l'apercevant et continua d'évoluer avec Georges, qui dansait sérieusement, exactement comme il jouait

au tennis. Sylvestre, au prochain tango, enlaça la jeune fille sans rien dire. Elle eût souhaité le rassurer, lui reprocher aussi ses bouderies, mais il l'enveloppait si doucement qu'elle se laissa glisser dans une sorte de songe. Un silence complice leur tenait lieu d'entente; ils laissèrent de côté leurs menus griefs de vanité froissée et recommencèrent plusieurs fois le jeu de la danse, sans avoir le courage d'entamer des explications. Ils étaient unis par la musique et plus rien ne comptait pour eux, désormais, que de tanguer à travers les couples dans un isolement merveilleux. L'orchestre s'arrêta un moment; Edith demeura appuyée sur Sylvestre, si tranquille, si distraite qu'elle n'évita pas les sœurs de Georges. Les jeunes filles l'assaillirent en riant et lancèrent en anglais de rapides moqueries, qui la réveillèrent de sa quiétude. Puis, elles l'entraînèrent par le bras en affectant une joie de pensionnaires. Sylvestre comprit mal leurs railleries; il n'entendit que deux mots: « Homme de couleur! » Alors, il ne chercha plus à lutter; elles avaient frappé juste, comme jadis leurs aïeules frappaient leurs serviteurs noirs. L'orchestre préludait à nouveau; Georges enleva brusquement Edith, et elle accomplit avec lui une série de pas compliqués, que personne ne connaissait. On fit cercle pour les admirer. C'était sans doute quelque gigue écossaise qu'il lui imposait pour signifier à tous qu'elle était née ailleurs. Ensuite, la famille Beckett et ses amis entourèrent jalousement la jeune fille. Elle appartenait, par la grâce de sa peau transparente, aux individus glacés par les hivers, incapables de supporter l'atmosphère moite d'un bal aux tropiques sans devenir écarlates. M. Beckett prodigua au hasard une amabilité protocolaire de consul dans l'exercice de ses fonctions, tandis que sa femme affectait de se croire au spectacle. Sylvestre, réfugié dans un coin, détesta tous ces gens qui retenaient Edith. Il devinait que leur plaisir s'exerçait à ses dépens. La cruauté cordiale, et en vérité si plaisante, de leur humour ne manquerait pas d'avoir raison d'une petite fille qui ripostait toujours cinq minutes trop tard! Il vit de solides

mâchoires d'homme s'ouvrir jusqu'au fond de la gorge pour mieux exhaler une gaieté bruyante de mangeurs satisfaits. Edith serra nerveusement ses mains l'une contre l'autre, et elle rit à son tour. On eût dit qu'elle demandait pardon. Sylvestre haussa les épaules: « Elle n'a pas de défense, gémit-il, c'est pour cela qu'elle peut devenir un peu méchante! » Il ne voulait plus de l'émotion qui lui serrait la gorge. Il la regarda encore un moment, pour essayer de la juger sans passion comme une étrangère. Et, pour mieux affirmer sa soudaine indépendance d'esprit, il passa devant elle en exagérant ses allures de grand chat. Elle fit semblant de l'ignorer. Et il se lança dans le bal pour respirer plus vite, plus fort et vaincre un vertige par un autre. Les créoles se laissèrent emporter en renversant en arrière leurs lèvres en forme de fruits. Leur coquetterie cachait une violence sourde, qui s'apaisait en mièvreries, en réflexions inattendues de femmes qui ont trop le temps de rêver. Leurs visages fardés rayonnaient d'une joie sensuelle, presque enfantine. La musique épanouissait au paroxysme leur beauté vive et tendre d'oiseaux pressés de vivre, cependant que leurs pères ou leurs maris, en uniformes très chamarrés, discutaient avec des députés avocats qui plaidaient par habitude la cause de leur parti.

Dès que la fête battit son plein, Mme Beckett commanda la retraite à son groupe. Edith essaya de rejoindre Sylvestre; il était accaparé par des camarades et leur narrait des anecdotes du Quartier-Latin. Une fois tête à tête avec ses parents, elle s'allongea à demi sur la banquette du cabriolet, et Mme Beckett conclut d'une voix satisfaite:

— Enfin, nous voici délivrés de cette parade de bohémiens.

Edith s'efforçait de s'excuser de sa conduite: « J'ai fait ce que j'ai pu », rabâchait-elle mentalement. Et, afin de commencer à oublier Sylvestre, elle ajouta: « D'ailleurs, c'est lui qui m'a laissée! »

Il ne rentra chez lui qu'au matin. Le long du chemin, il s'appliqua à penser aux créoles qui semblaient l'avoir dis-

tingué. Il s'avoua qu'elles étaient plus jolies qu'Edith et reconnut qu'elle aurait, plus tard, le profil de vieille jument raisonnable de sa mère. Il se dit aussi que l'amour de la jeune fille n'avait été qu'une fantaisie de voyageuse dépaysée. Son âme était restée aussi lointaine que son île battue par les vagues froides, les vagues dures de la Manche. L'aube se levait sur un paysage figé dans l'attente de l'eau. L'orage pesait dans le vent matinal. Pas un souffle dans les tamariniers. Les piquants-raquettes qui entouraient les champs dressaient leurs pattes velues vers de gros nuages opaques. Les oiseaux bourdonneurs pépiaient faiblement dans les buissons, et les cases basses des agriculteurs avaient l'air de jouets perdus dans une nature trop grande. La pluie le surprit à mi-route de chez lui. Il s'arrêta, aveuglé par les grains; sa seule ressource était de s'aplatir contre un arbre et de patienter. C'est alors que la réflexion de sa mère lui revint en mémoire. C'était vrai, il n'avait plus le droit d'oublier sa pauvreté et les ondées risquaient d'abîmer son bel habit de Paris. Il hésita un moment. Personne, et encore deux kilomètres à parcourir sous les averses! Il eut un petit rire ironique et se décida à ôter prestement ses vêtements. Il était chez lui, dans la campagne réservée aux paysans, qui ne s'étonnent pas de grand'chose et feraient comme lui à l'occasion. Sylvestre reprit sa marche, allégé d'être nu, son paquet sous le bras, et content d'avoir sauvé, par une dernière fantaisie, tout ce qui lui restait de son passé d'illusion: un costume acheté d'occasion chez un petit Juif de la rue Saint-André-des-Arts, qui lui permettrait de tenir son rôle sans faiblir, jusqu'à la prochaine révolution.

Il respira avec force les parfums de la terre, réveillés par l'eau. En foulant l'herbe spongieuse des talus, il tendait le dos voluptueusement aux douches fraîches des branches ruisselantes, et l'air mouillé l'apaisait. Sa colère amoureuse se changea ainsi en une déception calme, couleur d'aube et de pluie.

Il connaissait maintenant le secret de la vraie pauvreté. Ce n'était pas d'aller, nu, vers une maison délabrée, c'était

de commencer à juger le monde, l'amour, la vie avec une clairvoyance impitoyable, sans parvenir pour cela à se débarrasser de toutes sortes d'espoirs, de toutes sortes d'appétits, qui ne manqueraient point de l'aider à rouler d'orages en orages sous le ciel passionné de son pays.

THÉRÈSE HERPIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Albéric Cahuet: *Un Werther féminin. Lucile de Chateaubriand,* Fasquelle.

La vie et l'œuvre de Chateaubriand, l'une pleine de mystères encore mal élucidés, l'autre prêtant aux commentaires infinis des annotateurs, la seconde étroitement liée à l'autre, font éclore, chaque année, des articles, des études, des livres sans nombre. Le sublime vicomte suscite, cent ans après sa mort, des curiosités plus passionnées qu'au temps où il menait, avec des hauts et des bas singuliers, sa pittoresque carrière. Les *Mémoires d'outre-tombe* ont contribué à affrioler les curiosités en offrant en pâture aux chercheurs une matière abondante de faits, sinon controuvés, du moins présentés sous un aspect toujours avantageux pour la physionomie morale de leur auteur.

Celui-ci goûtait fort, de son vivant, la publicité bruyante et excellait à la provoquer. Il pressentit qu'en écrivant et en livrant à la foule ses confidences, il s'assurerait, tout en justifiant ses attitudes et ses actes, une publicité posthume. Il tenait à celle-ci tout autant qu'à l'autre. Il souhaitait, en effet, toucher le cœur de la postérité aussi bien qu'il avait touché le cœur des femmes.

Selon son ardent désir, la postérité lui a donné audience. Elle s'est inqiétée de tous ses gestes, elle a analysé tous ses propos, elle a pénétré jusqu'au fond de ses écrits et de son âme. Souvent, à examiner sa psychologie et ses actions, elle aurait été tentée de lui infliger des blâmes si, par delà le tombeau, il ne l'avait ensorcelée de son prestige. Invinciblement, parmi elle, historiens et critiques, entrevoyant ses

défaillances, les excusent à grand renfort d'arguments et tournent à l'apologie.

Chateaubriand, cependant, ne semble pas mériter une aussi exclusive vénération. Malgré ses sentiments religieux, si sujets à caution, son affectation de vertu, ses hautes qualités morales, il était, il faut le dire une bonne fois, un cynique déguisé et le plus parfait des égoïstes.

C'est dans l'ordre sentimental surtout que nous le découvrons chargé de lourdes responsabilités. Il semble qu'il n'ait connu de l'amour que les flambées passagères et qu'il ait, dans ce domaine, plus souvent prodigué le malheur que la félicité. Il était enclin à la satiété rapide et à l'oubli plus rapide encore, cruel sans volonté de l'être. Sa vive sensibilité, son état perpétuel d'inquiétude le portaient au changement. Il cherchait, parmi les femmes, sans jamais la rencontrer, cette sylphide dont il avait modelé, à travers les aspirations et les rêves de sa jeunesse, le type idéal. Autour de lui pantelèrent, impitoyablement frappées de son dédain, les adoratrices dont aucune ne put lui faire oublier sa chimère.

La plus touchante de ces victimes fut, sans nul doute, cette **Lucile de Chateaubriand** dont M. Albéric Cahuet vient de peindre, en traits merveilleusement animés des couleurs de la vie, la pathétique figure dans un livre émouvant et impartial où il a su, avec une remarquable virtuosité, concilier les exigences de la science historique avec l'intérêt du récit.

Lucile était, comme on sait, la sœur aînée de François-René de Chateaubriand. Tous deux, rejetons attardés d'un couple déjà riche d'une abondante lignée, naquirent débiles, voués, croyait-on, à une prompte disparition. Pour redresser la taille de la fillette, on dut encercler le corps de celle-ci d'un corselet de fer; pour sauver la vie du garçon on fut contraint de mettre celui-ci entre les mains d'une nourrice campagnarde. Les deux enfants restèrent longtemps à l'état de chrysalides. On n'espérait rien, ni de leur physique, ni de leur intelligence. Soit à Saint-Malo, soit au château de Combourg, ils vécurent quasiment en marge de la famille, repliés sur eux-mêmes et s'habituant à recevoir l'un de l'au-

tre la part de bonheur qu'ils pouvaient goûter. Ils s'aimaient exclusivement, se comprenaient, se protégeaient l'un l'autre. Ils témoignaient d'une égale aversion pour l'étude et pour les deux fées Carabosse qui leur enseignaient les rudiments.

Au château de Combourg où les avait transportés leur père retiré des affaires, enrichi par elles et souhaitant désormais faire figure de grand seigneur, ils se dépouillèrent peu à peu de leur gangue enfantine. Lucile, la taille redressée, prit, l'adolescence venue, ce délicieux visage, rayonnant de vie et de passion intérieures que ses contemporains admirèrent sans réserve. François-René, devenu robuste, manifestait un tempérament de sauvageon peu disposé à subir des contraintes. La première tenait de sa mère, Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée, son imagination vive et son inclination au romanesque; le second avait hérité de son père, jadis marin et corsaire, le goût de l'aventure et quelque penchant à l'hypocondrie.

Bientôt on claustra le garçon au collège de Dol, puis de Rennes, dont il ne put supporter les disciplines, enfin à l'école maritime de Brest, d'où il s'échappa. On ne savait à quelle profession honorable destiner ce garnement desservi par sa situation de cadet. On lui parla de préparer à Dinan une carrière ecclésiastique, mais il ne voulut rien entendre. On dut finalement le garder à Combourg dans le désœuvrement, de crainte que, livré à lui-même ailleurs, il n'accomplît quelque déplorable sottise.

Pendant ce temps on avait agrégé Lucile au collège noble des chanoinesses comtesses de Largentière. La jeune fille n'était point tenue à la résidence; elle devait seulement observer quelques règles d'austérité.

Ainsi la comtesse Lucile et François-René, dit le chevalier de Chateaubriand, retrouvèrent-ils à Combourg l'intimité passionnée de leur enfance dans la tristesse de ce château d'où s'étaient enfuis leurs sœurs mariées et leur frère aîné appelé à Paris par des fonctions judiciaires. Ils n'entretenaient avec leurs parents que des relations glaciales: « Je croissais auprès de ma sœur, écrira plus tard François-René; notre amitié était toute notre vie ». Entendons par là que le jeune homme et la jeune fille, écartés du monde par leur

étrange situation, avaient resserré leur communion d'esprit et de cœur. Ils n'eurent bientôt plus qu'une âme, troublée par des lectures, amollie et exaltée à la fois par un culte commun de la poésie, remuée par l'incompréhensible éveil de leur nature physique.

On n'a jamais su et on ne saura jamais sans doute à quel degré de folie leur émotion conduisit les adolescents. M. Albéric Cahuet analyse avec beaucoup de précaution et de délicatesse leur double sentiment. Les précisions de Chateaubriand, dans *René* et dans les *Mémoires*, une phrase d'une lettre de Lucile: « Je remercie Dieu du précieux, bon et cher présent qu'il m'a fait en ta personne et d'avoir conservé ma vie sans tache », limitent, ce semble, les suppositions que l'on pourrait émettre. Lucile et François-René luttèrent avec énergie contre leur vertige. Le premier, le garçon, pour se préserver de l'irréparable, substitua, dans son âme, au trop doux visage de sa sœur, le visage de cette irréelle Sylphide qui dépassait, en dons spirituels et physiques, toutes les femmes de ce monde. Il tenta ensuite de se suicider, assure-t-on. Si cette tentative de suicide, dont M. Albéric Cahuet doute quelque peu, se produisit réellement, elle tendrait à prouver que Lucile triompha sans peine de l'aérienne Sylphide.

En fait, le chevalier de Chateaubriand n'échappa que par la fuite au charme de la jouvencelle. Nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, il reprit, loin de Combourg, goût à la vie, non sans ressentir une mélancolie persistante. Il ne revit dès lors l'enchanteresse qu'à des intervalles irréguliers, au cours de congés, à Fougères, puis à Paris. Plus tard, au seuil de la Révolution, souhaitant peut-être dissiper l'obsession d'amour qui le poursuivait encore, il accomplit son fameux voyage en Amérique, épousa, à son retour, Céleste Buisson de La Vigne, l'abandonna pour se joindre à l'armée des princes, séjourna à Londres, revint en France chargé des manuscrits qui l'allaient mener à la célébrité. Il était alors depuis longtemps sauvé du trouble qui avait menacé de le conduire au pire destin. Lucile ne tenait plus dans son cœur qu'une place limitée.

L'ouvrage de M. Albéric Cahuet nous montre que celle-ci,

au contraire, avait gardé à son dieu sa tendre et exclusive dévotion. La pauvrette ne chercha jamais à chasser d'elle-même le sentiment dévorant qui avait dévasté sa jeunesse et fera vaciller sa raison. Tantôt brûlant en veilleuse, tantôt ranimé et flambant de nouveau, ce sentiment la consumait et finalement amena sa mort prématurée. Nulle trace de remords chez elle, bien que sa piété active l'invitât à la contrition et au renoncement.

Ses seuls bonheurs consistaient à revoir le bien-aimé et à se dévouer à lui. Pendant la Révolution, où elle traversa de si cruelles épreuves, elle retournait sa pensée vers l'absent, uniquement préoccupée de son sort et faisant peu de cas de ses propres épreuves dans la prison où elle s'était volontairement enfermée pour protéger Mme de Chateaubriand. Après le 9 thermidor on pourrait croire qu'elle songea un instant à elle-même. Elle épousa, en effet, vers ce temps, Jacques-Louis de Caud, septuagénaire, dont elle espérait faire un compagnon amical plutôt qu'un amant. Elle le quitta après quelques semaines de cohabitation. L'homme avait-il voulu jouir de ses prérogatives conjugales? M. Albéric Cahuet le suppose.

Lucile n'avait pu supporter de profaner ses merveilleux souvenirs du passé. On ne sait comment elle accueillit la publication de *René* où ces souvenirs intimes recevaient une impudente publicité. Nous pensons qu'elle en tira de l'orgueil plutôt que de la honte. Peut-être Chateaubriand eût-il pu se dispenser d'écrire ce roman qui n'ajouta rien à sa gloire et révéla sa maigre compréhension des plus sommaires bienséances. La délicatesse ne l'étouffait guère. Vers ce temps, il avait délibérément rejeté de sa vie son épouse au profit de Pauline de Beaumont, et il accepta Lucile en tiers dans sa liaison avec cette jeune femme.

Nous ne pouvons suivre tout au long de leur commerce le frère et la sœur, le premier de plus en plus désintéressé de la tendresse qui accompagne son ascension, la seconde nourrie de cette tendresse au point de refuser un mariage avec Chênedollé, mariage qui lui aurait peut-être apporté le repos et le bonheur. Vers la fin de ses jours, Lucile, malade et tombée dans l'extrême pauvreté, fut tout à fait exilée,

par Mme de Chateaubriand, de la maison de son frère. Elle dut se contenter des visites, de plus en plus rares, de l'écrivain. Elle disparut de ce monde quasiment seule et sa dépouille fut livrée à la fosse commune.

Il semble ressortir du livre de M. Albéric Cahuet que Chateaubriand, alors en province et connaissant l'état de santé critique de Lucile, ne se soucia guère d'assister la moribonde à ses derniers instants et de lui ménager, après sa mort, un ensevelissement convenable.

M. Albéric Cahuet a enveloppé les personnages figurant dans son récit, et, en particulier le père, la mère et les sœurs de Chateaubriand, de tous les décors de leur vie, reconstitués sur place d'après les vestiges qui en subsistent. Il a, de plus, enrichi ce récit d'une abondante bibliographie et de nombreuses planches hors-texte.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Yvonne Ferrand-Weyher: *Fontaines de Mémoire*, « Le Divan ». — Marcel Diamant-Berger: *Thulé, la vraie Thulé*, « Collection le Dauphin », Sens. — Jean Mariotti: *Nostalgie*, « les Cahiers des Poètes ». — Arsène Yergath: *Liens*, « éditions de Mirages », Tunis. — Arsène Yergath: *Le Tisseur de Soies*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Arsène Yergath: *Scarabées II*, « éditions de la Semaine Egyptienne », Le Caire. — Léon Legavre: *Poèmes en Brabant*, « l'Eglantine ».

Madame Yvonne Ferrand-Weyer réunit, sous le titre **Fontaines de Mémoire,** sa production poétique de trente années: 1905-1934. Des parties, et notamment *Huit Poèmes en forme de Chant Royal*, ont été publiées par elle précédemment, d'autres sont inédites. Cet ensemble témoigne d'un culte fervent et attentif, qu'on ne saurait trop honorer, pour l'art poétique. L'art, oui, non moins que l'inspiration, l'élan. Mme Yvonne Ferrand-Weyher n'est point poète à la manière des femmes seulement; elles s'abandonnent à l'expression de leur émoi, d'un désir, du désespoir; elles s'exclament, elles ont un cri; c'est bien, les voilà satisfaites. Je ne prétends, en disant cela, diminuer en quoi que ce soit leur participation légitime au concert lyrique, il suffirait des exemples prestigieux de la grande Marceline Desbordes-Valmore et d'Anna de Noailles pour confondre mon erreur et cette injustice. Je cherche à définir un caractère à peu près

permanent de la poésie féminine. Sans doute, des hommes conçoivent aussi la poésie un peu de la même façon, et non des moindres, Verlaine... Mais, après tout, peut-on soutenir que, selon la parole de George Meredith, leur sens soit de leurs sens tout mêlé? Le cerveau veille et domine, ils se rendent compte, et y tiennent, de ce qu'ils font; elles, au contraire, quand même elles le savent, relèguent la surveillance par le cerveau au second plan; elles sont instinct d'abord, intelligence à la rigueur. Or, quelques femmes sont autres; le sentiment féminin n'est point resserré ni étouffé, mais il ne se livre pas sans réflexion ni contrôle, le concept d'art occupe sa place dans ce qu'elles produisent, et c'est, on le sait, le cas admirable de Gérard d'Houville; c'est le cas de Mme Ferrand-Weyher. Voici, au bout de trente années, un volume de deux cent trente-sept pages; Anna de Noailles en aurait produit, dans le même laps de temps, combien? Mais aussi, trouverons-nous beaucoup moins, en ce volume, de poèmes incertains ou troubles où des vers merveilleux de sensualité, de grâce féline et bondissante, d'affinités avec l'essence secrète de la nature, jaillissent au milieu d'un amas quelconque de choses insignifiantes, mal ordonnées pour le moins et hors de propos. Il n'en faudrait pas conclure que les poèmes plus conscients de Mme Ferrand-Weyher se présentent dans un état de perfection absolument sûre et sans défaillance. On se tromperait. Je prends un poème votif, dans les *Poèmes de Douleur et de Joie,* « Anna de Noailles »:

Noailles, la diverse et pareille à la mer
Par son âme orageuse et son doux rire clair,
Est rentrée en l'obscur souterrain du silence
Où l'ivresse, l'élan, l'essor, la turbulence,
Sont couchés pour jamais, défaits et nivelés,
A l'égale impuissance humaine rappelés.
Semblable à tous les morts, ne gardant, petite Ombre
Interdite, muette, en des murs sans écho,
De vivant qu'aux cheveux ses violettes sombres,
Plus qu'une autre, elle gît, vaincue, en son tombeau.
Mais printemps, brises, flots, dans votre sein soupire
Par son souffle rendu, quel merveilleux délire!

J'ai tenu à transcrire le poème tout entier, d'abord parce qu'il constitue un sensible hommage d'un poète femme au-

thentique à l'un des plus grands poètes femmes qui aient jamais paru, ensuite parce qu'il est un hommage de l'intelligence émue au plus magnifique instinct qui ait bondi ingénument en élans de poésie, et enfin, parce que, par le meilleur et le moins bon de l'art de Mme Ferrand-Weyher, il fait autant que la plupart des pièces de son recueil, ressortir ce qui est en elle d'excellent et aussi d'insuffisant.

J'élague tout de suite, pour n'avoir pas à y revenir, deux vers que je me permets d'estimer détestables: le troisième avec son « obscur souterrain » du silence, le sixième, où trois épithètes, dont deux encadrent et qualifient un substantif abstrait, est mal agencé, mal coupé, ne chante pas. Je regrette encore la maladresse du neuvième vers, si charmant par d'autres qualités, qu'il parvient à n'en être pas anéanti, et, au dernier vers, ce: « par son souffle rendu », qui me demeure inexplicable. Mais le portrait d'Anna de Noailles en son visage, en son œuvre, en l'état de son âme et de son cœur, en son évanouissement, qui tressaille au silence de la mort et de la nature qu'elle aimait tant, n'a point ,à ma connaissance, été mieux et plus complètement suscité en de belles images, justes, claires, vivantes qu'en ce poème, et c'est grâce à ce suprême don de l'intelligence agissant sur la sensibilité que Mme Ferrand-Weyher a obtenu son effet, et je m'incline en la félicitant.

Toute sa poésie est ainsi faite, d'éclat souverain et lucide, mais qui rarement se soutient sans brisure. C'est beaucoup d'approcher une réalisation de sérénité et de grandeur spirituelle, d'y tendre dans une fière ambition quand même il serait, comme je crois, impossible à un homme, à une femme bien davantage, d'y parvenir sans parfois, conscient ou non, et plus ou moins longuement, défaillir.

Je ne m'associe donc pas complètement à mon ami Paul Valéry, lorsque dans son lucide et prestigieux avertisssement au livre de Mme Ferrand-Weyher, il reconnaît « avec une heureuse surprise » que « la volonté réfléchie et le désir d'aller plus avant dans la durée d'un enchantement... interviennent « chez elle » au point d'effacer enfin toutes les traces » de son effort. Je loue avec lui cette « discipline dans l'art quand l'artiste se l'impose non par imitation et non par

croyance à la vertu de formes éprouvées, mais pour avoir soi-même dans une méditation assez avancée de son grand désir, retrouvé, comme s'il l'eût inventée en quelques instants, l'idée de structures conventionnelles analogues à celles que nous tenons de très anciennes expériences ». J'admire que Mme Ferrand-Weyher ait tenté d'assouplir et de discipliner son art en s'astreignant à écrire des « poèmes en forme de chant royal »; il est fort beau qu'elle ait pu et jusqu'au bout mener à bien son dessein huit fois, mais enfin ce qui manque avant tout à ces huit poèmes, c'est qu'on y sente la nécessité d'être traités sous cette forme, parce que la forme n'en est ni pleine ni aisée, exempte de gaucherie, d'inexpérience, de maladresse. Elle y a gagné beaucoup, j'en suis sûr, dans l'usage et la connaissance des éléments de son vers tel qu'elle l'emploiera ailleurs, avec succès, mais ses « chants royaux » ne sont souvent que des à peu près. Dans des poèmes de cette espèce ,ou dans des ballades, rondels ou triolets, la forme n'est suffisante que si elle est impeccable, puisque nul n'est tenu de s'en servir s'il n'y parvient pas; ou c'est un jeu difficile et approximatif en vue d'un résultat qui ne vaut pas qu'on le tente. Il ne suffit pas qu'on se surcharge de chaînes, il ne faut pas qu'elles gênent la démarche ni que des esprits peu avertis les remarquent.

Dans **Thulé, la vraie Thulé,** l'auteur, Marcel Diamant-Berger, s'efforce, dans une introduction savante, de nous faire comprendre comment il lui a paru nécessaire de « présenter Odin et sa divine famille parmi les frimas de la Terre de Glace, parmi ces paysages de volcans et de glaciers encore aujourd'hui pour la plupart inexplorés; c'est en Islande qu'ils ont été le mieux adorés; c'est là-bas qu'il convient de rêver à eux.» Ressusciter les dieux de Thulé, et cette religion de la bravoure qu'Odin rêva de léguer à l'humanité, tel est le projet de Marcel Diamant-Berger dans ses poèmes, en s'appuyant sur la sagesse des sagas d'Erik-le-Rouge et de Thorfin Karlsefni, traduites récemment par le général Langlois. Les vingt-quatre poèmes du recueil répondent fort bien à ce dessein. Au point de vue purement lyrique, la difficulté de poèmes de ce genre est d'esquiver dans le texte ou seulement en des notes au bas des pages les explications indispensables à nous instruire de la mythologie nordique. L'auteur n'hé-

site pas. Il sacrifie avec bravoure la pureté du chant qui est souvent narratif plus que directement inspiré ou sentimental. Il a un but, il y vise, tant pis si pour l'expression la poésie en souffre. Cette réserve faite, les vers de ce volume simplement et nettement écrits sont d'un mouvement toujours soutenu, souple souvent, et s'adaptent aux pensées profondes ou étranges, imagées, qu'ils suscitent.

Jean Mariotti, né en Océanie, n'a publié jusqu'à ce jour que des romans et, dans des revues, des nouvelles âpres, étranges, où apparaît, sous le tissu du récit, le conflit obscur des races, avec l'appétit de ne soumettre pas la liberté humaine aux contraintes de la vie organisée de nos jours. C'est un peu du même esprit qui souffle dans **Nostalgie** où le poète songe à son Océanie et regrette, en somme, ou frissonne de se trouver en décembre, sous le ciel de Paris. Le rythme de ses chants est nostalgique et de brusques images inattendues en jaillissent.

M. Arsène Yergath est assurément un des plus féconds parmi les poètes français hors de France, un grand, un attentif ami de notre pays, de notre langue, de la poésie de chez nous. Il produit chaque année un livre pour le moins. Cette fois, nous n'avons pas à rendre compte de moins de trois recueils. Dans **Liens** et dans **le Tisseur de soies,** les qualités de clarté, la sûreté du métier, le souci d'écrire un français pur tout en donnant cours à l'invention d'images très modernes sous des formes neuves et hardies sont égaux. Il serait temps, semble-t-il, que M. Yergath songeât à condenser davantage, à ne donner que l'essentiel de ses pensées, à acquérir en puissance ce qu'il a tort de disperser sans compter. **Scarabées II** sont une suite, habile, de petites images en prose rythmée où M. Yergath voit et dit juste, mais d'où l'on voudrait aussi que se dégageât quelque chose de plus personnel et se fixât son originalité.

Dans ses **Poèmes en Brabant,** Léon Legavre recueille souvenirs, impressions, désirs, en des vers d'une tournure énergique sans ondulations moelleuses; de l'amertume sans rancœur, une résolution virile, de la tendresse par endroits, et de la pitié pour les déshérités, toujours; moins de souci de dire *neuf* que de dire juste et bien.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alphonse de Châteaubriant: *La Meute,* Grasset. — Jean Giono: *Que ma joie demeure,* Grasset. — Léon Bocquet: *Heurtebise,* Albin-Michel. — Pierre et Maria Sire: *Le Chamadou,* chez H.-G. Peyre. — Bernard de Vaux: *Monsieur de Sougy avant le phylloxera,* A. Fayard et Cie. — Léopold Chauveau: *Grelu,* Librairie Gallimard.

La grande affaire, pour un écrivain, c'est je ne dirai pas seulement d'avoir un style, mais un accent particulier, une résonance unique, quelque chose, enfin, qui fasse dire au lecteur: « C'est lui, — et pas un autre »... « Ma petite chanson elliptique et heurtée » insinuait Barrès en une phrase qui est, par hasard, un alexandrin. Et quiconque est familiarisé avec cet artiste reconnaît partout, dans son œuvre, comme un air de lassitude distinguée que brise, soudain, un mouvement de tête altier... Mais lisez **La Meute,** de M. Alphonse de Châteaubriant. Vous serez frappé par la volonté que ce récit trahit, chez son auteur, d'évoquer les choses en exprimant aussi fidèlement que possible la sensation qu'elles ont fait naître en lui. Il ne saurait décrire qu'il ne revive les émotions qu'il a éprouvées en face de son modèle. Et même quand il conte, c'est-à-dire quand il se donne l'air d'imaginer, il peint encore. Mettons qu'il utilise les notes qu'il a prises sur le vif; et qu'il les fait entrer, de gré ou de force, dans son récit.

De là une certaine gaucherie, peut-être; ou plutôt, certaines aspérités, un manque de fluidité, de continuité aisée dans sa narration. Les parties de « mastic », comme on disait naguère, en argot de métier, y sont visibles; et il trahit une complète inaptitude à user du style abstrait ou philosophique. (Les plus profondes pages de *La réponse du Seigneur* dont tant de critiques n'ont pas encore compris la beauté, sont celles où la pensée est exprimée par des images.) Mais quelle richesse d'impressions, en revanche; et quelle fraîcheur de sensibilité! Rien qui sente le « fait de chic » ou seulement de mémoire. Une histoire un peu légendaire comme celle qu'il conte, ici, et qui se passe en Poitou, à l'époque de la mort de Napoléon, se dépouille de tout caractère archaïque — en dépit de son pittoresque — pour devenir une aventure contemporaine ou plus justement *de tous les temps.* M. de Châteaubriant n'en a pas seulement recueilli les extraordinaires circonstances par tra-

dition orale: il l'a vécue; il en a été, il *s'en est fait,* par le cœur, le témoin attentivement passionné. C'est ce qui explique qu'elle ait tant de crédibilité et qu'elle s'élève à la hauteur d'un symbole. M. de Châteaubriant est gentilhomme campagnard, enfin; il pense et sent comme a pu penser et sentir un de ces hobereaux du début du siècle dernier qui aidaient nos campagnes (j'allais écrire nos provinces) à conserver leur caractère, et il n'a qu'à rentrer en lui-même pour retrouver l'âme de M. de Néris ou de M. de Buysse, et pour évoquer — en manière de repoussoir — celle du baron de Puydreau... Les champs, les bois, les vallées où ces représentants de la noblesse rurale vécurent, existent toujours; mais leurs ombres seules les hantent encore. Celles-ci sont aussi familières à M. de Châteaubriant que la terre et les bêtes. Il leur parle. Elles lui répondent. Qu'il les regrette; qu'il regrette, du même coup, le régime qui leur permit de cultiver aussi bien leurs petits vices que leurs grandes vertus, sans doute. Mais son attitude est pleine de dignité. *La Meute,* où l'on voit un chien roturier mener une bande de ses pareils à la curée de deux bêtes du chenil royal, eût beaucoup plu à M. de Vigny qui écrivait dans son *Journal* des lignes attristées sur la haine qu'inspirent à la canaille les gens bien nés, uniquement à cause du raffinement de leur langage et de leurs manières. Il y a beaucoup, non seulement d'originalité, mais de noblesse dans l'attitude aussi bien morale que littéraire de M. de Châteaubriant. Cet écrivain aime la vérité dans l'art comme il l'aime dans les idées. Il écrit comme il pense; et sa pensée est belle.

Je me félicite de l'occasion qui m'est fournie de rapprocher le livre de M. Jean Giono **Que ma joie demeure,** de celui de M. de Châteaubriant. Ce dernier nous émeut d'évoquer un passé auquel nous tenons encore par tant de fibres. Il nous fait sentir tout ce que nous avons perdu par la faute de ce qu'on est convenu d'appeler l'évolution sociale. Mais M. Giono nous reporte trop loin en arrière pour que pareille mélancolie nous assaille à sa suite. Son passé — je veux dire le passé auquel il rattache ou dont il fait procéder ses personnages — est fabuleux ou mythique, en effet. Il est trop primitif, en tout cas, pour nous inciter à autre chose qu'à des méditations intellectuelles, à des considérations d'ordre philosophique ou

abstrait. Il existe une espèce d'idées, ou plus justement de sentiments qu'on pourrait dire contemporains des premiers temps du monde, et qui n'éveillent en nous, d'ordinaire, que d'obscures correspondances. Pour que l'homme vibre à l'unisson de ses lointains ancêtres, il lui faut éprouver de violentes secousses ou se perdre dans un rêve indéfini. Ce rêve, je sais bien que c'est l'objet de M. Giono de nous l'inspirer — le grand rêve de vivre.... Il trouve pour produire son « charme » des images d'une étonnante pureté; mais il en rencontre, aussi, qui paraissent savantes tant elles ont voulu se donner l'air de ne l'être pas. M. Giono se souvient de « la littérature » qu'il abhorre, comme l'athée de Dieu qu'il nie.... Un poète, parbleu! Mais allez donc vous dépêtrer de tout l'acquis de tant de siècles! Ne lirait-on qu'un livre, on l'y retrouverait tout entier. Mais voilà que je me mets à parler comme M. Giono. C'est que j'ai pris plaisir à sa rustique histoire d'amour — un peu trop en dialogues, peut-être. Parce qu'il a des dons magnifiques, M. Giono s'abandonne à la facilité. Il dit tout ce qui lui passe par la tête, avec la certitude qu'il ne saurait rien dire d'indifférent. Quand il est bien inspiré, il file avec aisance un beau morceau ou lance à pleins poumons un air de bravoure (voir la page sur le vent, celles sur le cerf, d'autres bêtes, les oiseaux, l'orage, etc...). Mais on ne fait pas un beau livre avec de belles pages où l'éclat du verbalisme l'emporte sur l'intensité de la sensation exprimée. Au surplus, tous les livres de M. Giono se ressemblent, parce qu'ils ont les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ils dégagent, malgré leur brillant, une impression de monotonie parce qu'aucun d'eux n'est fortement caractérisé.

Avec **Heurtebise,** par M. Léon Bocquet, c'est encore d'un roman rural qu'il s'agit; mais point épique ni lyrique d'intentions; très strictement réaliste ou naturaliste, au contraire, et dont l'action se passe de nos jours en un lieu déterminé avec précision. M. Bocquet ne cherche pas à rattacher ingénument ses personnages au passé le plus lointain de notre espèce. Si leurs sentiments sont ceux que les hommes eurent en tous les temps, ils revêtent, cependant, ce caractère d'actualité, inséparable de toute peinture sociale documentaire. C'est dans le nord de la France, en effet, au pays où l'on fait la

culture et la récolte du tabac qu'il nous emmène, et les détails techniques de son livre n'en sont pas le moindre agrément. M. Bocquet ne se pique pas d'innover, en littérature romanesque. Il est descriptif, à la façon des maîtres d'hier, et commente les actes ou analyse les passions de ses personnages en un style clair, mais pittoresque. On s'intéresse avec sérieux à l'histoire qu'il nous conte de ce jeune chef d'entreprise qui, pour continuer l'œuvre des siens s'initie à leurs méthodes, mais s'éprend d'une de ses ouvrières. Un inceste aggraverait, ici, « la faute » de ce bourgeois près de se déclasser... M. Bocquet a choisi de résoudre, par la mort, le problème qui se pose à la conscience de son héros. C'est pathétique, mais trop brutal ou trop simple, à mon gré. Son roman n'en est pas moins une œuvre honnête, forte et solidement construite.

Le Clamadou (ainsi s'intitule le roman de M. et Mme Pierre et Maria Sire) était un petit îlot de l'étang de Thau que l'on a fait sauter pour construire « le canal des Deux-Mers, de Bordeaux au Palus ». Une poignée de pêcheurs languedociens avaient, sur ce rocher, des droits immémoriaux comme les habitants de la Brière, sur les marais au nord de Nantes, évoqués naguère par M. de Châteaubriant, et que l'on va assécher. Aussi bien, peut-on découvrir une lointaine analogie entre le récit de M. et Mme Sire et celui de M. de Châteaubriant. L'œuvre de celui-ci est plus puissante que celle de ceux-là, sans doute; plus âpre, aussi; mais il y a beaucoup de fluidité, ou de transparence, en revanche, dans les peintures du *Clamadou*. Question de climat, peut-être; de température, certainement. M. de Châteaubriant est aquafortiste dans *La Brière*; M. et Mme Sire aquarellistes dans *Le Clamadou*. Une grâce où s'attarde le rayonnement de la poésie albigeoise enveloppe le petit roman maritime de ces derniers, riche en détails curieux et pittoresques. Je ne lui reproche que la petite Paquita, ce personnage de la fille de sang mêlé, qui a le diable au corps, et que l'on voit trop fréquemment reparaître dans les récits dont l'action se passe au-dessous d'un certain degré de latitude...

Un récit simple, aisé, qui vous prend tout de suite par son accent de vérité, tel est **Monsieur de Sougy**, le roman de

M. Bernard de Vaux. C'est un roman rural, comme *Heurtebise*, mais plus familier, j'entends d'un caractère moins théâtral ou qui révèle de la répugnance pour la mise en scène et l'effet traditionnels. Point de grande exploitation agricole, du reste, dans le récit de M. de Vaux comme dans celui de M. Bocquet. Jean de Sougy a hérité de son père un domaine, quelque part dans le Charolais, et il en entreprend avec nonchalance l'exploitation, ses études ne l'ayant guère préparé à cette tâche. Il s'est récemment marié, et sa charmante jeune femme s'impatiente, bientôt, de l'incurie de son administration. Elle s'irrite, aussi, des prétentions de sa belle-mère et de l'ambition d'une vieille servante, et « bovaryserait » selon l'expression de l'auteur — le frisson d'une aventure l'ayant effleurée — si son mari ne réussissait une fructueuse opération en vendant les vignes paternelles « avant le phylloxéra », et si de successives maternités ne lui rendaient l'équilibre... « Tout s'arrange » aurait dit Capus. Mais rien de moins apprêté, de moins systématique que ce roman auquel, de se passer environ le milieu du siècle dernier, confère un charme archaïque. M. de Vaux est insoucieux d'accidenter de péripéties l'histoire qu'il nous conte; mais il se révèle bon écrivain; moraliste, peut-être; à coup sûr observateur intelligent des mœurs et des caractères. Il a, à un degré éminent, le goût du naturel, et c'est — encore une fois— par son réalisme, au meilleur sens du mot, qu'il attache et retient, surtout.

A l'inverse du pal, **Grelu** (par M. Léopold Chauveau) commence mal et finit bien. Je veux dire que les aventures fantaisistes du personnage (un parent du bouif de M. de la Fouchardière) vous obligent, d'abord, à rire, du rire un peu grinçant et corrosif de la farce amère; et que sa pauvre mort, platement humaine, atteint à la grande émotion.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Phèdre, de Racine, à la Comédie-Française. — *Le Courrier de Lyon*, de Moreau, Siraudin et Delacour, au théâtre Sarah-Bernhardt.

La supériorité de certains textes, la difficulté qu'il y a à exprimer leur contenu dans toute sa plénitude, sont telles que seuls des comédiens fort expérimentés sont à même de les

interpréter heureusement. Or, on sait que l'expérience vient tard. Aussi de très grands, de très beaux rôles du répertoire, ne sont-ils jamais joués que par des acteurs qui ont beaucoup plus que l'âge du personnage.

D'autre part, une loi naturelle de la mise en scène veut que l'on établisse entre les comédiens un rapport d'âge proportionnel à celui qui existe entre les personnages. Si Rodrigue a l'apparence d'un homme de trente-cinq ans, et non pas d'un garçon de dix-neuf, il faudra que le comte en marque cinquante-six au lieu de quarante, et don Diègue quatre-vingt-un au lieu de soixante-cinq. Il en résulte un vieillissement général de l'ouvrage, qui lui est aussi néfaste que possible.

Ce qui est pire, c'est que certains rôles ne peuvent jamais se débarrasser du vieillissement qui leur est infligé de la sorte et s'en trouvent incurablement dénaturés. J'y songeais l'autre jour à propos de la représentation de **Phèdre** que la Comédie-Française a donnée dans l'après-midi du 15 août. Je n'avais pu y assister, mais j'avais récemment vu la même distribution et il m'a paru que la façon dont on représente Thésée et Théramène, en leur donnant des traits de barbons, est inadmissible et rend même les mouvements du drame inexplicables. Elle les fausse.

Toutes les images antiques de Thésée sont d'un jeune homme. Ce demi-dieu est à l'abri des atteintes de l'âge. Tout au plus admettrait-on que ce compagnon d'Hercule ait la même corpulence que cet athlète divin, que sa plastique soit d'un poids lourd et non pas d'un Adonis ou d'un Bacchus. Mais, par les Dieux immortels, qu'il soit dans toute la chaleur de l'âge! Il a un fils d'une vingtaine d'années. Qu'il lui suffise donc, dans son aspect, d'avoir passé de fort peu quarante ans. Qu'on comprenne en le voyant que la jalousie le travaille dans le plus intime de sa chair. Si l'on veut que Phèdre soit coupable, que son époux n'en paraisse point le père! Que l'on puisse s'étonner au contraire qu'elle se détourne de lui pour le très adolescent encore Hippolyte! que l'on puisse même supposer que cette femme de moins de trente ans est tentée par le désir d'un amour moins exigeant! C'est la timidité, la pudeur du jeune homme qui la séduisent,

l'idée aussi qu'elle a de sa fidélité possible. Thésée est un éternel inconstant. Il faudrait que cela éclatât à la vue dès qu'il entre en scène. Ce personnage impulsif (ne faut-il pas être un impulsif pour demander les vengeances divines à la première accusation que l'on entend porter?), superstitieux, un peu niais (car enfin l'homme qui dit :

> Et ne devrait-on pas à des signes certains
> Reconnaître le cœur des perfides humains,

n'est assurément pas très intelligent), n'a rien dans les traits que Racine lui a prêtés qui annonce la pondération et la vieillesse. Donnez de la chaleur, de la flamme à Thésée, toute la matière de la tragédie change et la pièce, un peu languissante dès le moment qu'il apparaît, reprendra certainement le prodigieux mouvement des premiers actes.

Théramène n'étant point l'un des agents actifs de l'ouvrage, son apparence importe moins, mais la raison seule exige impérieusement que ce ne soit pas un vieillard à barbe blanche, marchant péniblement à l'aide d'un bâton; Hippolyte lui a été confié dès l'âge le plus tendre; non pas au biberon, j'imagine, mais vers l'âge de dix ans, quand il s'est agi de commencer son éducation intellectuelle et sportive. Il devait avoir lui-même trente-cinq ou quarante ans. Il y a dix ans de cela lorsque le drame commence. Théramène atteint donc au plus la cinquantaine. Mais il faut qu'il fasse montre aussi d'une cinquantaine athlétique et semi-divine si l'on veut. Songez qu'il est toujours attaché à la personne du prince, qu'il est encore à même de partager ses travaux et ses jeux. Il l'accompagne à la chasse. C'est dans sa bouche qu'est ce beau vers :

> Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.

Il est encore auprès d'Hippolyte au moment de son fatal accident : « Il était sur son char », dit-il. Lui-même était-il donc à pied parmi les gardes, comme les fantassins autour d'un officier monté? Notez en outre qu'il a le souffle qu'il faut pour faire le fameux récit auquel il doit le meilleur de sa célébrité, et convenez que tout cela prouve une fort bonne condition physique, qu'il serait opportun de voir manifestée par l'extérieur du personnage.

Phèdre, malgré les conventions traditionnelles qui se sont établies, est un ouvrage qui met aux prises des êtres jeunes. Elle-même, nous l'avons dit, ne doit pas avoir dépassé la trentaine. Hippolyte et Aricie ont dix-huit à vingt ans. Thésée et Théramène doivent être l'un et l'autre autour de quarante-cinq ans, et tous ces gens-là ont le droit d'être divinement jeunes pour leur âge, puisque ce sont presque des dieux. La Comédie-Française dispose en Mme Ventura d'une Phèdre qui peut admirablement s'accommoder d'un rajeunissement de la distribution. Qu'on le tente! Tout le monde s'en trouvera bien. Et Racine.

Une reprise du **Courrier de Lyon** a marqué celle de la saison. Ce mélodrame industrieux m'a paru assez languissant. Le mécanisme d'une erreur judiciaire est démonté sous nos yeux avec une candeur charmante. On serait vraiment tenté de croire que l'innocent est innocent. Ah! comme nous le plaignons d'avoir un sosie! Quelle aventure pour un honnête homme de ressembler à un assassin! Il lui ressemble à tel point qu'un même acteur incarne ces deux personnages. Mais il arrive cette chose étrange, c'est que cet habile comédien, sous les deux aspects de l'honnête Lesurque (la victime de l'erreur) et de Dubosc (l'auteur réel du crime), cet habile comédien, dis-je, se grime si adroitement qu'il cesse de se ressembler à lui-même. Et cela me donne bien des doutes sur l'innocence du condamné.

On sait que la mise en scène de ce fait divers a fait surgir un certain nombre de figures épisodiques, qui ont de la saveur et dont les interprètes assurent le succès de l'ouvrage. Mon ami Jouvet assistait à côté de moi à la représentation du *Courrier*. Il a fait partie, au temps de ses premiers débuts, de la distribution de ce mélodrame quand Léon Noël le jouait en tournée. Léon Noël égalait le créateur du rôle qu'il remplissait. Il nourrissait ce texte pâle de l'ampleur de sa voix et de la majesté de son art. En écoutant Jouvet, je comprenais comment un ensemble de comédiens d'une certaine qualité et nourris d'une certaine expérience avait pu conférer à ce drame un empire par la force duquel il continue à vivre depuis sa création. C'était comme la magnifique orches-

tration d'une mélodie indigente. A mesure que la soirée s'avançait, Jouvet entendait l'écho de cette orchestration dans sa mémoire et il en était ému, — quoiqu'il n'ait pas connu les créateurs authentiques et qu'il n'ait en quelque sorte été sensible qu'à un écho d'écho. Mais moi qui n'avais pour nourrir l'intérêt que les souvenirs de mon ami, j'étais assurément ému aussi, mais un peu moins, ou plutôt je ne l'étais que par sympathie, ce qui est beaucoup, mais est autre chose.

En vérité, un ouvrage aussi périmé ne peut se soutenir que par la qualité de son interprétation et nous n'avons plus d'interprètes qui soient préparés à ce genre de travaux. Non pas que ceux que nous avons vus aient été insuffisants. Bien loin de là. Ils étaient fort bons. MM. Rozenberg et Squinquel étaient même excellents. Mais on a l'impression qu'ils peuvent être mieux à leur affaire sous quelque autre apparence.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

F. Lot, C. Pfister et F. L. Ganshof: *Histoire du moyen âge, tome I, fasc.* 4, les Presses universitaires de France. — Carton de Wiart: *Marguerite d'Autriche,* Grasset. — C. Vassal-Reig: *Richelieu et la Catalogne,* Occitania. — A. Praviel: *Monsieur Vincent chez les Turcs,* Bloud et Gay. — P. Bonardi: *Napoléon Bonaparte, enfant d'Ajaccio,* les Editions de France. — Henri d'Alméras: *La Tyrannie démocratique pendant la Révolution,* Albin-Michel. — G. Delamare: *L'Empire oublié,* Hachette. — A. Zévaes: *Les Débuts de la République et le procès Baudin,* Grenoble, B. Arthaud.

On sait que le regretté Gustave Glotz a tracé le plan d'une *Histoire Générale,* dont la 2ᵉ partie **(l'Histoire du Moyen Age)** comprendra à elle seule dix volumes. Le fascicule IV du tome I de cette 2ᵉ partie vient de paraître. Œuvre de MM. Ferdinand Lot, Christian Pfister et François L. Ganshof (avec la collaboration de MM. Fernand Vercauteren et Marcel Aubert, de l'abbé Arquillière et du R. P. Gabriel Théry), il provoque l'admiration pour la science de ses auteurs, la sûreté de leur information, basée sur d'immenses lectures et la pénétration d'esprit dont ils font preuve. En lisant ce fascicule, on a l'impression qu'il donne presque le dernier mot de la science sur la période (814 à 888) qui y est traitée.

Marguerite d'Autriche, *princesse belge de la Renaissance,* a été l'objet de bien des travaux. Le comte Carton de Wiart

a eu l'heureuse idée de les résumer pour le grand public. On sait que Marguerite fut successivement reine de France, puis d'Espagne, duchesse de Savoie et gouvernante des Pays-Bas. M. Carton de Wiart a su raconter sa vie de façon à donner satisfaction à la fois au grand public et à l'historien de profession.

Le livre de M. Charles Vassal Reig sur **Richelieu et la Catalogne** est en réalité un tome II. Le tome I, intitulé *La Guerre en Roussillon sous Louis XIII,* avait raconté les événements de 1637-1639. Le volume que nous annonçons commence à la capitulation de Salces (6 janvier 1640), prise par l'armée espagnole. Mais la Catalogne, mécontente des violations de ses privilèges et des désordres des gens de guerre, se révolte et se donne au roi de France, concluant avec lui le traité de la « Hermandad » approuvé par les Consistoires le 16 décembre 1640: Louis XIII devenait ainsi « Comte de Barcelone ». Le récit de M. Vassal-Reig est agréablement écrit, mais son auteur n'indique jamais ses sources. Il annonce il est vrai qu'il a écrit son livre d'après les archives de Paris, Barcelone, Poblet, etc., mais j'en conclus qu'il n'a pas utilisé celles de Simancas, si riches. De plus, il a introduit dans son récit des parties bien *inutilement* romancées: presque tout ce qui est dit page 13, par exemple. Elles ne rendent pas le récit plus clair, ni plus dramatique, ce qui serait une excuse (une mauvaise, d'ailleurs).

Pour ceux qui aiment l'histoire romancée, le livre de M. Praviel sur **Monsieur Vincent chez les Turcs**, sera bien plus intéressant que le précédent, car il est bien plus romancé. M. Praviel est un raconteur habile et renommé: son récit de la captivité de Vincent de Paul à Tunis, de son évasion et de sa mort donneront toute satisfaction à ceux qui ne demandent à un livre d'histoire que d'être intéressant.

Le **Napoléon Bonaparte, enfant d'Ajaccio**, est d'ailleurs encore plus romancé que le volume précédent. L'auteur fait raconter l'histoire de la Corse et de la famille Napoléon de 1778 à 1784 par un témoin oculaire et auriculaire. J'avoue que je crois qu'un travail composé suivant les règles de la

critique historique en apprendrait autant dans un nombre de pages bien moindre: *Time is money.*

Le livre de M. Henri d'Alméras sur **La Tyrannie démocratique pendant la Révolution** est une compilation historique bien faite; son auteur s'est, il est vrai, proposé de faire détester la tyrannie dont il raconte l'histoire, mais on ne peut que l'approuver: je n'ai jamais compris qu'il puisse se trouver des hommes capables de louer des pillages, des incendies, des massacres et des exécutions prolongés pendant deux années!

Avec le livre de M. George Delamare sur **L'Empire oublié** (*l'Aventure mexicaine* de 1861 à 1867), on revient à l'histoire romancée. M. Delamare est d'ailleurs un habile narrateur et la part de roman dans son livre est constituée surtout par des dialogues qui n'étaient peut-être pas toujours indispensables pour rendre le récit intéressant.

Il n'y a que des éloges à adresser à la brochure d'Alexandre Zévaès: **Les Débuts de la République et le procès Baudin.** M. Zévaès possède l'art de raconter d'une façon captivante sans ajouter de faux ornements à son récit. Ajoutons que celui-ci est orné d'intéressantes héliogravures documentaires.

MÉMENTO. — Périodiques : *Le Monde Slave,* avril 1935, Sawicky : P. A. Stolypin (à sa prière d'approuver le projet de création d'un état-major de la marine voté par la Douma, Nicolas II répondit, le 25 avril 1909: « J'ai décidé de ne pas ratifier... Il ne peut être question de confiance ou de méfiance. Telle est ma volonté. Rappelez-vous que nous vivons en Russie et non à l'étranger ou en Finlande (Sénat), et c'est pourquoi je ne tolérerai pas l'idée d'une démission quelconque. Naturellement, on parlera de cela à Pétersbourg et à Moscou, mais les cris hystériques s'apaiseront bientôt ».)

Revue d'histoire de la guerre mondiale, avril 1935, Albert Pingaud: L'intervention de la Roumanie dans la guerre européenne. (Le 27 août 1916, Bratiano la justifia ainsi: « Je crois en la victoire de l'Entente et je conforme ma politique à cette conviction. Nous déclarerons la guerre à l'Autriche et pas aux autres ».)

Revue des études napoléoniennes, février 1935, comte Visconti; Les dettes de l'impératrice Joséphine. (« Joséphine était criblée de dettes. Elle était trop bonne, disait-on; les marchands profi-

taient d'elle... Elle avait 676 robes; elle possédait 60 cachemires. Dans une seule année, elle est capable d'acheter 136 robes, 20 châles, 980 paires de gants, 524 paires de souliers... Quelles ressources a-t-elle? ...360.000 fr., sa pension de toilette... Sa suprême ressource, c'est la générosité de l'Empereur; c'est lui qui paye les dettes de sa femme, presque 3.300.900 fr. en cinq années ».)

Revue historique, avril 1935, Germain de Montauzan: Licinus, procurateur des Gaules (« il se rendit particulièrement odieux par ses exactions... la fortune de ce concussionnaire demeura proverbiale ».)

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Structure et propriétés des noyaux atomiques, rapports et discussions du septième congrès de physique de l'Institut Solvay, Gauthier-Villars. — Manuel Valadares, *Transmutation des éléments par des particules accélérées artificiellement*, Actualités scientifiques et industrielles, Hermann.

Nous nous sommes constamment appliqué à mettre nos lecteurs au courant des congrès de physique et de chimie de l'Institut international Solvay (1); le volume de 350 pages, intitulé **Structure et propriétés des noyaux atomiques,** donne un compte rendu détaillé de la réunion de Bruxelles (22-29 octobre 1933). Ainsi que l'indique (p. 346) son président, Paul Langevin, professeur au Collège de France, « ce septième congrès aura certainement été un des plus importants.... Les journées ont été bien remplies, à la fois par l'apport de résultats expérimentaux, tout à fait intéressants et impressionnants, et aussi par la confiance que nous ont apportée les théoriciens. » Et Ernest Rutherford, le précurseur de la *physique nucléaire* (1919), n'a pas manqué (p. 57) de féliciter, « du succès de leurs efforts, tous les chercheurs dont les travaux ont si puissamment contribué à augmenter nos connaissances en la matière, dans ces dernières années ».

La physique nucléaire, l'étude des noyaux atomiques, marque une nouvelle étape dans notre conquête de l'univers. Il se passe en ce moment, pour les noyaux, ce qui s'était passé il y a trente ans pour les atomes eux-mêmes. Lorsque la

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1929, pp. 428-430; 15 septembre 1929, pp. 676-680; 15 août 1933, pp. 172-173; 15 février 1934, pp. 134-135.

structure atomique eut été expérimentalement démontrée, les atomes furent tout d'abord considérés comme des boules rigides, qui rebondissaient les unes sur les autres. Puis, avec H. A. Lorentz, E. Rutherford, N. Bohr, A. Sommerfeld et tant d'autres, ce fut la théorie de l'*atome planétaire*, formé d'un *noyau* central, avec un cortège d'électrons (chargés négativement) tout autour. Les physiciens se préoccupent maintenant de la composition et de la structure des noyaux centraux. Progressivement, ils répondent à la fameuse question: « Et après? », que les profanes posent inconsidérément. Et ils montrent du même coup que la science procède plus par *alluvions* que par révolutions.

Deux savants, un Russe, G. Gamow, et un Allemand, W. Heisenberg, ont apporté les premières précisions sur la constitution des noyaux, et je n'ai pas manqué de rappeler l'essentiel de leurs résultats, en conclusion à la grande encyclopédie sur *La science, ses progrès, ses applications* (2). « Les diamètres des noyaux croissent comme la racine cubique de leurs masses (p. 295). Tous les noyaux ont donc à peu près la même densité (p. 114). Le noyau n'est pas comme l'atome lui-même, un système central, à l'intérieur duquel un point particulier joue le rôle de centre de force, mais, au contraire, il présente une analogie avec l'état liquide (modèle de la *goutte,* de Gamow, p. 303). On peut considérer les noyaux comme constitués essentiellement par des protons et des neutrons (P. A. M. Dirac, p. 330), les protons et les neutrons étant souvent associés en hélions (p. 232). Les masses des noyaux sont en effet très sensiblement des multiples entiers du quart de la masse de l'hélion, et non des multiples entiers de celle du proton (p. 295). Les noyaux contenant un grand nombre d'hélions doivent se désintégrer spontanément (p. 296). D'une part, on assimile le noyau à une agglomération de particules (modèle de la goutte); d'autre part, on introduit l'idée d'états individuels de particules qui se meuvent à l'intérieur (p. 334). Les hélions et les protons sont soumis, dans le noyau, à des conditions énergétiques analogues à celles qui concernent les électrons dans

(2) Larousse (1932-1933).

l'atome autour du noyau (p. 290). La répartition des particules entre les divers niveaux quantiques est dominée par le *principe d'exclusion* (Wolfgang Pauli), applicable aux protons et aux neutrons, mais non aux hélions (p. 234). »

Les constituants de la matière se sont singulièrement accrus dans ces derniers temps.

1° De l'avis unanime, l'*électron* ne semble pas exister à l'intérieur des noyaux.

2° Le *proton* (ou noyau d'hydrogène) s'y trouve certainement, comme nous venons de le voir.

3° A ces corpuscules « classiques » est venu tout d'abord s'ajouter le *neutron* (de masse voisine de celle du proton, mais non électrisé). Il y a des arguments « en faveur de la nature élémentaire du neutron » (J. Chadwick, p. 102). « Les actions entre deux neutrons sont « relativement faibles » (p. 105), et les neutrons « peuvent traverser de grandes épaisseurs de matière » (p. 127). On pense en général (pp. 54, 227, 297, 299, 332) que le proton est complexe, qu'il résulterait de l'association d'un neutron et d'un positron; mais cette opinion est sujette à révision dans un avenir prochain.

4° Le *positron* a la même masse que l'électron, mais son électrisation est opposée; ce n'est pas un constituant des noyaux; il se produit par transmutation (3). On connaît maintenant des actions réversibles (matérialisations et dématérialisations) :

électron + positron = lumière,
lumière = électron + positron.

Les positrons sont présents dans les rayons cosmiques (p. 174). Leur existence a été prévue théoriquement par Dirac (p. 205), sous forme de *lacunes* dans la distribution des électrons. Leur vie moyenne est de l'ordre du millionième de seconde, assez longue pour qu'ils puissent être décelés, assez courte pour que ce ne soient pas des objets communément rencontrés dans les laboratoires (p. 206).

5° Enfin E. Fermi et W. Pauli admettent l'existence du

(3) « Le nombre des positrons croît rapidement avec l'énergie des quanta incidents et avec la masse atomique de la substance absorbante » (P. Blackett, p. 169).

neutrino, qui est à l'électron (ou au positron) ce que le neutron est au proton (p. 151).

Cette énumération, encore que passablement complexe, n'est pas limitative; elle fait naturellement abstraction des constituants du rayonnement (photon et, peut-être, ergon).

Les transmutations provoquées occupent naturellement une grande place dans le septième congrès de physique; on trouvera des renseignements plus récents dans un opuscule de Manuel Valadares, assistant à l'Université de Lisbonne, **Transmutation des éléments par des particules accélérées artificiellement** (4). Ces particules sont des protons, des hélions et aussi des *diplons* (le diplon ou « deuton » étant le noyau d'un isotope de l'hydrogène, le diplogène ou hydrogène lourd, que nous avons eu l'occasion de mentionner à diverses reprises).

Mais, vu leur intérêt fondamental, il nous faut révenir sur les rapports du congrès de physique.

J. D. Cockcroft (p. 23) trace un tableau suggestif des différentes méthodes employées pour obtenir les bombardements nécessaires à la transmutation des noyaux atomiques (5). On transforme couramment (pp. 1 et 28):

le lithium en hélium,
le bore en carbone,
l'azote en oxygène,
le fluor en néon,
le néon en sodium,
le sodium en magnésium,
le silicium en phosphore,
l'aluminium en silicium,
le soufre en chlore,
le chlore en argon,
l'argon en potassium,
le potassium en calcium.

(4) En particulier, Valadares parle de la radioactivité artificielle, découverte postérieurement au Congrès Solvay par Frédéric et Irène Joliot, gendre et fille de la regrettée Marie Curie.

(5) Comme ordre de grandeur, on arrive à utiliser des substances qui émettent deux millions d'hélions par seconde (p. 123). On peut libérer ainsi soixante neutrons (p. 99).

Ce sont là *exclusivement* des noyaux légers, car les désintégrations deviennent de plus en plus difficiles au fur et à mesure que l'on opère sur les noyaux de plus en plus lourds (p. 11); « la particule incidente doit pénétrer dans le noyau, où elle est capturée » (p. 89).

Cette magnifique moisson de découvertes imprévues rénove non seulement la chimie, mais la microphysique. Comme le faisait remarquer Marie Curie, elle apporte notamment « une vérification précise et sans aucune incertitude de l'identification, prévue par Einstein, de la masse et de l'énergie » (p. 76). Cette rénovation est due non seulement à ce fait que les laboratoires sont devenus de puissantes usines, mais aussi aux savants, qui ont appris à se défier du sens commun et à penser avec une *positivité* de plus en plus rigoureuse. Voici quelques phrases qui en donnent une idée:

Werner Heisenberg: Une limitation aussi précise que possible des limites d'application de la mécanique quantique est une des premières tâches de la théorie du noyau (p. 289). Alors que la mécanique quantique prévoit la validité de la statistique de Bose-Einstein pour des systèmes constitués de protons et d'électrons de *charge* paire et d'impulsion rotatoire entière, et la validité de la statistique de Fermi-Dirac, lorsque la *charge* totale est impaire et l'impulsion rotatoire multiple impair de *un demi*, il semble que la statistique et l'impulsion rotatoire d'un noyau dépende, en réalité, de la parité de sa *masse* (p. 293).

Niels Bohr: De même que la théorie classique de l'électron est une idéalisation permettant (6) de traiter les phénomènes atomiques, dans la description (tant mécanique qu'électromagnétique) desquels n'entrent que des actions grandes par rapport à la constante de Planck, de même l'électrodynamique quantique est une idéalisation, qui trouve un domaine d'application légitime dans l'interaction entre des champs électromagnétiques et des corps matériels dont les charges sont grandes (7) et dont, par suite, les dimensions linéaires sont, elles aussi, suffisamment

(6) En dehors de la limitation symbolisée par « le diamètre de l'électron » et par l'intervalle de temps propre (représenté par le quotient de ce diamètre par la vitesse de la lumière).

(7) Par rapport à la racine carrée du produit de la constante de Planck par la vitesse de la lumière.

grandes (8) [p. 225]. Le rapport entre la masse de l'électron et la masse du neutron est une constante naturelle, dont la petitesse (vis-à-vis de l'unité) est certainement aussi importante, pour la constitution des noyaux, que la petitesse de la constante *epsilon* (9) l'est, pour la constitution des configurations électroniques entourant les noyaux (p. 226).

Il y a six ans maintenant, c'est-à-dire avant la naissance de la *physique nucléaire*, je terminais un petit livre de vulgarisation (10) par la liste des grandeurs physiques, qui sont pour ainsi dire la clé de notre compréhension du monde. On y trouve déjà la vitesse de la lumière, le quantum d'action, la charge et la masse de l'électron,..., c'est-à-dire toutes les grandeurs, qui interviennent dans notre conception des noyaux atomiques. Et ce simple rapprochement suffit à montrer la continuité et l'harmonie qui président aux progrès de la science.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Robert Garnier: *L'Organisation constitutionnelle de l'Etat corporatif italien.* Imprimerie des orphelins-apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris. — Egidio Reale: *Le corporatisme fasciste,* Editions E. S. I. L., 3, boulevard de la Corderie, Marseille. — Henri Mazel: *Au pays des leviers de commande,* Editions de l'Espoir français, 38, rue de Liége. — Mémento.

Les diverses expériences politico-sociales qui se poursuivent en Italie, en Russie, en Allemagne, et ailleurs, sont du plus haut intérêt pour le sociologue, et sur l'expérience italienne, notamment, on lira avec fruit le livre documenté de M. Robert Garnier: **L'Organisation constitutionnelle de l'Etat corporatif italien**, ainsi que la substantielle brochure de M. Egidio Reale: **Le corporatisme italien.**

L'un et l'autre sont sévères pour la construction de Mussolini, et les libéraux ne peuvent que partager cette sévérité.

(8) Par rapport à une fraction, dont le numérateur est la constante de Planck et dont le dénominateur est le produit de la vitesse de la lumière par la masse du corps.

(9) Cette constante *epsilon* est un nombre pur, égal au quotient du carré de la charge de l'électron par le produit de la vitesse de la lumière et de la constante de Planck (quantum d'action). Les citations qui précèdent ont été explicitées, pour que le lecteur puisse se rendre compte de quoi il s'agit.

(10) *Matière, électricité, radiations* (Delagrave, 1re éditions, 1929).

Le corporatisme italien n'a aucun souci de la liberté telle que nous l'entendons dans nos régimes de démocratie représentative, mais le syndicalisme français ou le soviétisme russe sont logés à la même enseigne; et la question alors est de savoir laquelle des deux dictatures, celle du Duce ou celle du Prolétariat, est préférable. Or, pour tout homme un peu sensé, la réponse ne peut faire doute. La dictature du prolétariat, issue de la guerre des classes, et de la substitution d'un régime de communisme ouvrier à un régime de libre production individuelle ou associée, ne peut aboutir qu'à l'asservissement et à la misère, donc à la barbarie, et en dépit de ses prôneurs intéressés, le bolchévisme russe n'a réalisé que cette barbarie. Au contraire, la dictature du fascisme qui respecte la liberté et la dignité individuelle, la propriété et l'épargne, la famille et la patrie, la morale et la religion, s'insère dans l'ordre civilisationnel, et peut faire supporter son régime de corporatisme imposé, comme, dans certains cas de danger public, on supporte un régime d'état de siège.

Le corporatisme italien a un premier grand avantage, celui de prévenir ou d'aplanir tous les conflits entre patrons et ouvriers, et ceci nullement au profit *a priori* du patronat, comme le disent les agitateurs des milieux ouvriers, mais au profit de l'intérêt général, rien n'étant plus contraire à cet intérêt que la discorde, et d'ailleurs, en fait, presque toujours au profit de l'ouvrier contre le patron. Son second avantage est de laisser librement se poursuivre la grande évolution économique conditionnée par la propriété et l'épargne, tandis que le syndicalisme soviétique, supprimant ces deux facteurs, arrête du coup la prospérité générale et ramène peu à peu la société qui le subit au régime des plantations d'esclaves. Et le troisième avantage est que ce corporatisme permet le développement de la force nationale, lequel, maintenu dans de sages limites, est excellent; et à ceux qui objecteraient que ce maintien n'est guère possible (en ce moment-ci même, l'Italie semble bien vouloir abuser de sa force à l'égard de la pauvre Ethiopie) on pourrait répondre que les autres syndicalismes prolétariens agissent de même et que la Moscovie a traité plus mal encore l'Ukraine et la Transcaucasie.

Car il ne faut pas se faire d'illusion: le vrai conflit n'est pas entre la liberté et l'autorité, ni même entre la démocratie et l'oligocratie, il est entre la civilisation et la barbarie, entre les forces de destruction et les forces de conservation (j'entends destruction ou conservation de la civilisation, tout le monde admet que s'il y a des abus, ils ne sont pas à conserver mais à supprimer), et cela étant, il n'y a pas à hésiter une seconde: tous les esprits sensés, tous les gens simplement moraux doivent se ranger du côté de la civilisation contre la barbarie, c'est-à-dire contre les communistes et syndicalistes révolutionnaires.

Pour en triompher, d'eux et de leurs alliés, les radicaux socialistes, il n'est pas nécessaire d'ailleurs de sacrifier toute liberté, et il serait possible de nettoyer nos institutions de leurs parasites politiciens, en se servant de très bénins insecticides. L'Académie française qui vient d'accorder un de ses prix à mon dernier livre, **Au pays des Leviers de Commande**, me fournit l'occasion de résumer ici en quelques lignes le traitement que j'ai proposé.

Tout notre mal politico-social venant du politicien, c'est-à-dire de celui qui considère la politique comme un moyen d'assouvir ses passions de haine et d'envie et de satisfaire ses intérêts de particulier et de parti, il s'agit de trouver la méthode de dépoliticianisation du pays. Or, rien de plus facile. Que le suffrage soit vraiment universel (un être vivant, un vote, le vote des enfants étant exercé par leurs parents) et la clientèle habituelle des politiciens se trouve noyée dans la masse des familles nombreuses. Que le vote soit obligatoire, et les scrutins à tour unique et à représentation proportionnelle, et la grande machine de guerre politicienne se trouve démantibulée comme l'hélépole de Spendius après la sortie d'Hamilcar. Que les députés ne soient pas en principe rééligibles, et les neuf dixièmes des lécheurs de bottes électorales restent sur le pavé. Que ces députés ne puissent renverser le Cabinet (élu pour un an en principe) que pour raisons sérieuses et avec garanties loyales, et c'est l'esprit d'intrigue qui reçoit une blessure mortelle. Que le Sénat ne soit plus nommé par les délégués des conseils municipaux, et c'est le pays rural qui est dépoliticianisé. Que le Sénat ne soit plus investi de fonctions judiciaires (vrai scandale!) et c'est la

moralité qui se réintroduit dans la vie publique. Que le Parlement soit entouré de Chambres techniques consultatives, et puisse être éclairé à toute occasion par des consultations d'élites, et au besoin par des plébicistes nationaux dans les cas très graves, et c'est enfin la véritable opinion publique substituée à celle des comités, des loges et des ligues d'esprit politicien. Comme il serait facile, en somme, de réaliser tout cela!

Nous avons récemment assisté à un redressement presque merveilleux de nos finances. Nous allions droit à une nouvelle banqueroute (car il y en avait eu déjà, la stabilisation du franc à quatre sous imposée par le Cartel à Poincaré en a été une, et des quatre cinquièmes!) Notre dette passée en cinq ans de 260 milliards à 340, nos dépenses augmentant de 15 milliards depuis 1924 et en dépit de la rude leçon de cette année-là, notre dette viagère (pensions) passant de 200 millions or en 1914 à près de 10 milliards aujourd'hui, et du coup le déficit grandissant et écrasant, il fallait prendre des mesures énergiques. Le Cabinet Laval les a prises. Ne le chicanons pas sur sa mauvaise plaisanterie de dire que les sacrifices ont été demandés à toutes les catégories de la population, elles n'ont été exigées que de certaines (rentiers, propriétaires, fonctionnaires) alors que certaines autres (locataires, consommateurs) ont même été avantagées, ce qui peut paraître excessif. Mais ne nous dissimulons pas que si on ne prend pas les mesures insecticides dont j'ai parlé, la valse des milliards recommencera, et que dans dix-huit mois il faudra refaire ce qu'a fait Laval, comme Laval vient de refaire ce qu'a fait Doumergue il y a dix-huit mois! C'est là un des nombreux points très noirs de l'avenir.

Mémento. — Dery: *Chambre à toucher*, Editions Aux Ecoutes, 17, rue d'Anjou. De bonnes choses mais un peu longuement dites. Les livres de ce genre devraient être substantiels, tel le chiffre inscrit en sous-titre « 5.414.000 électeurs représentés sur 11 millions 936.000 ». L'auteur est partisan, semble-t-il, d'un suffrage plural; chaque électeur pourrait avoir 2 voix et même 3 s'il est ancien combattant; cela fera crier; qu'il n'en ait qu'une mais en pouvant voter pour ses enfants mineurs; cela avantagera les pères de familles nombreuses, et ce sera excellent.

Montoussé-Ponsan: *Pour mettre fin à la crise*, Lahure. Encore

des vues très sages. Dans un appendice, l'auteur esquisse une Réforme constitutionnelle qui est à approuver presque en entier. Le Président de la République, élu par un vaste collège national, gouvernerait au moyen de ministres responsables devant lui et non devant les Chambres, mais lui responsable devant elles et devant démissionner si la nouvelle Chambre élue après dissolution lui est hostile comme la précédente, ces Chambres se composant d'une Chambre des Députés nommée pour quatre ans, renouvelable chaque deux ans par moitié, les membres n'en étant pas immédiatement rééligibles, et d'un Sénat émanant d'organisations économiques et sociales, avec en plus une Cour Suprême jouant le rôle du Sénat conservateur du Second Empire.

Maurice Imbard: *Ordre et anarchie,* Piton, 24, avenue de la Porte-Clignancourt. Encore une refonte de la société qui fait partie de la Bibliothèque d'artistocratie (ne pas lire aristocratie) dirigée par Gérard de Lacaze-Duthiers. L'auteur a certainement du mérite à glorifier côte à côte l'ordre et l'anarchie qui, en général, ne font pas bon ménage; mais si on entend par anarchie la liberté dont l'anarchie n'est que la déformation caricaturale, la chose devient très possible; ordre et liberté peuvent fort bien coexister.

Paul Baumgarten: *La Mission de la France au XX*e *siècle,* Figuière. Ce livre dédié aux anciens combattants prône un Etat royal (le mot royal semblant pris dans un sens idéal) qu'il oppose à l'Etat dragon des fausses démocraties et des mauvais socialismes et qui serait le règne des élites réalisant enfin (ce ne sera pas trop tôt!) la triple formule: Liberté — Egalité — Fraternité.

Jean Marquès Rivière: *L'organisation secrète de la franc-maçonnerie.* Editions Baudinière. Il doit pleuvoir sur le Temple, car beaucoup de livres écrits dans un sens défavorable paraissent sur la franc-maçonnerie. Sans parler des réalisations! L'Allemagne vient, après l'Italie, de défendre à ses fonctionnaires publics de faire partie de cette société secrète (Bulletin officiel du ministère des Finances du Reich du 29 juillet). Il est certain que faire partie d'une camarilla masquée est malpropre. Le livre dont je parle contient un dépliant donnant le tableau des 33 degrés de l'ordre, depuis l'apprenti jusqu'au souverain grand inspecteur général avec signes de reconnaissance, mots de passe et cordons. Et l'on dira encore qu'en France le ridicule tue! Toutes ces niaiseries trouvent preneurs.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

E. Locard : *La malle sanglante de Millery*, Gallimard.

M. le docteur Locard, chef du laboratoire de police à Lyon, l'un des criminalistes les plus distingués de ce temps, nous retrace l'affaire Gouffé, à seule fin d'exalter le rôle d'éclaireur qu'y a joué, à titre d'expert, le docteur Lacassagne, dont il est le disciple. Cette affaire, en effet, se présentait d'une façon si énigmatique que, sans le secours du docteur Lacassagne, les magistrats, chargés de l'instruire, ris quaient de ne jamais pouvoir s'y débrouiller. Oyez plutôt:

Le 30 juillet 1889, la police est avisée que, depuis trois jours, l'huissier Gouffé n'a reparu ni à son étude, 148, rue du Faubourg-Montmartre, ni à son domicile privé, 13, rue Rougemont. Veuf, âgé de 50 ans, Gouffé menait, entre ses deux fillettes, une vie de façade régulière. Ses affaires prospéraient. Toute idée de fugue ou de disparition volontaire devait être écartée. La police en était réduite aux hypothèses, lorsqu'elle apprend, quinze jours plus tard, qu'un cadavre ligoté, enveloppé d'un sac, est découvert à Millery, près de Lyon. Une malle vide, ensanglantée, retrouvée peu après, jetée dans une mare à proximité, indique qu'elle a servi au transport du cadavre, expédié de Paris. Il s'agit apparemment de Gouffé. « Non! », dit le brigadier Souday de la Sûreté parisienne, accouru à Lyon, armé d'une fiche signalétique. « Non! » dit le beau-frère de Gouffé, appelé sur les lieux pour le reconnaître. « Non! » dit le médecin légiste Bernard, commis pour l'expertise. Et comme on ne pouvait garder indéfiniment ce cadavre en putréfaction, que personne ne réclamait, on le jette dans la fosse commune, au cimetière de la Guillotière, à Lyon.

L'enquête ne s'en poursuivait pas moins à Paris. On fouilla la vie intime de l'huissier qui, d'une conduite régulière, six jours de la semaine, se réservait le vendredi soir pour courir le guilledou. On sut qu'il s'était épris, depuis peu, d'une fille galante, Gabrielle Bompard, acoquinée à une sorte d'aventurier, le nommé Eyraud. C'est un vendredi soir que l'huissier avait disparu, et l'on pouvait supposer que la Bompard et son amant en titre n'étaient pas étrangers à cette disparition, puisque, le lendemain, tous deux avaient quitté

furtivement leur domicile sans laisser d'adresse, mais ils avaient tant de motifs légitimes de s'éclipser, l'un, sous le coup d'un mandat d'amener pour escroqueries, l'autre, livrée à la prostitution, que la Sûreté, craignant de faire fausse route, hésitait à les accuser franchement. Pourtant, ses soupçons allaient se préciser. Le renseignement lui parvint que la malle trouvée à Millery avait été achetée par eux à Londres, le 12 juillet. Un coin du voile se déchirait. Restait à découvrir les mobiles du crime. La jalousie, sans doute, pensait-on. Eyraud aurait surpris Gouffé dans les bras de Gabrielle. Une lutte s'en serait suivie, où l'un des deux hommes aurait succombé, et puisque ce n'était pas le cadavre de Gouffé que recélait la malle, pourquoi ne serait-ce pas celui d'Eyraud? Une nouvelle expertise s'imposait donc, mais comment retrouver le cadavre, jeté parmi tant d'autres, dans la fosse commune? Par bonheur, le garçon d'amphithéâtre chargé de l'enfouir, pressé de se débarrasser d'un vieux chapeau hors d'usage, l'en avait coiffé, ce qui servit de point de repère, et, cette fois, c'est au docteur Lacassagne que l'expertise fut confiée. Tâche difficile entre toutes. Le corps était déjà si décomposé, lors de sa découverte, qu'il n'avait pu être identifié, mais, en examinant les seules parties restées intactes: les os, les cartilages, la dentition, le docteur Lacassagne prouva que ce corps ne pouvait être que celui de Gouffé. Il en prit la certitude à certains signes caractéristiques: lésion du talon droit, hydarthrose du genou, incisives supérieures écartées, absence d'une molaire, cheveux châtain-clair, que le premier expert avait cru noirs, faute d'en avoir lavé la souillure. Ainsi, le mort avait parlé et la malle avait désigné les assassins. On les recherchait en vain partout lorsqu'un coup de théâtre se produisit.

A New-York, où elle avait suivi son amant, la Bompard avait fait connaissance d'un explorateur français, M. Garanger, dont elle était devenue la maîtresse, et qui l'avait décidée à revenir avec lui en France, pour y faire éclater son innocence, dont elle l'avait persuadé. Le 22 janvier 1890, Gabrielle, flanquée de son nouvel amant, se présente à la Préfecture de police. Le brigadier Jaume, de la Sûreté, assisté d'un agent de son service, est chargé de les conduire tous deux, 51, avenue de l'Observatoire, au domicile parti-

culier du juge chargé de l'affaire, M. Doppfer. M. Doppfer n'était pas chez lui. Il n'y devait pas rentrer avant un bon moment et, comme il était l'heure de déjeuner, nos quatre expéditionnaires, au lieu de se morfondre à l'attendre dans son antichambre, vont s'installer au Café de l'Observatoire, au milieu d'une joyeuse bande d'étudiants en train de s'y restaurer. L'atmosphère aidant, le déjeuner ne manqua pas d'entrain. On eût dit d'une partie de plaisir. Nulle allusion à l'affaire en cours. Jaume, ami de la farce, plaisantait. Garanger contait ses souvenirs d'explorateur. Gabrielle, parée d'un bouquet de violettes qu'elle s'était fait offrir, en cours de route, par Jaume, riait, heureuse d'être promue par la presse mondiale, au rang de grande vedette. Le repas terminé, on retourne chez le juge, présent cette fois, mais qui, sans prendre le temps d'interroger la Bompard, ordonne de la conduire au Palais de Justice dans son cabinet. N'est-ce pas par là que l'on aurait dû commencer? Et si j'ai insisté sur ce détail secondaire, c'est pour montrer que dans cette affaire rocambolesque, le plaisant côtoyait le tragique.

La Bompard jurait n'être pour rien dans l'assassinat de Gouffé, commis par Eyraud, seul, à son insu; mais comme ses déclarations enregistrées par la presse, faisaient le tour du monde, Eyraud en fut instruit dans ses déplacements à l'étranger. Il écrivit à la Préfecture de police pour dire qu'au contraire c'est à son insu que la Bompard avait fait assassiner Gouffé par ses amants. Sa lettre, datée de Cuba, découvrait sa piste. On finit par l'arrêter à La Havane.

Les débats en cour d'assises révélèrent qu'Eyraud et Gabrielle avaient pris part égale au crime en étranglant, avec une cordelière, l'huissier Gouffé, qu'ils avaient attiré dans un logement, loué à cette intention, 3, rue Tronson-Ducoudray. Crime stupide, où la jalousie n'entrait pour rien. Eyraud avait besoin d'argent, mais supposait-il que Gouffé se promenait avec sa fortune en poche? Son inconscience éclate dans ce fait que, sitôt le crime accompli, muni du trousseau de clés de l'huissier, au risque de se faire arrêter, il se rend nuitamment dans son étude, sans s'être muni d'une bougie, de sorte qu'il ne peut s'y diriger qu'à l'aide d'allumettes qu'il fait succéder les unes aux autres. Faute d'instrument, il ne peut ouvrir le coffre-fort et ne voit même pas une

somme importante restée sur le bureau de l'huissier. Il rentre chez lui les mains vides. Le crime ne lui avait guère rapporté plus d'une centaine de francs, somme que Gouffé avait sur lui, pas même le prix de ses débours pour son voyage à Londres et l'achat de la malle. Débarrassés, à Millery, de leur funèbre colis, les deux complices filent dare-dare à Marseille avec l'idée de s'embarquer pour une destination lointaine, et c'est alors qu'Eyraud s'aperçoit qu'il a sur la tête le chapeau de Gouffé et qu'il a laissé le sien rue Tronson-Ducoudray, où il lui faut revenir précipitamment le chercher.

Après cela, n'est-on pas en droit de douter de sa responsabilité? Celle de la Bompard fut agitée au cours des débats. Reconnue, par les experts psychiatres, facilement hypnotisable, son défenseur, Me Henri Robert, plaida qu'elle n'avait pu agir qu'à la suggestion d'Eyraud, ce qui lui valut les circonstances atténuantes. Elle s'en tira avec vingt ans de travaux forcés. Eyraud fut condamné à la peine de mort, comme ayant agi en pleine connaissance de cause. Cet hypergénésique, cet instable, cet alcoolique, était pourtant aussi peu responsable que le haut magistrat qui requérait contre lui. M. Quesnay de Baurepaire, procureur général, toujours en appétit de se mettre en avant, avait tenu, dans cette affaire retentissante, à occuper le siège du ministère public. Il s'écriait aux psychiatres qui ne voyaient dans les criminels que des demi-fous: « Si l'on acceptait votre thèse, messieurs, il n'y aurait plus de justice possible! » Or, ce haut magistrat ne prévoyait pas qu'il serait victime, lui-même, de la Fatalité, puisque, après être parvenu au faîte de la considération et des honneurs, il devait, de chute en chute, tomber dans la plus noire misère et mourir, vêtu de loques, sur un port de Basse-Seine, au milieu des clochards et des va-nu-pieds devenus sa seule compagnie.

L'intérêt du livre de M. le docteur Locard réside moins encore dans le récit pittoresque qu'il nous fait de cette tragi-comédie que dans les considérations qu'il y mêle sur l'art de conduire une enquête et de procéder à une expertise, considérations que les soutiens de l'ordre auront tout profit à méditer.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Andrée Viollis: *Le Japon intime*, Fernand Aubier, Editions Montaigne, Paris. — E. Steinilber-Oberlin: *Les Touareg, tels que je les ai vus (Au cœur du Hoggard mystérieux)*, Editions Pierre Roger, 140, boulevard Saint-Germain).

L'antique pays de Yamato attire de plus en plus les voyageurs; et aussi les voyageuses. C'est ainsi que, ici-même, il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion d'analyser un livre fort intéressant de Mme Claude Denny (*Climat Japonais*) écrit après un stage assez long dans ce pays, — de 1923 à 1926 — où elle avait pu se mêler à la société locale, grâce à ses fonctions de professeur à l'Ecole des Jeunes Filles nobles de Tokio.

Cette fois, avec Mme Andrée Viollis, intrépide voyageuse comme on sait, dans son récit: **Le Japon intime**, on aura aussi, dans des chapitres courts mais substantiels, un tableau intéressant des changements apportés là-bas par les coups de canon d'un commodore américain qui ne soupçonnait guère les conséquences de son acte.

Mme Andrée Viollis n'a guère fait qu'un court séjour là-bas. Quelques mois seulement. Elle n'y était allée, d'ailleurs, que pour y étudier de près sa politique. « La brusque mainmise du Japon sur la Mandchourie, son agression à Shanghaï, le ton nouveau de sa diplomatie qu'appuyaient d'impressionnantes démonstrations de force. » Il convenait d'observer le mieux possible sur place la nature et la portée de ce nouvel impérialisme. Et tout en s'appliquant consciencieusement à cet examen important, elle avait pris note, à part, des impressions de tout ordre qu'elle recevait de ce peuple étrange. Et ce sont ces *croquis* qu'on lui conseilla de publier à part. De là *Le Japon intime*. Ce livre contient vingt-deux assez courts chapitres, mais bien faits. Ce qu'en peut retenir le lecteur est vraiment intéressant. Toutefois, avant d'aller plus loin, il convient d'indiquer que Mme Andrée Viollis — et ceci n'est pas un reproche mais une constatation nécessaire, — éprouve devant les manifestations de toutes sortes de ces Japonais, un certain malaise qu'elle ne peut réprimer. On aurait écrit jadis que son objectivité en est troublée; mais ce mot ne signifie plus grand'chose, du moins pour moi.

Il y a, dans ce vieux pays de Yamato, des courants différents, que nous connaissons déjà un peu — ou croyons connaître, — et où nous suivons avec curiosité la voyageuse. Bien entendu, il ne s'agit ici que de quelques remarques; autrement, il faudrait un très long, un trop long article; et il vaut mieux lire le livre. Prenons le chapitre intitulé « deux maisons japonaises ». Il y a d'abord la description d'un intérieur appartenant au vicomte O..., chef d'une des plus vieilles familles, alliée aux Schoguns et à l'empereur lui-même. Mais le grand-père du vicomte ayant pris parti contre le mouvement qui, sous l'empereur Meïji, ouvrit aux étrangers le pays, cette famille est aujourd'hui déchue de son ancienne splendeur. Vient ensuite une invitation à prendre le thé chez le marquis Z..., représentant aussi une des plus anciennes familles du pays, mais qui s'est, dès le début, fougueusement lancée à la conquête de la civilisation occidentale, « avec l'intention formelle d'en tirer puissance et profit ». Aussi le marquis Z..., déjà fort riche, a considérablement augmenté sa fortune par des entreprises industrielles « qu'il soutient de ses fonds ».

En regard de ces deux personnages, qui représentent, en somme, ce que l'on a pu constater dans d'autres pays, à différentes époques, on nous montre immédiatement après un « *Japonais moyen* »: Henri Kaniko, un représentant d'une compagnie d'assurances américano-nippone. C'est vraiment un personnage représentatif d'une très nombreuse catégorie de nouveaux venus. Il ne craint pas d'exposer à Mme Andrée Viollis ses opinions « libérales ». Il blâme le gouvernement inféodé aux puissances militaires; il raille les efforts des autorités pour « contrôler » les pensées de la jeunesse; il ose même insinuer qu'à notre époque de conquêtes scientifiques, il est exagéré d'enseigner officiellement et comme un dogme obligatoire l'origine divine de l'empereur. Tout cela en un anglais très pur. Mais, d'autre part, il reste sceptique sur l'œuvre de la *Société des Nations,* affirmant que l'esprit guerrier vivra aussi longtemps que l'homme et qu'il est même salutaire, puisqu'il exalte les vertus d'héroïsme et de sacrifice. Et tout en soulignant le danger que les produits du Mandchou-Ko font courir, par leur concurrence, aux industriels

japonais, il déclare que l'intérêt et la sécurité du pays ont exigé l'occupation de la Mandchourie. Le Japon a le droit et le devoir d'imposer son idéal à la fois traditionnel et moderne. Il ajoute, avec force, « c'est une mission ». Et Mme Viollis de conclure: « Allons, malgré son violent badigeon d'idées et d'habitudes démocratiques à l'américaine, M. Kaniko est bien le bourgeois nippon moyen, pas si différent, en somme, du bourgeois nationaliste de notre Occident. »

Oui, ce qui caractérise nettement l'effort japonais, c'est le développement intense du sentiment guerrier. C'est la conséquence, d'ailleurs, de son antique formation. Le *Bushiào* n'est jamais plus en honneur; et les rêves de tout *bon* Japonais s'étendent sur toute la vieille Asie. Mais, et c'est ce qui frappe immédiatement tout observateur, le développement industriel formidable de ce pays, encore féodal il n'y a pas si longtemps, menace tout l'équilibre non seulement extérieur, mais intérieur. Les paysans n'y sont point heureux matériellement; et ce sont les ouvriers sur qui pèse principalement la lourde tâche de l'adaptation mécanique nouvelle. Ils sont peu payés, accomplissent de très longues journées de travail et sont nourris sinon chichement, du moins trop sobrement; et cela ne saurait continuer très longtemps. Ils se réunissent; et, alliés aux ouvrières surmenées, font entendre des protestations qui seront bientôt des clameurs.

En même temps, le Japon a développé ses œuvres scolaires d'une façon formidable. Seulement, les débouchés pour les étudiants des différentes facultés se rétrécissent, tout comme chez nous. Il surgira tôt ou tard, dans ces milieux, des insurgés du genre de notre Vallès. Puis la question religieuse se dresse avec ces nouveaux intellectuels qui soutiennent — autre complication — des revendications féminines, lesquelles font frémir les vieux Japonais.

Dans le dernier chapitre de son livre: « Les contradictions du Japon moderne », Mme Andrée Viollis nous fait assister à une scène qui se passe dans le sanctuaire révéré de Nara, la grande capitale du Japon primitif. On nous montre, agenouillés pieusement devant une rangée de dieux de pierre, un groupe de pèlerins vêtus de blanc, se balançant

d'arrière en avant, masques figés, paupières closes, en psalmodiant d'une voix suraiguë. Soudain, surgit une troupe bruyante de jeunes filles, de jeunes garçons dont quelques-uns portent la tunique à boutons d'or des étudiants. Ils s'approchent tous de l'auge aux ablutions, empoignent la grosse spatule de bois et tour à tour, avec des rires, lancent violemment l'eau lustrale en pleine face des vénérables divinités. Ils se placent ensuite devant les pèlerins et s'esclaffent longuement, les poings aux hanches. Alors les pèlerins, suspendant leurs mouvements rythmiques, tournent vers ces enfants sacrilèges des regards d'angoisse et d'horreur: le vieux et le nouveau Japon sont face à face. Ce monde, conclut Mme A. Viollis, est-il en décomposition ou en gésine? Mais n'en est-il pas maintenant ainsi partout sur notre petite planète!

Dans l'intéressante collection « Voyages de Jadis et d'Aujourd'hui », éditée par la maison Pierre Roger, M. E. Steinilber-Oberlin nous donne: **Les Touareg, tels que je les ai vus**, qui est un livre d'un grand intérêt. Ceci nous change du Japon, en vérité. Au lieu d'un peuple appelé sans doute à un développement que peut craindre, dans un avenir peu lointain, notre vieille civilisation occidentale, il s'agit d'une population presque agonisante. Elle n'en reste pas moins bien curieuse.

M. Steinilber-Oberlin voyageant, comme il convient maintenant en autocar, est parti de In-Salah où les voitures roulent dans un monde mort, une étendue sinistre coupée de bancs de sable, continuation du Tidikelt. On s'arrête enfin à Tamanrasset, capitale du Hoggar, devant un hôtel confortable (il fallait s'y attendre; le pittoresque disparaît chaque jour de la planète).

Mais les Touareg ne sont pas à Tamanrasset, ils nomadisent au loin, dans la Koudia, dans les monts lunaires et fantastiques. C'est pour cette raison que si peu de voyageurs on pu les fréquenter familièrement et nous en entretenir. Mais que sont réellement ces hommes d'aspect étrange et *toujours voilés?* Ont-ils conservé les qualités chevaleresques dont nous parla jadis l'explorateur Duveyrier? — M. E. Steinilber-Oberlin, en vivant avec eux, sous leurs tentes, nous

permet d'en juger. Ayant séjourné longuement dans leurs campements, surtout dans ceux de l'Aménokal et des Kel R'éla, il nous offre ce qu'il appelle modestement ses *notes*, qu'il aurait pu intituler, dit-il, plus simplement: « scènes de la vie targuie ».

Il ne s'agit donc pas ici d'une étude méthodique des mœurs et coutumes des habitants du Hoggar, mais c'est une description de la vie dans les campements, de ce que disent et font les *Ihaggaren* (nobles) et les *Imrad* (vassaux), les femmes, les enfants, les ci-devant esclaves. Ce qu'il y a surtout à retenir de ce livre, c'est, outre la description du pays parcouru, absolument extraordinaire, avec sa lumière spéciale, son aspect fantastique, *lunaire*, répétons-le, c'est l'opposition, toujours déconcertante, « du *magnifique* et du *dérisoire* dans les faits et gestes de ces Touareg, *superbes et mendiants, aristocrates* et *pouilleux* ».

Il faut féliciter le voyageur d'avoir fixé, pour la dernière fois sans doute (car c'en est bien fini de tout cela maintenant), et avec talent, ce tableau d'un peuple appelé à disparaître rapidement.

L'ouvrage est accompagné de nombreuses photographies qui complètent admirablement le texte.

AUGUSTE CHEYLACK.

ETHNOGRAPHIE

R. U. Sayce: *Primitive Arts and Crafts; an introduction to the study of material culture*, Cambridge, University Press, in-16, ill. — Raoul Montandon: *L'Ologenèse culturelle; Traité d'Ethnologie culturelle*, avec 438 fig., 7 graphiques, 19 cartes dans le texte, 12 cartes et 32 planches hors texte, Paris, Payot, 8°. — A. M. Hocart: *The Progress of Man; a short survey of his evolution, his customs and his works*, London, Methuen and Co, in-16.

M. R.-U. Sayce signale d'abord qu'en Grande-Bretagne, depuis des années, c'est surtout l'aspect sociologique des civilisations primitives qui a attiré l'attention des savants, sinon au même degré celle des explorateurs; et que l'étude des **Arts et Métiers primitifs** avait été trop délaissée. Il a donc rédigé une sorte de manuel à l'usage de ceux qui commencent l'ethnographie matérielle ou qui ont à classer des objets de musée. Il y a bien des manières de traiter un sujet comme celui-ci. Celle de R.-U. Sayce est avant tout in-

tellectuelle, pour ne pas dire intellectualiste. Il ne se perd pas dans les détails, mais montre les réactions mutuelles des divers types de vie primitive, explique le mécanisme des inventions et des modifications; des types constants et des variations; du progrès et des dégénérescences, etc.

L'un des chapitres les plus intéressants est le septième qui tente de mettre de la clarté dans le grand problème de la diffusion des civilisations matérielles, de l'importance du contact et de l'imitation, des effets de l'emprunt, et des barrières opposées par l'habitude et les croyances religieuses à l'adoption d'outils ou de techniques en usage chez d'autres peuples, le tout en dehors de la notion d'utilité. Plus hypothétique à mon sens est le chapitre IX, qui traite des migrations, du sort des immigrants, des zones géographiques et des adaptations progressives. Très intéressante est aussi, à la fin, la discussion sur les renouvellements et les reviviscences de certains outils ou de certaines techniques.

Bref, cet ouvrage est mieux qu'un simple manuel descriptif; c'est une sorte de philosophie, au sens du XVIIIe siècle, de la civilisation matérielle primitive; il fournit des idées générales sur un sujet très important, beaucoup moins aride qu'on ne le croit généralement. Sans compter que, par rapport au Premier Age du Fer, nous n'avons pas fait de grands progrès: nous avons adapté des données acquises à des buts nouveaux, nous avons traduit en chiffres et en formules des données expérimentales traditionnelles; par suite, l'étude des origines et des débuts de la technique qui a déterminé nos autos et nos avions garde tout son intérêt direct.

Bien plus ambitieux est l'énorme **Traité d'Ethnologie culturelle** rédigé par George Montandon. L'auteur est systématique au degré maximum; je veux dire qu'il tient absolument à pousser les faits dans des cadres qu'il nomme *cycles culturels;* en ethnographie matérielle, ces cycles équivalent selon lui à ce que sont les races dans l'anthropologie physique; tous deux doivent se considérer du point de vue de l'Ologenèse. Pour classer les faits de cette manière, il a fallu inventer une terminologie, ou donner à des mots d'usage courant un sens particulier. Le mal n'est pas grand; il suffit d'un petit effort pour s'y habituer. Le résultat général de la

recherche est bien représenté sur la carte I qui montre la répartition mondiale des 12 cycles culturels définis par l'auteur.

Ce qui me choque, c'est que sur ce point fondamental, il n'y a pas unification des termes, donc des concepts. Le cycle 1 (primitif) est nommé par appréciation. Les cycles 2 (australoïde), 6 a (austronésoïde), 6 b (soudanoïde), 7 a (arctico-subarctique), 8 (mexico-andinoïde), 9 (sinoïde), 10 (indoïde) et 12 (occidentaloïde) sont nommés d'après la situation géographique, et les cycles 3 (totémique), 4 (paléo-matriarcal), 5 (néo-matriarcal) et 7 b (pastoral), d'après des institutions sociales dont une, le matriarcat, est un phénomène rare qui implique la gynécocratie, n'a pas existé comme institution typique ni normale, ainsi que l'a bien démontré Westermarck, et ne s'identifie pas à la descendance utérine ou matrilinéale. Donc les termes 4 et 5 sont sans valeur. Le cycle 7 b est dit pastoral, ce qui implique une certaine organisation économique, qui réagit sur les autres institutions. Une classification qui emploie des termes de sens et de valeur disparates n'est pas utilisable pour un classement véritable, et, comme toute science, n'est en définitive que classement des faits et des notions... J'aimerais bien, quant à moi, et pour mon usage personnel, que Montandon trouve des termes meilleurs, des lettres ou des chiffres même s'il veut, afin de ne pas préjuger l'existence d'institutions comme le totémisme, dont personne ne sait grand'chose, et le prétendu matriarcat.

Sur un autre point aussi, je ne suis pas d'accord: c'est sur l'emploi par Montandon du fait-type qu'est le mode de sépulture. J'affirme qu'il n'y a pas un seul peuple au monde où n'existe qu'un seul mode, disons l'inhumation; elle nous a été imposée pendant quelques siècles à peine, mais la crémation revient de nouveau après avoir été réservée aux hérétiques et aux sorciers. J'ai moi aussi dressé des cartes mondiales et constaté qu'il n'y a aucune correspondance régulière entre cette technique et les autres.

Dans la description sommaire de chacun des cycles, il y a également suppression des complexes locaux et de nouveau l'accumulation si chère à l'école cyclo-culturelle des phéno-

mènes disparates. On dirait que même Montandon ne veut pas comprendre que les divers éléments de la civilisation, toujours et partout, tout comme les divers éléments constitutifs d'un individu isolé, se meuvent dans des plans propres; et que l'ethnographie, la sociologie, la psychologie ont affaire à des volumes, à des masses, mais non pas à des surfaces planes; de sorte qu'une civilisation donnée se présente, comme un individu, sous la forme d'un diamant à facettes innombrables qui aux points de rencontre font des angles dièdres. Une facette est le totémisme, une autre le mode de sépulture; elles peuvent se toucher, mais elles peuvent aussi ne pas se toucher du tout. Montandon emploie souvent le terme des Américains, un complexe; ce terme correspond plus ou moins à ce que je nomme le volume à facettes. De même il aime le mot dynamisme; mais en quoi consistent les forces en jeu?

Le chapitre sur le cycle culturel totémique fourmille d'erreurs. Par ex. p. 72, rien ne prouve que les nomes égyptiens étaient totémiques; ni que le totémisme a perdu l'exogamie, car c'est supposer que totémisme et exogamie se tiennent originairement, ce qui est faux; ni que la production du feu par rotation entre les paumes ait quoi que ce soit à voir avec le totémisme, pas plus que la ceinture d'écorce, ou l'étui à pénis, ou les armes d'estoc pointues, ou les chevets de bois pour l'appui de la tête... Comment Montandon peut-il se laisser hypnotiser par sa théorie des cycles culturels au point de bloquer de tels faits, et bien d'autres aussi disparates, sous le terme *totémique?* Je retrouve là tout le système des fausses analogies et des classements coercitifs chers à Frobenius; et aussi cette illusion que des cartes planisphériques à très petite échelle sont une donnée scientifique. C'était l'invention de Ratzel; toute une école allemande l'a prise à son compte; Montandon me paraît un esprit assez original pour ne pas avoir besoin de ces tape-à-l'œil pseudo-scientifiques.

Ceci pour la première partie de l'ouvrage: elle est du moins un bon tremplin pour la recherche contradictoire ultérieure. La deuxième est descriptive. L'auteur y décrit avec soin les diverses techniques et les divers outils, armes, industries et institutions. Chaque chapitre se termine par une bibliogra-

phie sommaire, mais bien choisie. Sur le tissage aux cartons (p. 536), Montandon aurait trouvé mieux, avec schémas, dans l'ouvrage que j'ai publié avec Jéquier sur cette technique dans l'Egypte ancienne; c'est une combinaison de la corderie et du tissage proprement dit. Avec chacun de ces chapitres et les ouvrages cités, n'importe quel professeur peut faire un cours d'un an.

Si je ne suis pas d'accord avec Montandon sur ses principes de base, je ne le suis pas non plus sur son élimination du principe évolutif dont Hocart, qui a à son actif des monographies descriptives importantes (Océanie, Ceylan), a tâché de mettre en lumière quelques modalités dans son **Progrès de l'Homme.** Il dit dans sa préface que les ethnographes ne s'entendent pas sur les *fundamentals* nécessaires, et qu'il a dû adopter une attitude personnelle. Mais je dois dire que la lecture de ce livre ne m'a pas fourni ce que j'y cherchais, à savoir la mise en lumière de ce progrès dont il est parlé dans le titre. Chaque chapitre (technique, architecture, obtention de la nourriture, guerre, médecine, etc.), ne contient que quelques formules générales vagues, illustrées de quelques faits pris de droite et de gauche comme typiques, ce qui est toujours dangereux. Mais dans aucun ne sont mis en lumière ni expliqués la forme du fait primitif, les modes de transformation subis par lui, et la forme de son aboutissement actuel.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue bleue: la personnalité d'Arnaud Dandieu. — *L'Europe nouvelle:* le vrai H. D. Lawrence. — *La Revue Universelle:* le maréchal Lyautey et la prière, notes de M. Henri Massis. — Naissance: *Points et contrepoints.* — Mémento.

Revue bleue (17 août) donne un article de M. Jean Canu qui porte ce titre: « Arnaud Dandieu et la jeunesse contemporaine ». Le temps va un train si rapide que l'on ne saurait dire si cette jeunesse visée par l'auteur est encore la réelle jeunesse de 1935.

Depuis deux ans — écrit M. Canu — la perspective d'une nouvelle guerre s'impose à l'Europe, sans qu'aucun effort, aucune méthode n'aient été tentés pour l'écarter. Les jeunes gens d'aujour-

d'hui souffrent de l'impuissance de leurs aînés, et de leur propre incapacité de vouloir. Ils réclament une cause à laquelle se dévouer, et qui exalte le meilleur d'eux-mêmes. Certains continuent encore à regarder du côté de Moscou. Ils croient à l'avenir du communisme, et ne veulent voir dans l'industrialisme stalinien qu'une étape nécessaire. D'autres, plus nombreux, se détournent de cet esclavage nouveau comme d'une triste contrefaçon du capitalisme anglo-saxon. Parmi ceux-ci, Arnaud Dandieu, par l'étendue de sa culture comme par la précision de ses vues, faisait déjà figure de chef.

Ainsi, en 1914, vers avril, le lieutenant Léon Bernardin — tué à la guerre — me parlait de Charles Demange, mort volontairement en 1909, à vingt-cinq ans, et qui annonçait un chef.

Arnaud Dandieu vécut, lui, 35 années, jusqu'en août 1933. Un temps avocat, il fut ensuite bibliothécaire à la Nationale. En littérature, il débuta par une plaquette de vers: *Le cercle vicieux*. Ce tribut habituel payé à la poésie, sa personnalité devient d'un philosophe et, dans les hautes régions de la sagesse, d'un philosophe qui a pour « préoccupation constante » l'homme et la vie. Il se révèle un des critiques de Proust les plus inventifs, l'un de ceux qui ont su dégager le sens d'une œuvre confuse où de très précieuses richesses sont dispersées, enfouies, dans une masse pauvre. Et le critique en vint à « l'étude de la société contemporaine et de ses maux ». Cette étude le conduit à vouloir « délivrer l'homme de ses chaînes, de ce rationalisme abusif qui menace son corps comme son âme ». Avec M. Robert Aron, Dandieu a publié en 1931 *Décadence de la nation française*. Les auteurs y montrent « l'opposition radicale » entre la patrie et la nation. M. Jean Canu explique :

La patrie, valeur affective, ne doit pas être confondue avec la nation, création artificielle du nationalisme qui opprime les individus par une centralisation excessive, et veut les sacrifier à ses convoitises de territoires, d'intérêts, de prestige, faux-semblants de l'honneur et de la gloire. Ainsi posé, le problème est aisé à résoudre. La difficulté commence lorsqu'il s'agit de préciser un peu le contenu des termes en présence. Aron et Dandieu rattachent le patriotisme français à la Révolution, à 93, à la révolte de l'individu contre toutes les tyrannies.

En février 1933, avec quelques autres de leur génération,

Dandieu et Aron fondèrent *l'Ordre nouveau,* bulletin dont la publication se poursuit. M. Jean Canu termine par ces lignes:

> Arnaud Dandieu continue ainsi à agir parmi nous. Sa force vient non seulement de la richesse, de la générosité de son intelligence et de son cœur, mais aussi de l'accord profond de sa personnalité avec les tendances de l'esprit contemporain dans tous les domaines. Partout s'affirme aujourd'hui le sens de l'inconnaissable et du mystère, partout triomphe le souci des relations subtiles, insoupçonnées par la raison, qui relient les êtres et les choses du monde réel, du monde concret. Une science qui soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout. Une morale qui doit sans cesse faire face aux situations les plus inattendues. Une sensibilité nerveuse qui oscille du dégoût le plus désespéré pour nos faiblesses et nos vices à une pitié totale, à l'exaltation des rares instants de charité et d'oubli de soi que toute vie sans doute connaît. Une société menacée de destruction et qui tourne en cercle sans avoir encore le courage de briser ses idoles. A ces déséquilibres, à ces maladies, à cet appétit de vivre, Arnaud Dandieu apporte la connaissance du mal et le moyen de le vaincre. Ce médecin des âmes, comme son *Proust* le montre avec tant d'émotion, s'est également penché sur les corps promis bientôt au carnage et à la famine. Tout se tient dans l'œuvre qu'il nous a laissée. Pour avoir cherché le réel au-delà des apparences et des formules, pour avoir exalté la personne humaine dans ses humbles travaux comme dans sa conquête d'elle-même, notre ami disparu est en train de devenir un des maîtres de sa génération.

§

La grande vogue de D.-H. Lawrence en France est due à la recommandation verbale, de lectrice à lecteur, de lecteur à lectrice, qui assura le succès de l'*Amant de lady Chatterley,* à cause de quelques audaces d'expression relatives à l'anatomie sexuelle des amants et à leurs jeux d'amour. Dans **l'Europe nouvelle** (17 août), M. Gabriel Marcel, traitant des « Publications lawrenciennes », opère une heureuse et nécessaire mise au point. Et c'est très justement qu'il rappelle avoir écrit « qu'il y avait du puritain chez ce soi-disant pornographe ». L'étonnant Lawrence, illogique, irrationnel, oppose dans son œuvre le bien et le mal, aussi naïvement qu'on le voit chez les timides fabricants d'ouvrages pour la jeunesse.

M. Gabriel Marcel déclare:

Il peut sembler parfois que Lawrence, au nom d'une sorte de mystique du tactile pur, identifie l'immédiat et le bien par opposition au cérébral qui serait fausseté et mort.

Du moment où le cerveau intervient dans
L'amour ou que la volonté s'y attache
Ou que la personnalité s'en fait un attribut
Où que l'égoïsme en prend possession,
Ce n'est pas du tout l'amour, c'est un gâchis.
Et nous avons fait un grand gâchis de l'amour
Par la perversion du cerveau, de la volonté et de l'ergotisme.

Comme Blake, dont Huxley a eu à tel point raison de le rapprocher, Lawrence est hanté par la nostalgie — ce n'est pas une idée — d'un certain état d'innocence qu'il conçoit, bien entendu, de la façon la plus opposée qui soit au christianisme traditionnel. Mais en même temps, je le crois très loin de Rousseau, tout au moins du Rousseau pleinement explicite des œuvres décisives. La tradition à laquelle Lawrence se relie est toute différente, elle est foncièrement extra chrétienne.

A cela, M. Gabriel Marcel ajoute ce souvenir d'une rencontre personnelle avec Lawrence:

Il est impossible d'avoir entendu Lawrence parler des Indiens du Mexique, d'avoir vu l'extraordinaire tristesse qui passait alors dans son regard, sans avoir senti ce que pour lui signifiait la lutte dont il retraçait les ultimes épisodes. C'est seulement si l'on a perçu ce son fondamental, si l'on a atteint à sa racine une nostalgie qui pour lui commande toute une ascèse, que l'on sera définitivement en garde contre les incroyables erreurs qui ont accueilli chez nous certains de ses romans.

§

La Revue Universelle (15 août), contient, à l'occasion du premier anniversaire de la mort du maréchal Lyautey — c'était le 28 juillet — quelques pages du journal de M. Henri Massis concernant le grand soldat colonisateur. Elles s'étendent de janvier à avril 1930 et traitent de la difficulté et du désir de la prière qui tourmentaient alors l'illustre chef. On y voit cet homme plein d'années et conscient d'une existence d'action presque sans égale, envier l'ardeur mystique d'un séminariste de 23 ans, ex-sous-lieutenant dans le Sud-

Oranais. On y voit le maréchal inquiet et qui avoue: « Je ne sais plus prier. » Ensuite, M. Henri Massis consigne dans ses notes, à la date de mars 1930:

Son regard se voila de tristesse; il s'arrêta, comme empêché soudain de s'exprimer; et c'est alors que je lui dis:

— Monsieur le Maréchal, si, ce soir, comme l'autre soir à Thorey, nous faisions notre prière ensemble...

— Non, pas ce soir, je ne pourrais plus aujourd'hui... Je viens d'ailleurs d'écrire au Père L... pour savoir s'il ne connaîtrait pas à Paris un prêtre dans son genre à qui je pourrais dire: « J'ai reçu l'absolution il y a huit jours... Il me faut vous la demander à nouveau, » et qui n'en exige pas davantage. J'attends sa réponse... Ma lettre — il est onze heures — il doit l'avoir maintenant (celui qui la lui portait arrivait vers dix heures à Nancy). Le Père L... me répondra demain... Sinon, je vous demanderai de m'indiquer quelqu'un... Il ne faut pas que je reste seul ainsi.

Puis se levant brusquement:

— Ah! mon petit Massis, vous êtes trop gentil... Je ne puis que me rendre... Faisons ensemble notre prière...

Et le Maréchal se jette à genoux, la tête dans les mains, me fait agenouiller à côté de lui et me demande de dire à haute voix le *Pater* puis l'*Ave*, qu'il répète plus bas au fur et à mesure... Nous nous relevons; il m'embrasse et reprend:

— Quand on est resté quarante-six ans sans prier, sans s'approcher de Dieu (j'ai cessé de pratiquer à vingt-neuf ans) et quand on a mené la vie qui fut la mienne, vous ne pouvez pas savoir, vous ne pouvez pas comprendre combien c'est dur de se vaincre soi-même, d'abolir ses habitudes... Car (c'est là pour moi la grosse difficulté) je n'ai pas d'orgueil... Je n'en ai peut-être même pas eu assez... Si j'en avais eu davantage, si j'avais eu plus de confiance en moi, peut-être eussé-je alors pu sauver mon pays... [?]

Et comme après ces propos inoubliables le Maréchal me reconduisait, il ajouta devant le seuil de la porte:

— Aujourd'hui, on ne me demande même pas un conseil... J'ai tenu dans ma main un empire, et si je retournais au Maroc, on verrait quel élan de tout un peuple... Non, tout est fini... L'intelligence est lucide, mais je suis hors de tout. Mieux eût valu mourir, quand on m'opéra, il y a cinq ans...

§

NAISSANCE:

Le Contrepoint (juin) qui, dès août, sur réclamation d'un

Contrepoint aîné, devient **Points et Contrepoints** à son 3ᵉ numéro, est une revue littéraire mensuelle fondée par MM. Jean Romann et René Hener, pour « aider à voir clair dans le domaine de la pensée ». L'adresse de la revue est 264. rue Marcadet (18ᵉ).

Le 1ᵉʳ fascicule contient un gentil hommage à M. Maurice Beaubourg par M. René Hener qui écrit en outre sur ce thème: « la jeunesse n'est pas à vendre ».

Le n° de juillet contient un essai de M. J. Romann: « La pensée et l'action » et des « Couplets de la véritable amante » signés Yvonne Henriot.

En août, M. Hener traite de « la dissolution des ligues » et M. Jean Romann chante en vers « Aphrodite et la Vierge », non sans expliquer dans une préface les nobles intentions de son poème.

Mémento. — *La Revue hebdomadaire* (17 août): M. Illan de Casa Fuerte: « Marcel Proust et les parfums ».

La Revue de France (15 août): De Jérome K. Jérome: « Les lettres de Sylvia ». — « Mme de Miramion », par MM. Claude Gével et A. Mammelsdorf. — De M. Pierre Mortier: « Conversation familière avec le prince de Ligne ».

Etudes (20 août): « Peuple sans Dieu ou Peuple de Dieu? », par M. N. Brian-Chaninov.

Revue des Deux Mondes (15 août): La fin des « Lettres de Rome », de Camille Bellaigue. — « L'organisation de l'armée rouge », par M. André Giraudon. — « Visite au roi Zog Iᵉʳ d'Albanie » par Mme Cl. Eylan. — « Henry de Bournazel », par M. H. Bordeaux.

La Revue Mondiale (1ᵉʳ-15 août): « Le Vatican en 1935 », par M. G.-H. des Houx. — « Une visite royale à l'Académie en 1658 », par M. J. Rondeau.

Æsculape (août): « L'art à la Faculté de Médecine de Paris », 24 beaux portraits.

Commune (août): « Message à la *Pravda* », par M. Jean-Richard Bloch. — Poèmes de MM. Renaud de Jouvenel, P. Librat, P. Unik. — « Marx et la littérature mondiale », par M. F. Schiller.

Europe (15 août): « La chanson du Œayang », poème javanais de M. Noto Souroto. — « Thalassa », une nouvelle de M. J. Gaulmier. — « D'Erasme à Proust », de M. J.-R. Bloch.

Revue de Paris (15 août): « L'hôtel des Ventes », par M. Miguel Zamacoïs. — « L'exposition de Bruxelles », par M. A. Flament. — *** : « La question italo-abyssine ».

Ma Revue (sans date, n° 59): suite de « La rencontre de Verlaine et de Rimbaud », par M. le Cl Godchot.

L'Homme nouveau (1er septembre): Création du parti travailliste français: MM. Drieu La Rochelle, Hervé Laroche, Raoul de Lagusie, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Lucienne Bréval. — *Æneas*, ballet avec chœurs, livret de M. J. Weterings, musique de M. Albert Roussel. — Le Festival de Vichy.

Bien que l'hommage doive être beaucoup trop tardif, il serait inconvenant de ne rien dire, en cette chronique, de la mort de **Lucienne Bréval.** Il ne s'agit point, au surplus, de retracer en détail la splendide carrière de la grande cantatrice que nous avons perdue, — tous les journaux l'ont contée, — mais d'évoquer les souvenirs, si vivants, qu'elle laisse à toute la génération qui, de 1890 à 1914, apprit par elle à mieux comprendre la beauté. Elle réunissait les dons les plus rares: le visage était admirable, illuminé par des yeux splendides; la taille, les attitudes, l'aisance des gestes, cette grandeur simple qui laisse leur humanité aux personnages tragiques, aux déesses comme aux héroïnes, ajoutaient leurs séductions à l'irrésistible magie d'une des voix les plus belles, les plus émouvantes qui aient jamais chanté. Lucienne Bréval, musicienne accomplie (elle avait obtenu un premier prix de piano à Genève, avant d'entrer au Conservatoire de Paris, dans la classe d'Obin), fut surtout, et bien plus qu'une cantatrice, une tragédienne lyrique. Le chant semblait, chez elle, quelque chose de spontané, de naturel, et bien qu'elle excellât en tout ce qui touchait à son art, un moyen, non une fin. Elle a marqué tous les rôles qu'elle a créés, tous ceux même qu'elle a tenus, de sa forte personnalité; mais pour nous, elle reste Brunhilde, et jamais nous n'oublierons l'apparition de Lucienne Bréval, casque en tête et lance au poing, la phrase qui, dite par elle, exprimait le fond de la douleur: « Ma lance est trop lourde aujourd'hui... » Cette scène de l' « annonce de la mort », quelle grandeur n'atteignait-elle pas, chantée, jouée, par Lucienne Bréval? Les médiocres vers de la traduction de Victor Wilder, passant par sa bouche, emportés sur l'aile de son chant, empruntaient à son art la

grandeur même de la pensée wagnérienne. Lucienne Bréval et celui qui fut aussi admirable qu'elle-même, Delmas, Wotan digne de cette Brunhilde, Hans Sachs et Gurnemans inoubliables, ont été, avec Pasdeloup, puis Lamoureux et Camille Chevillard (ceux-ci au concert), les véritables introducteurs du wagnérisme en France. Car jusqu'au moment où une Bréval et un Delmas ont animé sur une scène française les créations du génie wagnérien, celles-ci n'ont été connues et comprises, ici, que d'un tout petit nombre d'initiés. Le théâtre, pour lequel, il ne faut pas l'oublier, ces ouvrages ont été écrits, les pare d'une séduction que l'austérité d'une salle de concert ne leur donne point. Et sans doute même a-t-on pu dire justement qu'il est très regrettable que les œuvres de Wagner soient entrées si tardivement au répertoire de l'Opéra, car sans cette longue attente et l'attrait du fruit défendu, leur entrée eût été moins triomphale et leur prestige moins redoutable (1). Mais il est certain que la qualité d'interprètes comme Lucienne Bréval et comme Delmas concourait pour une très large mesure au succès des ouvrages présentés pour la première fois aux Parisiens sous leur forme originale, et non plus seulement réduits en « morceaux » de concert.

D'ailleurs, ce que fit Lucienne Bréval pour Wagner, elle le fit et tout aussi largement, et tout aussi généreusement, pour la musique française. Elle avait débuté à l'Opéra le 20 janvier 1892 dans l'*Africaine;* elle créa *l'Etranger, le Fils de l'Etoile,* fut une incomparable *Salammbô,* et puis, à la veille de la guerre, incarna la *Pénélope* de Fauré au théâtre des Champs-Elysées. C'est elle qui, pour la première fois, avait interprété les *Chansons de Bilitis,* et, comme le rapportait Georges Pioch dans son bel et émouvant atricle de l'*Œuvre,* Debussy avait écrit cette dédicace sur la partition de *Pelléas,* adressée en remerciement: « A Lucienne Bréval, dont la voix a passé sur la mer... »

Cette voix s'est tue le 15 août dernier, et ses derniers accents n'ont pu être que l'expression d'une horrible souffrance. Nous savions Lucienne Bréval atteinte d'un mal inexo-

(1) Louis Laloy: *Cinquante ans de Musique française,* l'Opéra (I., p. 84).
(2) 15 août 1935.

rable, et cependant l'annonce de sa mort, si elle ne fut point une surprise, nous émut aussi douloureusement que l'eût fait une nouvelle inattendue. Elle emporte plus que des regrets: il semble que disparaisse avec elle un peu de cette beauté dont elle avait paré chacun de ses rôles, si bien marqués de sa personnalité et qu'Elsa, que Brunhilde et Kundry désormais demeureront pour nous toujours endeuillées.

§

L'Exposition Universelle de Bruxelles a servi de prétexte à d'importantes manifestations musicales. On a donné *The Fairy Queen*, de Purcell, un opéra-ballet dont le scénario est une altération anonyme du *Midsummer-night's Dream* shakespearien. On a monté quelques ouvrages nouveaux, un opéra d'un jeune musicien belge, M. Van Durme, et qui a pour titre *Remous;* et puis on a demandé à M. Albert Roussel d'écrire, sur un livret de M. J. Weterings, un ballet avec chœurs, **Aeneas.**

Nous aurons certainement l'occasion de parler plus au long de cette œuvre nouvelle lorsqu'elle sera donnée à Paris, mais il convient, dès maintenant, d'enregistrer son heureuse naissance: la presse belge en dit merveille et les Français qui ont assisté aux représentations du Palais des Beaux-Arts en sont revenus enthousiastes: ce ballet dont le sujet est emprunté à l'*Enéide*, convenait parfaitement au tempérament de M. Albert Roussel, qui déjà, dans *Bacchus et Ariane*, avait montré quel parti un esprit comme le sien pouvait tirer des mythes antiques. *Aeneas* est une glorification du génie latin: le héros s'entend révéler par la sibylle de Cumes les épreuves qu'il doit subir avant de fonder un nouvel empire destiné à conquérir le monde. Mais la victoire la plus difficile, c'est sur lui-même qu'il devra la remporter; des souvenirs l'assaillent et des tentations l'environnent. Seul, il accomplira sa mission.

L'exécution donnée au Palais des Beaux-Arts a été d'un exceptionnel éclat. L'orchestre de la Société Philharmonique, les chœurs, recrutés spécialement, ont montré, sous la baguette de M. Scherchen, une ardeur et un enthousiasme dont il faut louer chacun des exécutants et surtout le remarquable chef qui les conduisait. La troupe chorégraphique de la Monnaie, sous la direction du maître de ballet M. Katchou-

rowsky, assurait l'interprétation de l'ouvrage. Les danses réglées de la manière la plus variée et la plus harmonieuse, ont valu à la première danseuse, Mlle Maria Tchernowa, qui personnifiait Didon, un succès éclatant.

On assure que La Monnaie montera *Aeneas* cet hiver. Quand verrons-nous à Paris ce nouveau ballet? Une reprise de *Bacchus et Ariane* serait fort opportune. Deux suites ont été tirées de sa partition; j'ai rapporté leur succès au concert, où elles semblent destinées à connaître la fortune extraordinaire et méritée du *Festin de l'Araignée.* Pourtant la place des ballets est au théâtre, et nous souhaiterions qu'on nous rendît l'ouvrage de MM. Abel Hermant et Albert Roussel, mais avec une mise en scène et une chorégraphie qui n'en altèrent plus le caractère, comme ce fut malheureusement le cas lors de la création.

§

Il convient de noter aussi l'importance des manifestations musicales dont **Vichy,** cette année, est le théâtre. Des fêtes seront données en septembre pour la réunion dans cette ville du Conseil permanent pour la coopération internationale des Compositeurs, qui a pour présidents MM. Richard Strauss et Albert Roussel. Je me propose d'en rendre compte ici, car elles seront l'occasion de reprises d'ouvrages de Richard Strauss, Gabriel Fauré, Paul Dukas, Debussy, Saint-Saëns, Emmanuel Chabrier, Manuel de Falla, Alfred Bachelet, Gabriel Pierné, Maurice Ravel, Jacques Ibert, etc..

Mais auparavant, un cycle wagnérien, dirigé par M. Karl Elmendorff, chef d'orchestre de Bayreuth et qui groupait des artistes admirables comme Mlles Marjorie Lawrence et Marisa Ferrer, M. de Trévi, a remporté un succès magnifique.

Des représentations italiennes, dirigées par M. Franco Capuana, ont permis d'entendre, outre *Norma* de Bellini, un ouvrage de Verdi, assez mal connu en France, *la Forza del Destino,* et qui est digne d'être rangé parmi les chefs-d'œuvre du maître. Mmes Gina Cigna, Maru Falliani, MM. Battaglia, Formichi, Baronti et Melchiore Luise, lui assuraient l'éclat d'une interprétation hors de pair. Mme Gina Cigna a été l'objet d'ovations sans fin — et parfaitement méritées.

RENÉ DUMESNIL.

PUBLICATIONS D'ART

Histoire de l'art contemporain, publiée sous la direction de René Huyghe, Librairie Alcan. — Gustave van Zype: *Henri Leys*, Nouvelle Société d'Edition, Bruxelles. — Paul Colin: *Hippolyte Boulenger*, Nouvelle Société d'Edition, Bruxelles. — Chanoine J. Warichez: *Cathédrale de Tournai* (*Art roman I*), Nouvelle Société d'Edition, Bruxelles. — Abbé Henri Monod: *Charlieu*, Editions L. Lauxerois, Roanne. — Louis Piérard: *Visages de Wallonie*, Editions Labor, Bruxelles. — Georges Rivière: *M. Degas, bourgeois de Paris*, Librairie Floury.

La production picturale, confuse en 1928, paraît aujourd'hui étonnamment clarifiée. Quelques années de crise remplacent vingt-cinq années de recul. Les peintres qui, entre 1920 et 1930, avaient « un nom », n'avaient pas tous du génie, mais beaucoup s'étaient fabriqué une personnalité pour satisfaire aux besoins d'une clientèle avide de nouveauté à tout prix. Les valeurs-peinture émises sans garantie de talent ont disparu en même temps que l'inflation, comme disparaissent rapidement, inintelligibles ou désuètes, les réalisations purement artificielles de la mode. De la multitude bruyante qu'on dénomma l'Ecole de Paris parce que ses hérauts de Cracovie, d'Irkoutsk ou de Sinaïa campaient du boulevard Raspail à la rue La Boétie, il ne reste que les cinq ou six artistes qui avaient à s'exprimer. Pour qu'un travail de classement fût convaincant, il fallait que le public recouvrât le sang-froid que la peinture aux enchères avait compromis et le bon sens que Paris, toujours favorable aux hâbleurs, sait aisément détruire. **L'Histoire de l'Art contemporain** (La peinture) qui vient de paraître, contribue à ce travail de clarification.

Lhistoire de l'art du xx[e] siècle se constituait depuis trente ans par pièces détachées ou sous des formes abrégées: manuels de vulgarisation ou tracts de partisans. Les études d'ensemble se limitaient, en France, aux œuvres de M. Henri Focillon (Laurens), de M. André Fontainas (Mercure de France), de M. Jacques-Emile Blanche (Editions de France), au Tableau de M. Pierre du Colombier (Denoël et Steele).

Avec ses 536 grandes pages de texte, ses 600 reproductions et son répertoire bio-bibliographique complet, cette œuvre, même si elle était d'un intérêt critique médiocre, resterait *indispensable*, en sa partie dictionnaire, à qui veut avoir toutes les précisions sur la plus fiévreuse de toutes les épo-

ques de la peinture. Or, cette histoire est excellente avec ses vingt chapitres (quatorze pour la France, six pour l'étranger) précédés des vingt introductions de René Huyghe et des quatre-vingts études d'écrivains spécialisés. Il suffit de parcourir une de ces pages ardentes au cours desquelles René Huyghe situe l'art d'aujourd'hui en fonction des mœurs et de la vie sociale européenne pour comprendre l'esprit nouveau qui présida à la composition de ce monument. La lecture des études particulières n'est pas moins édifiante. Nulle part n'apparaît la contrainte du travail. Chaque auteur y traite un sujet familier, en toute indépendance, mais ne cesse d'avouer la direction du chef, imposant sa foi et la rigueur de sa méthode. Cette œuvre collective est homogène. Un souci de pénétrer et de convaincre, un amour sincère de la peinture animent des collaborateurs qui sont d'ailleurs parmi les écrivains d'art les plus sérieux de ce temps: Claude-Roger Marx, Jean Cassou, Paul Fierens, André Lhote, Pierre du Colombier, Paul Jamot, Germain Bazin, Raymond Cogniat, Paul Colin, etc... Leur division des tendances de la peinture depuis 1890, en cellules où sont parqués les artistes, est celle généralement adoptée pour des raisons de commodité historique. La hiérarchie des maîtres vrais ou faux est organisée selon le vœu de ceux qui connaissent le sens et la rareté d'une œuvre d'art, la valeur de l'individu.

Un jour, un peintre qui n'est pas toujours éminent par ses dons, propose le tableau qui devient une œuvre-manifeste. Ce novateur a le magnétisme qui convient. De la solidarité passagère de quelques hommes, une école naît dont l'apparition constitue une de ces dates-relais (1873-1890-1905-1908) si précieuses pour qui aime situer autour des initiateurs et même lorsque leur effort est périmé, les disciples ayant avec eux quelques affinités. Souvent, un mouvement nouveau est déclenché par défi ou par dérision, par une sorte de surenchère de forfanterie ayant un pouvoir d'agrégation plus efficace que la foi et les idées. Que, de la sorte, le classement des peintres vivants soit arbitraire, René Huyghe est le premier à le proclamer. Les historiens de 1980 seront beaucoup plus à l'aise pour ordonner certaines catégories d'artistes, aujourd'hui en pleine évolution. Ils auront en tout cas, pour léguer à leurs descendants l'aspect actuel de la peinture européenne,

avec une documentation irréprochable, les mises au point de René Huyghe, les textes de ses collaborateurs et de ce remarquable complice: M. Germain Bazin, dont toutes les études animées de perspicaces portraits psychologiques sont parmi les pages capitales de cet ouvrage.

Les chapitres consacrés à la peinture belge par René Huyghe, Georges Marlier, André de Ridder, Paul Colin sont à juste titre parmi les plus importants. Depuis le début du XIX[e] siècle, la France rayonna dans tous les pays par l'influence souvent exclusive de ses maîtres. Un seul pays échappa à cette imprégnation ou la résorba rapidement: la Belgique, et le grand ouvrage de Paul Colin, paru en 1930, sur la peinture belge depuis 1830, montra sa vitalité et son indépendance.

A la Nouvelle Société d'Edition dont Paul Colin est devenu un des administrateurs et le conseiller intime, des monographies commencent à paraître pour la mise en évidence des principaux maîtres belges modernes. **Henri Leys** (1815-1869) est étudié par M. Gustave Van Zype. Attiré par le génie de Delacroix vers 1835, Leys étudie sans se laisser influencer par Paris, trop adversaire du mouvement dans l'art romantique français. Il reste fidèle à la tradition belge du XVII[e] siècle, devient le peintre narratif des milieux anversois de jadis, en grand technicien plus près de Pieter de Hooch que de Brauwer. Gothique, archaïque, il est tour à tour anecdotique, archéologue, décorateur et sa période la plus féconde s'étend de 1852 à 1856. Un autre ouvrage est consacré par Paul Colin lui-même à **Hippolyte Boulenger** (1837-1874), autrement peintre celui-là. Paysagiste sensible, direct, constructeur de paysages dramatiques, cet homme qui pourrait être affilié aux peintres de Barbizon est un précurseur de l'impressionnisme à la manière du Lyonnais Louis Carrand, son contemporain (1821-1896). Rien ne serait plus utile qu'une minutieuse confrontation du glorieux Belge, épris de belles matières et du génial méconnu de Lyon, analyste des modulations de l'atmosphère et cuisinier, lui aussi, des beaux empâtements de couleurs.

Le même éditeur, dans une grande collection, *Ars Belgica*, publie la première partie (Art roman) d'une énorme monographie sur la **Cathédrale de Tournai.** Le texte du chanoine

J. Warichez, l'abondance des illustrations en pleine page font de ce livre le document le plus important sur cette cathédrale, œuvre unique en sa partie romane terminée en 1213 et dans laquelle l'émotion mystique est plus qu'ailleurs entièrement demandée à la puissance architecturale.

Charlieu, petite ville de la Loire, située entre Roanne et Chalon-sur-Saône, doit son intérêt archéologique à l'activité de ses moines Bénédictins et Cordeliers, du IXe au XVe siècle. Leurs initiatives sont attestées par les deux portails de l'église Saint-Fortunat (XIe et XIIe) qui comptent parmi les belles œuvres romanes, par l'église gothique de Saint-Philibert (XIIIe-XIVe) avec ses vingt-quatre stalles peintes et par les deux cloîtres flamboyants du couvent des Cordeliers. Des études nombreuses publiées au cours du XIXe siècle avaient montré le rayonnement de Charlieu, à partir de l'époque carolingienne. La vivante monographie de M. l'abbé Henri Monod, conclusion de travaux divers est aussi le résumé d'investigations personnelles, mais l'érudition d'un historien sensible, si précieuse soit-elle, reste souvent confidentielle, c'est-à-dire réservée à des cercles purement régionaux ou spécialisés. C'est le mérite de M. Lauxerois d'avoir, par sa collaboration donné à l'œuvre de M. Monod le caractère universel qu'elle méritait. Quatre-vingts photographies dues à l'auteur et à M. Jolivet éclairent la vie du texte. Elles ont toutes été prises sous l'angle favorable pour mettre en valeur les divers aspects des ensembles et des détails et cette vulgarisation de monuments inconnus de l'art français constitue un exemple suffisamment exceptionnel pour être signalé.

Président du Pen-Club de Belgique, Louis Piérard est le ministre plénipotentiaire de l'art belge auprès des différentes capitales. N'avait-il pas déjà le goût des révélations d'art et des échanges artistiques franco-belges, alors qu'il était le page de Verhaeren et de Max Elskamp? C'est à Max Elskamp, décorateur de ses propres livres, que l'on pense en feuilletant **Visages de Wallonie** pour les ornements et les hors-texte qui ajoutent des traits si vivants au caractère de ce pays. Ce sont des bois et ils ne sont pas un hommage moins rare que la prose de Louis Piérard. Leur auteur, Maurice Brocas, est arrivé à rendre personnel ce procédé de gravure qui fut plus que tout autre avili pendant les années

de grande inflation artistique et littéraire. Des chapitres consacrés par Louis Piérard au pays wallon, le meilleur est sans doute *Qu'est-ce que la Wallonie?* évocation familière de la terre, de l'âme wallone, des peintres, des sculpteurs, des bâtisseurs romans et gothiques, parmi lesquels surgissent les noms de ceux des hommes qui goûtèrent ou exprimèrent le charme de ce pays: le prince de Ligne et Beaumarchais, Verlaine, Van Leberghe et Hubert Krains. Ce sont aussi Roger Van der Weyden et Lucidel, le peintre wallon si méconnu du XVIe siècle.

Le privilège de l'âge sert, une fois de plus, M. Georges Rivière. Après un *Cézanne* vrai, préférable à tant de Cézanne vraisemblables, il publie un *Degas* si honnêtement vivant qu'il semble impossible désormais d'ajouter quoi que ce soit d'utile à la compréhension de l'homme et de l'artiste.

Voici **M. Degas, bourgeois de Paris,** homme du monde et misanthrope, portraitiste de Sémiramis et grand peintre du corps de ballet, sévère comme tous ceux que révolte l'injustice et même injuste plutôt que de paraître complaisant. Cent pages de faits, de dates, de traits de caractère, de gestes et d'attitudes font le mérite de ce petit livre. Il concourt à l'évocation de cette étonnante période où Renoir et Monet, crevant si allègrement de faim, se substituaient avec entrain aux poètes lyriques pour célébrer de 1870 à 1885 le charme des jolies filles et des paysages dans la banlieue des canotiers et des guinguettes.

Les historiens s'efforcent de nous prouver que l'Impressionnisme était une redoutable machine de guerre mue par des rapins luttant en toute solidarité pour noyer de méchants pompiers sous les jets de leur peinture claire. En réalité, Manet raillait Renoir pour sa *Loge* et Renoir aimait peu Manet, « peintre excellent qui ne sut jamais peindre une femme avec laquelle on eût aimé coucher ». Sisley fuyait ses amis. Degas cachait à peine son ressentiment contre « les courants d'air » de Monet, contre Cézanne « extravagant » et Renoir « charmeur superficiel ». Pendant ce temps, Renoir gavroche proposait quelques définitions de la nouvelle peinture: « Un jour, l'un de nous, manquant de noir d'ivoire, utilisa du jaune de chrome. L'Impressionnisme était né. » Degas avait un tel amour de la réalité même la plus littérale

qu'il s'irritait des transpositions trop apprêtées de Renoir. Moins pourtant que des horreurs de Gérome et de Robert-Fleury. Son ami Duranty exprima souvent ses pensées: « N'est-ce pas bien étrange? lisé-je dans une lettre de ce peintre observateur (Degas). Un sculpteur, un peintre ont pour femme, pour maîtresse, une femme qui a un nez retroussé, de petits yeux, qui est mince, légère, vive. Ils aiment dans cette femme jusqu'à ses défauts... Or, cette femme qui est l'idéal de leur cœur et de leur esprit, qui a éveillé et fait jouer la vérité de leur goût, de leur sensibilité et de leur *invention*, puisqu'ils l'ont trouvée et élue, est absolument le contraire du *féminin* qu'ils s'obstinent à mettre dans leurs tableaux et leurs statues. Ils s'en retournent en Grèce, aux femmes sombres, sévères, fortes comme des chevaux. Le nez retroussé qui les délecte un soir, ils le trahissent le matin et le font droit; ils en meurent d'ennui ou bien ils apportent à leur ouvrage la gaieté et l'effort de *pensée* d'un cantonnier qui sait bien coller, et qui se demande où il ira *rigoler*, après sa journée faite. »

La vie, la vie « *vivant telle quelle* », Degas ne cesse de l'exprimer de 1860 à 1917:

...Avec un dos, ajoutait Duranty-Degas, nous voulons que se révèlent un tempérament, un âge, un état social; par une paire de mains, nous devons exprimer un magistrat, un commerçant; par un geste toute une suite de sentiments...

De telles idées expliquent aisément l'antagonisme qui existait entre Degas et ses camarades impressionnistes, son amour de M. Ingres et du dessin plus que de la couleur, complément facultatif. Si Degas supportait mal les tendances de camarades dont il devait pourtant être solidaire quelques années, il n'était pas moins irrité par les usages de la « bonne société » qui fut la sienne aussi longtemps qu'il put sortir. Son goût du réalisme en art correspondait dans la vie à son amour du naturel. Son tempérament de nerveux explique ses contradictions. Par ses origines et par son éducation il était du « monde » où il rencontrait des amis. Il savait qu'il ne résisterait pas à l'envie de les maltraiter, pas plus que les femmes dont la société lui était pourtant agréable. Il s'amusait un jour de leurs propos

puérils et de l'usage des compliments mondains, cette vaseline. Mais il devinait que le lendemain il trouverait en ces bonnes manières un prétexte aux boutades souvent cruelles qu'il était seul à ne point trouver injustes, car il ne lui déplaisait pas de paraître infiniment plus méchant qu'il ne l'était en réalité. Degas misanthrope était probablement un cœur douloureux qui cherchait à se fuir, Degas prétendu misogyne un artiste qui avait horreur du convenu et du faux style.

GEORGE BESSON.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Gabriel d'Annunzio pillé. — Au hasard d'une lecture récente, notre attention fut éveillée par une impression de « déjà lu quelque part ». Et nous reconnaissions, avec surprise, de longs passages qui nous paraissaient pris textuellement dans l'*Enfant de Volupté* de Gabriele d'Annunzio.

Aussitôt nous avons confronté les deux textes: celui de la nouvelle « inédite »: *Le Charme,* par Mme Véra Charnasse, parue dans les *Œuvres Libres,* numéro d'avril 1935, Fayard éditeur, et celui de l'*Enfant de Volupté,* de Gabriele d'Annunzio, traduction de Hérelles, éditeur Calmann-Lévy, collection « Les Romans de la rose » (1921).

Et voici quelques passages que nous avons relevés et dont on appréciera la similitude:

LE CHARME	L'ENFANT DE VOLUPTÉ
Qu'étaient devenues sa vanité, sa cruauté, ses déceptions et les incurables répugnances après le plaisir? Il ne voulait plus se souvenir de rien. La respiration de la mer, lente et solennelle, suffisait pour mesurer la paix de la nuit sans la troubler. Il se laissait aller ingénument aux charmes fugitifs de l'Inconnue. Il retrouvait des sensations oubliées de sa jeunesse, cette impression de fraîcheur que donnent au sang jeune les haleines du vent salé,	...Qu'étaient devenues ses vanités et ses cruautés, ses artifices et ses mensonges? Qu'étaient devenues les amours, et les illusions et les désillusions, et les dégoûts, et les incurables répugnances après le plaisir? ... Il ne voulait se souvenir de rien... ...La respiration de la mer, lente et solennelle, suffisait pour mesurer la paix de la nuit sans la troubler. . . . .

ces effets indicibles que font sur l'âme insatisfaite les jeux de la lumière, les ombres, les couleurs, les odeurs des eaux. La mer était pour lui, non seulement une jouissance de l'œil, mais encore une source intarissable de paix où s'abreuvaient ses aspirations, et il s'abandonnait à elle avec confiance et soif. (P. 139-140.)

Il se laissait aller ingénument aux rêveries et aux charmes fugitifs de la convalescence. Il retrouvait des sensations oubliées de sa jeunesse, cette impression de fraîcheur que donnent au sang jeune les haleines du vent salé, ces effets indicibles que font sur l'âme vierge les jeux de la lumière, les ombres, les couleurs, les odeurs des eaux. La mer était pour lui non seulement un délice des yeux, mais encore une source intarissable de paix où s'abreuvaient ses pensées, une magique fontaine de Jouvence où son corps reprenait la santé et son esprit la noblesse. (P. 130-131.)

On était aux derniers jours d'août. Une quiétude extatique régnait sur la mer; les eaux étaient si transparentes qu'elles répétaient chaque image avec une exactitude parfaite, et leur ligne extrême se perdait si bien dans le ciel que les deux éléments paraissaient être un élément unique, impalpable. (P. 151.)

C'étaient les derniers jours d'août. Une quiétude extatique régnait sur la mer; les eaux étaient si transparentes qu'elles répétaient chaque image avec une exactitude parfaite, et leur ligne extrême se perdait si bien dans le ciel que les deux éléments paraissaient être un élément unique, impalpable, surnaturel. (P. 130.)

D'abord ce fut comme une angoisse confuse, tumultueuse, pleine de palpitations, sans cause connue. Fasciné par le couchant belliqueux, il n'arrivait pas encore à voir clair en lui-même. Mais lorsque la pluie de cendre crépusculaire eut éteint la bataille et que la mer fut comme un immense marais couleur d'émeraude, il crut en-

D'abord ce fut comme une angoisse confuse, tumultueuse, pleine de palpitations, sans cause connue. Fasciné par le couchant belliqueux, il n'arrivait pas encore à voir clair en lui-même. Mais lorsque la pluie de cendre crépusculaire eut éteint la bataille et que la mer fut comme un immense marais couleur de plomb, il crut en-

tendre dans l'ombre le cri de son âme, le cri de l'autre âme. (P. 151.)

...A mesure que le temps fuyait, son anxiété devenait plus forte, il se retournait à chaque instant pour voir si, derrière les orangers, sous les palmiers, n'apparaissait pas une silhouette féminine.

... Etait-ce donc un rendez-vous d'amour qu'il attendait ? Christiane l'accueillerait-elle par une parole indécise? Soupçonnerait-elle en lui cette angoisse. (P. 153.)

...Puis, après une courte hésitation:

— Ce soir, vous me permettrez quelques silences?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Il me semble que j'ai perdu la parole et que je ne sais rien dire. Mais parfois les silences peuvent devenir lourds, ennuyeux et même troublants. Voilà pourquoi je vous demande si, pendant notre promenade, vous me permettrez de me taire et de vous écouter.

— Alors, nous nous tairons ensemble, dit-elle avec un sourire presque imperceptible. (P. 154.)

J'ai cru que l'attente me ferait mourir. Si vous n'étiez pas venue, Christiane, je serais allé vous chercher n'importe où. Lorsque je vous ai vue paraître, j'ai eu peine à retenir un cri. Il n'y a que quelques semaines

tendre dans l'ombre le cri de son âme, le cri d'autres âmes. (P. 134.)

Mais à mesure que le temps fuyait, son anxiété devenait plus forte; et il se retournait toutes les minutes pour voir si, au sommet de l'escalier, entre les colonnes du vestibule n'apparaissait pas une forme féminine.

Etait-ce donc un rendez-vous d'amour ? La Siennoise venait-elle le rejoindre pour un entretien secret? Supposait-elle chez lui cette anxiété. (P. 167.)

...Puis, après une courte hésitation:

— Ce matin, vous me permettrez quelques silences?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Il me semble que j'ai perdu la parole et que je ne sais rien dire. Mais, parfois, les silences peuvent devenir lourds, ennuyeux et même troublants s'ils se prolongent. Voilà pourquoi je vous demande si, pendant notre promenade, vous me permettrez de me taire et de vous écouter.

— Alors, nous nous tairons ensemble dit-elle avec un faible sourire. (P. 169.)

J'ai cru que l'attente me ferait mourir. Si vous n'étiez pas venue, Hélène, je serais allé vous chercher n'importe où. Lorsque je vous ai vue entrer, j'ai eu peine à retenir un cri. C'est le second soir que je vous

que je vous connais, mais il me semble déjà que je vous aime depuis toujours. Penser à vous, à vous seule, c'est maintenant la vie de ma vie. (P. 170.)	vois; mais il me semble déjà que je vous aime depuis une éternité. Penser à vous, à vous seule, toujours, c'est maintenant la vie de ma vie. (P. 55.)
...Elle est donc en tout une élue? pensait Jean, quels plaisirs ne donnerait-elle pas à un amant raffiné? Dans son imagination, elle grandissait, mais en grandissant elle se dérobait à lui. Il avait trop rêvé pendant la nuit, les yeux ouverts, tandis que le souvenir d'un geste, d'un sourire, d'un air de tête, d'un pli de vêtements, le prenait et l'enlaçait comme un filet. (P. 198.)	« Elle est donc en tout une élue, pensa-t-il. Quels plaisirs elle donnerait à un amant raffiné! » Dans son imagination, elle grandissait, mais en grandissant, elle se dérobait à lui... ...Il avait trop rêvé pendant la nuit, les yeux ouverts, dans un bain de félicité sans bornes, tandis que le souvenir d'un geste, d'un sourire, d'un air de tête, d'un pli de vêtement, le prenait et l'enlaçait comme un filet. (P. 40.)

Nos lecteurs peuvent comparer eux-mêmes et relever les mêmes analogies dans les pages suivantes:

Le Charme	*L'Enfant de Volupté*
Pages 139	Pages 131
151	130 et 133
152	137
153	167
154	169
155	175
156	174
159	54
170	55
198	40
199	269

Etc...

Nous ne prétendons pas donner une copie complète du texte tiré par Mme Véra Charnasse de l'œuvre de Gabriele d'Annunzio. D'ailleurs, d'après leur style, d'autres passages semblent avoir été puisés dans d'autres œuvres du grand écrivain italien. On peut vérifier et continuer cette confrontation. C'est un petit jeu de patience. GEORGETTE BERTRIX.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Edouard Ganche: *Voyages avec Frédéric Chopin,* Mercure de France.

Où la chèvre est attachée..., certes, mais ce n'est pas sans une secrète appréhension qu'aujourd'hui je suis appelé à noter mes réactions — que leur absolue sincérité absoudra d'apparaître peut-être trop personnelles et subjectives — quant à un point important, pour nous, du livre de M. Edouard Ganche: **Voyages avec Frédéric Chopin.**

L'auteur est incontestablement l'une de ces natures attachantes qui, rayonnantes d'enthousiasme, ne peuvent servir une Idée que passionnément, fougueusement, toutes ailes éployées. Président de la *Société Frédéric Chopin,* M. Ed. Ganche prend surtout figure d'apôtre. Or, nous avons autour de nous de si nombreux « présidents » de tous étages et si peu d'apôtres, qu'il est bien beau et réconfortant de rencontrer l'un de ceux-là parmi des contingences et une époque qui ne leur sont guère, affectivement et spirituellement, propices ou secourables.

Je pressens donc, je vois et sais toute la générosité d'un tempérament ardent, attaché totalement à l'exaltation militante d'un idéal, à la défense et à l'illustration de la plus noble figure de l'univers musical. Dès lors, bien que certains chapitres de l'ouvrage marquent les accents d'un livre de combat et puissent, par là, provoquer une éventuelle riposte, ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on apportera à l'auteur l'écho d'un trouble personnel en ne lui célant point que son livre a pu contrister quelques sensibilités d'artistes français. Il se peut que M. Ed. Ganche ait prévu cela et n'en ait cure. Et d'ailleurs puis-je tellement être sûr de parler de Chopin sans passion, à mon tour, et semblablement de mon pays dans sa réalité étincelante!

Frédéric Chopin est à la Pologne; oui et oui. Son père: Nicolas Chopin est né à Marainville (France) d'ascendants fortement racinés en terre lorraine; et, cependant: « Jamais Frédéric ne saura qu'à l'ouest (de la Pologne), au pays de Jeanne d'Arc et de Claude Gellée, vivent des gens en sabots dont il est le continuateur du nom, des hommes et des

femmes dont il a le même sang, et qui *peut-être* (1) lui ont créé la moitié de son génie. »

Pourquoi ce « peut-être »?

M. Ganche n'avait-il pas écrit, dans une magnifique préface au livre de M. Z. Jachimecki: *Frédéric Chopin et son œuvre,* ces lignes, qui sous sa plume ont dû cependant être mûrement réfléchies:

...Nous reconnaissons à deux peuples, le polonais et le français, l'avantage d'être plus particulièrement qualifiés pour entendre, définir et juger l'œuvre de Frédéric Chopin. Cette affinité intime entre des gens d'une race, d'une éducation et d'une instruction particulières, et les inclinations secrètes, les mobiles, les perceptions profondes ayant engendré l'œuvre du génial musicien, est indubitable. Une Ecossaise comme Jane Stirling le sentait et le déclarait déjà peu de temps après la mort de Chopin. Il y avait dans son substratum l'essence de deux races, l'entité française étant bien sous-jacente de l'entité polonaise et ne lui fournissant que des éléments de force et de rectitude.

A propos de Nicolas Chopin, M. Ganche répète, dans son propre livre:

Il avait apporté à son fils un élément *vital* (2) devant préparer sa puissance.

Dans ces deux citations, nous sentons bien la restriction, je dirai la délimitation en qualité, de l'apport paternel: *éléments de force et de rectitude,* puis: *élément vital devant préparer sa puissance.* Ces deux propositions sont immédiatement suivies, dans chacun des cas, d'un si et d'un mais:

Si la sève de son génie contenait un suc de provenance française, elle ne jaillissait que du sol polonais et se développait dans le seul milieu qui l'ait exaltée... — Mais Frédéric Chopin ne connut qu'une force animatrice, celle du pays qui le forma, et seule l'âme de la Pologne étreignit la sienne du plus grand amour.

Et, conclusion:

L'œuvre entière de Chopin est resplendissante de polonisme et d'amour pour la Pologne, il en est la toute puissante et éternelle voix.

(1) C'est moi qui souligne.
(2-3-4) Souligné par moi.

Voilà bien ce que nous ne contesterons pas! non plus que nous ne persisterons « avec simplicité à l'imaginer (Chopin) français en considération de son nom et de son père », mais ce que nous savons de notre pays c'est que, semblable aux grandes maisons princières, il peut fournir des citoyens (et des chefs parfois) à toutes les nations de l'univers, et plus spécialement, en sa chevaleresque générosité, des héros ou des martyrs aux pays opprimés. Dans ce trait particulier à l'âme française, je reconnais le « francisme » de Chopin.

Qui oserait affirmer que le Destin qui amena le père en Pologne fut autre que le même Destin qui ramena le fils à Paris? Enfin, que signifient exactement les paroles adressées à Frédéric Chopin lors de son départ de Pologne par ce Polonais remettant au jeune voyageur une coupe en argent, pleine de la terre natale:

« Souvenez-vous de la Pologne, de vos amis qui vous *appellent* (3) avec orgueil leur *compatriote* (4)... »

Pouvons-nous penser que nous verrons contester, en Chopin, cette « essence de deux races » tant par M. Ganche que par ceux qui formèrent leurs armées libératrices sur notre sol même, et en bleu horizon — comme les nôtres?

Que le père de Frédéric n'ait jamais soufflé mot des gens en sabots qu'il avait laissés en Lorraine, nous ne verrons là peut-être pas un *reniement* inexplicable. Car, vraiment, d'après les témoignages apportés par M. Ed. Ganche sur la parfaite honorabilité et la distinction de l'homme, dans l'exemple de sa vie, nous inclinerons à déduire de cette réticence tenace sur ses origines qu'elle peut provenir d'un sentiment délicat de préséance; je veux dire de convenance dans l'adaptation à un milieu aristocratique.

Pour donner, dans Varsovie, des leçons de français et même pour être simplement admis comme comptable, il sembla à Nicolas Chopin qu'il valait mieux être « de Nancy » que de Marainville; et puis, comment ensuite revenir sur un petit mensonge, alors que, précepteur libre, puis professeur au Lycée, Nicolas Chopin ne cessera plus de vivre en un milieu élégant? Cependant, lorsque son devoir terrestre sera accompli, l'ancestral vigneron réapparaîtra en Nicolas Chopin qui, dans le jardin de sa maison à Varsovie, « cultivera une vigne

avec une habileté qui surprendra sa famille et ses amis ». Ce sera alors le *retour* de l'idée France, l'hommage, en son cœur, de l'ancien terrien à sa patrie... cette patrie où habite dès lors son fils.

Où Frédéric habite en milieu *étranger,* dit-il, peut-être reprenant le mot de son père par réminiscence involontaire, car nous trouvons dans une des lettres que Frédéric écrit de Londres: « Les Anglais sont si différents des Français auxquels *je me suis attaché* comme aux miens propres. » M. Ganche a souligné lui-même « je me suis attaché ». Moi, j'aurais souligné « comme aux miens propres ». En vérité, cependant, la phrase ne fait qu'un tout et c'est ce que M. Ganche et moi devrions — sans passion, cette fois, — reconnaître!

Qu'il me soit pardonné de croire à la noblesse du sang français et de voir dans cet *élément vital* un apport à la personnalité de Chopin, apport que je ne puis oublier.

Musicien et français, je reconnais dans la technique harmonique du maître, dans son expression et l'ordonnance de sa forme les signes qui ne trompent pas. Les motifs musicaux de l'inspiration et cette inspiration même sont au contraire de source exactement polonaise.

Alors, une question simpliste ne se pose-t-elle pas? Le fils de Justine Krzyzanowska aurait-il été, dans cette plénitude miraculeusement harmonieuse, ce qu'il fut, si un autre que Nicolas Chopin l'eût engendré? Question qui restera éternellement sans réponse, alors qu'un fait est là: Nicolas Chopin a donné à la Pologne l'un de ses plus glorieux fils et le plus fier défenseur d'une patrie, alors opprimée, mais aujourd'hui bien vivante. Aussi, il ne se trouvera pas « quelqu'un assez insensé pour vouloir dénier à la Pologne la gloire de posséder et de garder son plus illustre fils », mais seulement des musiciens pour lesquels le nom: Chopin, sonne comme un accord de chez nous.

La place de Chopin n'est plus au Père-Lachaise, assurément. Chopin pourrait mieux reposer dans le petit cimetière de Passy, entre Fauré et Debussy; là est sa famille *musicale!* Mais c'est bien au Wawel qu'il devra, au contraire, vivre éternellement et sa gloire et la réalité de la résurrection polonaise.

M. Ganche s'est employé de toute sa foi et de toute son énergie à obtenir de l'Etat polonais les honneurs pour Chopin de la royale sépulture du Wawel. L'idée est admise; seules, quelques dispositions matérielles de cette translation restant à régler ont retardé la pieuse cérémonie. En une prévision admirable de l'ordonnance de cette cérémonie, et à ce point précisée que M. Henry Malherbe crut que... c'était arrivé, M. Ganche nous fait percevoir quelle sera l'ampleur du geste.

Ce jour-là, des musiciens français auront le cœur serré. Pourquoi ne donnerait-on pas à ceux-ci la dernière joie de joindre, aux dispositions envisagées et avant le transport des cendres à l'église de la Madeleine, une autre cérémonie qui consisterait à laisser stationner la noble dépouille, quelques heures au cimetière de Passy entre Debussy et Fauré, sous la garde ou en une veillée d'honneur assurée par ceux d'entre nous qui ne peuvent se résoudre à ne considérer point Frédéric Chopin comme leur demi-frère?

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ROMANES

M. Camelat: *L'Espigue aus dits*, Imp. de Marrimpouey, Pau. — Emile Ripert: *Notes et Commentaires pour le poème de Mirèio*, « Les Belles Lettres », Paris. — B. Combes de Patris: *Anthologie des Ecrivains du Rouergue*, Carrère, Rodez. — J. Labaigt-Langlade: *Obres causides*, Imp. Nabère, Orthez. — François-Paul Raynal: *Deux cents noms de végétaux en quelques dialectes d'Oc*, Carrère. — Farfantello: *Juli Boissière*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Alfons Th. Schmitt: *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales*, Lib. E. Droz, Paris. — F. Dezeuze: *Sant Guilhem*, F. Dezeuze, Montpellier. — Victor Poucel: *Mistral*, Ed. du « Feu », Aix-en-Provence. — Comte de Mongins-Roquefort: *Deux heures chez Mistral*, Imp. F. Chauvet, Aix-en-Provence. — *Recueil de l'Académie des Jeux floraux* 1935, Imp. Douladoure, Toulouse. — Revues et journaux: *Calendau, Marsyas, Journal de l'Aveyron, Langue d'Oc et patois, Lo Cobreto.* — De quelques manifestations.

L'Espigue aus dits réunit les poésies écrites depuis environ quarante ans (la dédicace à la Gascogne est datée de 1895; le premier poème, de 1893, et le dernier, de 1931) par M. Michel Camelat, majoral du félibrige depuis 1922 et titulaire de la cigale de Gascogne. Et l'ouvrage n'a été tiré qu'à 250 exemplaires! Voilà un rare exemple de dignité littéraire, certes, mais il est regrettable que de telles œuvres ne soient diffusées davantage: M. Camelat aurait mieux servi encore la cause du félibrige. La poésie est riche, son rythme est harmonieux; il y a beaucoup d'émotion. Le recueil comprend

sept parties, et dans le chapitre *Epistoles* bien des félibres trouveront, dans *Grafie,* des enseignements pleins de philosophie. M. Camelat a complété son ouvrage par des notes intéressantes et concises, et un petit glossaire fort utile pour qui ne possède pas à fond le difficile dialecte gascon.

On doit à M. Emile Ripert, auteur de nombreuses études provençales, **Notes et commentaires pour le poème de Mirèio (Chant premier).**

Dans mes travaux antérieurs, prévient l'auteur, *La Renaissance Provençale, Le Félibrige,* et surtout *Mireille, mes amours,* j'ai élucidé, autant qu'il est possible, les conditions où Mistral a composé son poème de *Mirèio* et j'ai essayé d'en présenter les différents aspects et d'en montrer l'influence. J'entreprends maintenant ici un commentaire et une annotation de ce poème, chant par chant et vers par vers. Il convient, en effet, de faire pour une telle œuvre, si importante au point de vue provençal et littéraire, ce qu'on a fait pour les œuvres d'Homère, de Virgile, de Pétrarque ou de Dante.

M. Ripert a parfaitement raison et il faut saluer avec allégresse ces *Notes et commentaires,* constituant le début d'un travail qui, lorsqu'il sera terminé, fera un ensemble de plus de mille pages, « une véritable *somme* de connaissances provençales, analogue aux grands commentaires italiens de la *Divine Comédie* ». Il est bon qu'en France on se soucie enfin de la littérature d'Oc. Déjà, en Allemagne, le professeur Koschwitz a donné une édition annotée de *Mirèio,* où il y avait beaucoup de bonne volonté. Rappellerai-je aussi que le poète de Basse-Auvergne, Michalias, a été traduit en allemand aux frais d'une petite ville qui a nom Koenigsberg, et rien de commun avec la ville universitaire, patrie de Kant, et qu'il y a quelques mois, M. Karl Voretzsch a publié *Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung* à l'usage des étudiants d'Allemagne? Il y a là une tendance... M. Emile Ripert examine « au microscope » le premier chant de *Mirèio* et y découvre encore de la beauté. L'auteur a dû prendre beaucoup de plaisir à écrire sa très intéressante étude et il faut espérer que le *Chant II* ne tardera pas trop.

Il ne m'appartient pas de parler ici de tous les auteurs cités par M. B. Combes de Patris dans l'**Anthologie des Ecrivains du Rouergue,** mais je ne puis passer sous silence les troubadours Huc Brunenc, Daude de Prades, Raymond Jordan et Bertrand de Paris; Claude Peyrot (1709-1795), Antoine Villiers (1834-1900), Bernard d'Armagnac (1837-1924) et l'abbé Justin Bessou (1845-1918). M. B. Combes de Patris doit être félicité pour le choix heureux des morceaux de poésie ou de prose en dialecte rouergat qu'il a recueillis pour son anthologie.

Un livret de 30 pages, publié par l'Ecole Gaston-Febus à Orthez, donne un choix de poèmes de l'abbé **J. Labaigt-Langlade (1830-1916): Obres causides.** Ce choix est dû à M. Camelat, ainsi qu'une courte notice liminaire. Ce recueil s'appelle, sans prétention: *Petit libiè d'Ensegnance poupulàrie.* On ne peut qu'applaudir à de telles initiatives, qui font plus pour la cause félibréenne que de longs et doctes discours, et qui devraient être imitées dans toutes les régions d'Oc.

Deux cents noms de végétaux en quelques dialectes d'Oc est un tirage à part de 16 pages d'un de mes articles du *Journal de l'Aveyron.* Ce travail n'est qu'une très modeste contribution à l'étude toujours passionnante des dialectes d'Oc; il aurait fallu, pour la mener à bien, beaucoup de patience, et j'en ai peu. Je me suis servi de certains ouvrages de MM. Pierre Azéma, Jean Bessat, Henri Mouly, Louis Rouquier, un peu au petit bonheur; des *Archives de Trans-en-Provence,* et surtout de l'*Ensag de glossari botanic auvernhat,* dernière œuvre du regretté Louis Delhostal. Si d'autres auteurs veulent utiliser mon travail, je les laisse libres, mais ces quelques notes ne sont qu'un grain de sable apporté à l'immense édifice de la langue d'Oc.

Juli Boissière est le premier volume, dû à Farfantello, d'une collection: « Visages félibréens ». En quelque 35 pages, l'auteur raconte la vie du félibre. C'est une biographie un peu trop romancée peut-être: ainsi, Farfantello présente le poète en une nuit d'hiver de 1885, où la neige s'est posée sur Paris. Il n'y a ni bruit ni lumière et un jeune homme rêve

devant un grand feu. De sa main, parfois nonchalante, parfois nerveuse, il trace d'une écriture fine, serrée, volontaire, le récit d'un songe ardent... L'histoire de Jules Boissière est aussi un peu trop brève: il y avait pourtant, sans doute, d'autres choses à dire sur ce félibre mort à Hanoï à 34 ans, et j'eusse été heureux, notamment, de trouver sous la plume de Farfantello une plus longue relation du mariage, facilité par Mistral, du poète avec Thérèse Roumanille. Mais le livre est mince et l'essentiel a été dit, en une belle langue.

M. Alfons Th. Schmitt a pris comme sujet d'une thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Tübingen: **La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales.** L'auteur a reçu de cette université « une autorisation extraordinaire pour publier cette étude en français, surtout en faveur des folkloristes des Pyrénées et de tous ceux qui s'intéressent en France à ces questions ». M. Schmitt dit que c'est grâce au secours financier de la *Tübingen Jubiläumstiftung* 1927 qu'il a pu entreprendre, durant l'été de 1929, son enquête systématique. J'ai dit plus haut qu'il y avait une tendance en Allemagne... L'exemple, décidément, nous viendrait-il d'Outre-Rhin où l'étude des langues romanes ne laisse pas indifférents les lettrés?

Le titre de l'ouvrage dit clairement de quoi il est question. Encore faut-il qu'on sache que M. A. Th. Schmitt y a adjoint un glossaire de quelque 2.000 mots — et difficiles — relatifs aux pâtres et à leurs cabanes, aux abris du bétail, aux sonnailles, aux bovins, ovins, caprins, chevaux, ânes et mulets; aux maladies des bêtes; au lait, au beurre et au fromage.

J'ajoute que la tenue de l'ouvrage est parfaite et que de cette étude ardue — où l'auteur, très honnêtement, s'est donné beaucoup de mal pour établir une graphie, peut-être un peu compliquée, mais convenable — n'est pas exclue la poésie; j'ai été agréablement surpris de trouver cette conclusion:

C'est la langue que le montagnard pyrénéen parle, dès sa naissance, et toute sa vie durant, tant que le proverbe lavedanais se confirme:

Que s'en a da pourtat en' a labe,
Que s'en at boo tourna en linsoo.

(Comme il est venu dans les langes,
Il s'en retournera à son linceul.)

M. Alfons Th. Schmitt aura-t-il montré l'exemple aux étudiants d'Aix, de Montpellier, de Clermont-Ferrand et même de Paris? Il y a de beaux sujets de thèse à puiser chez les bergers des Alpes, d'Auvergne et des Cévennes, et chez les *gardians* de Camargue...

Un tout petit livre, « tiré à 300 exemplaires réservés » (décidément c'est une mode chez les félibres), a été consacré par M. F. Dezeuze à **Sant Guilhem.** En vers, avec une traduction française en regard, l'auteur retrace le souvenir d'une promenade qu'il fit, en mai 1930, à Saint-Guilhem-du-Désert (Hérault) avec les étudiants du « Nouveau Languedoc ». Je ne puis que signaler brièvement ces poèmes, parus en 1932 et reçus récemment. On y trouve un peu de naïveté et beaucoup de charme. Il est d'abord question de l'église

...ounte Guilhem d'Aquitàni,
Duc ourgulhous, fièr capitàni,
Sentiguent jalà soun sang vièl,
Vouguèt, — pus bas que lous pus basses —
S'agremouli, per mountà au ciel.

(...Où Guilhem d'Aquitaine, — Duc orgueilleux, fier capitaine, — Sentant refroidir son vieux sang, — Pleurant crimes et gros péchés, — S'humiliant devant les plus humbles, — Voulut s'abaisser, pour monter au ciel.)

Puis M. Dezeuze imagine *Ce que disait Charlemagne* et *Ce que disait Guilhem*, et enfin, *Mille ans plus tard,* nous présente *La relique:* une parcelle du bois du Golgotha qu'un jeune prêtre montra aux visiteurs avec beaucoup d'émotion.

On aura toujours à écrire sur Frédéric Mistral, mais le **Mistral** dû à M. Victor Poucel, et qui a paru dernièrement, n'est pas constitué par des pages neuves, puisqu'elles parurent en articles dans les *Etudes* les 5 et 20 mars, 5 et 20 avril 1914 (Mistral disparaissait le 25 mars sans achever de les lire), enfin, le 5 juin 1918. L'auteur dit que c'est M. Frédéric Mistral neveu qui a voulu ramener au soleil ce *Mistral* qui depuis l'avant-guerre était dans l'ombre. Il faut l'en féliciter

et s'en réjouir, car ce livre ressuscitera des souvenirs au cœur des félibres qui connurent le grand poète, et sera plein d'enseignements pour les générations actuelles dont la connaissance — livresque — du Maillanais est imparfaite. Et ce résultat ne sera pas mince, si l'on songe, comme je l'ai dit deux fois déjà au cours de cette chronique, que la question ne laisse pas indifférentes les universités étrangères. (M. Poucel rappelle l'admirable « intégrité scientifique qui a amené le professeur Hans Weike, de l'Université de Cottbus, trois ans de suite au Ventour, à Cassis et jusqu'à la roche d'Aiglun (Alpes-Maritimes) pour reconnaître les lieux du poème de *Calendal* ».)

L'auteur montre *Le Paysan, L'Ouvrier, Le Poète* de *Mireille* et de *Calendal, L'Auteur classique*, et termine son ouvrage si complet par *Ma visite à Mistral* (1913). Il serait excellent que des ouvrages comme celui de M. Victor Poucel fussent très largement diffusés. L'étude est complète et faite de beaucoup d'amour; on n'y trouve pas, latentes, de ces querelles qui divisent les félibres, alors que le vœu de Frédéric Mistral était qu'ils fussent unis: querelles d'écoles, de langage, d'interprétation; d'autres aussi, moins désintéressées. Faut-il rappeler que les huit maintenances du félibrige furent sauvées, au vote, par la seule voix de Mistral? Faut-il rappeler aussi qu'à la Sainte-Estelle de 1913, tenue à Aix, Mistral, comme se parlant à lui-même, déclara: « Le félibrige a fait son chemin... »?

Le comte de Mougins-Roquefort, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix-en-Provence, a, lui aussi, rendu visite à Mistral: il n'en tire pas vanité outre mesure et rappelle même dans l'avant-propos de son livre **Deux heures chez Mistral** que l'auteur de *Mireille* disait: « On me visite comme on visite les Alyscamps d'Arles et les Antiques de Saint-Rémi; je suis dans les Guides. » La visite de M. de Mougins-Roquefort eut lieu le 20 septembre 1913: une carte postale autographe reproduite dans le texte en fait foi. L'auteur a conservé de cette visite un souvenir très net, presque photographique, et il livre à notre curiosité quelque chose de nouveau: la nomenclature et la description des objets se trouvant chez Mistral. C'est

nous faire pénétrer plus avant dans l'intimité du maître de Maillane, et il faut en savoir gré à M. de Mougins-Roquefort.

On trouve dans le **Recueil de l'Académie des Jeux Floraux** 1935 quantité de renseignements intéressants et le palmarès des ouvrages couronnés dans les concours littéraires en 1935. Passons... Ce qui me plaît davantage, ce sont les poèmes en langue d'Oc dont les auteurs: Mmes Séguret-Fraysse (Calelhon) et Simone Gay; MM. l'abbé Barcelo, Bergue, Narach, Joannon, de Nauroza et Pestour, ont obtenu des fleurs. Le recueil groupe aussi des discours, notamment celui prononcé par M. l'abbé J. Salvat, sur l'amiral de Rochegude, à l'occasion du centenaire de sa mort, et enfin un tableau des travaux et lectures des mainteneurs et maîtres ès jeux.

La revue **Calendau** est toujours aussi nourrie. Dans le numéro de mai, M. Léon Teissier donne une « Statistique des cigales dans l'œuvre de Mistral » et Mlle Marcelle Drutel, le commencement d'une traduction de *La Mieterano* de Pierre Termier. Le numéro de juin est constitué par une précieuse anthologie des félibres morts à la guerre, publiée à l'occasion de la Sainte-Estelle 1935. Je regrette bien de ne pas pouvoir parler longuement de ce numéro spécial, mais qu'on sache qu'on y trouve des œuvres, en prose et en vers, d'une vingtaine de félibres disparus...

Dans **Marsyas** d'avril-mai, il faut citer un poème de M. Georges Reboul: *A ma jouvènço.*

Sènso èstre ana tant lun qu'Arthur Rimbaud,
un jour, pamens, espeçarai moun glàvi...

(Sans être allé aussi loin qu'Arthur Rimbaud, — un jour, pourtant, je briserai mon glaive...)

La collaboration en langue d'oc du **Journal de l'Aveyron** est riche. On y trouve les signatures de MM. Jean Ladoux, dont j'ai parlé ici (*Mercure*, 1-5-35); Henri Mouly, qui a écrit une bien jolie poésie sur Villefranche-de-Rouergue, de Calelhon (Mme Séguret), etc.

Le premier numéro de **Langue d'Oc et patois** (bimestriel) a paru en février. Cette revue a la même direction que *Les Amis de la Langue d'Oc*. On y trouve de nombreux renseigne-

ments qui, bien que jetés un peu à la diable, sont précieux pour qui aime la langue d'Oc.

Lo Cobreto est l'organe de l'*Escolo oubernhato,* d'Aurillac. Je suis heureux de pouvoir signaler enfin une revue rédigée en dialecte auvergnat. Dire que sa tenue est hautement littéraire serait exagéré, mais il ne s'agit pas de faire toujours de la littérature, et il faut louer *Lo Cobreto,* dont le titre est chantant, d'intéresser ses lecteurs en les amusant: ce n'est point si facile.

La Sainte-Estelle s'est tenue cette année les 8, 9, 10 et 11 juin à Clermont-l'Hérault, avec l'aide de l'*Escola Peyrottas* qui a réalisé le projet d'un Bois Sacré dédié aux félibres morts pour la France: la forêt de Sainte-Estelle, sise à Saint-Saturnin, près de Clermont-l'Hérault. Au cours du consistoire de Sainte-Estelle, M. Auguste Bénazet, de Villefranche-de-Rouergue, a été nommé majoral du félibrige, en remplacement de l'abbé Bessou, mort en 1918 et qui, depuis, n'avait pas de successeur.

En avril, à Marseille, on a apposé une plaque sur la maison du 15, quai Rive-Neuve, où, pendant trente-cinq ans, travailla Valère Bernard. Cette plaque est ainsi rédigée:

Eici — L'aguènt soun Oubradou; — Lou Mèstre — VALERI BERNARD, — *Pintre, Gravaire, — Pouèto, Roumansié, — Capoulié dóu Felibrige, — Travaiè — Pèr la Prouvenço — E pèr la Renaissenço Oucitano — Lou Calèn — Printèms de* 1935.

Les félibres se sont réunis au Paradou pour l'apposition d'une plaque de marbre sur la maison du poète populaire provençal Charloun Rieu, mort à 78 ans dans son village natal. M. Emile Ripert a prononcé un discours.

Le dernier dimanche de juin a eu lieu à Sceaux (Seine) le pèlerinage annuel. Un grand nombre de félibres se sont réunis dans le petit jardin où se dressent les bustes de Florian, Frédéric Mistral, Aubanel, Paul Arène, Maurice Faure, Sextius Michel, Clovis Hugues et Paul Mariéton.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Costis Palamas: *I Nyktes tou Phimiou* (1931-1932), Kollaros, Athènes. — Nicos Pappadimitriou: *Prooimia kai Chorika*, Poèmes; Papayoryou, Athènes. — K. Th. Dimara: *Πepta Kephalaia yia tin Poïsin*, Kastalia, Athènes. — Triandaphyllidi: *Dimotikismos*, Athènes. — Triandaphyllidi: *Apo ti Glossiki mas Historia* (Vernardakis, Kontos, Hatzidakis); Athènes. — Petros Vlastos: *I helliniki kai merikes alles paralliles Diglossies;* Hestia, Athènes. — Mémento.

Qui eût osé passer sous silence, même quand la vieillesse semblait distancer l'attention des générations montantes, une œuvre nouvelle de Victor Hugo? N'était-il pas l'écho sonore qui répercute tous les bruits du monde? De même pour **Costis Palamas,** qui est un univers d'un autre ordre, un univers grec, et qui, comme tous les génies authentiques, ne cesse de se renouveler, tout en restant admirablement lui-même. Et voici **Les nuits de Phimios.**

Homère, Dante, Shakespeare, Gœthe! Quatre sommets auxquels il aspira sans doute de s'égaler et dont il a médité l'œuvre plus que personne. Sa pensée (et il est avant tout un poète de la pensée) s'affilie bien à celle de Dante, et c'est bien la Sagesse de Pythagore qui est l'autre nom de sa Beatrix lyrique. Ses aïeux, qui furent des prêtres et des hommes voués à l'enseignement, lui ont légué la passion des choses du passé, avec le souci d'illuminer de beauté la vie présente. Ainsi, sans rompre avec la tradition chrétienne orthodoxe, a-t-il pu nouer commerce étroit avec les dieux antiques et chercher la clef des grands mystères dans une méditation passionnée, qui l'induit à chanter pour la gloire des hommes et de l'Olympe, selon les rythmes les plus variés. Il croit à la rédemption de l'Homme par la Connaissance intuitive, et c'est ainsi qu'il se rapproche à la fois de Virgile et de Gœthe, de Virgile par la virtuosité rythmique, de Gœthe par le souci métaphysique et la curiosité intellectuelle infatigable. Est-ce l'exemple d'Omar Khâyyam qui lui fit concevoir l'idée de composer des quatrains philosophiques? Lui seul pourrait nous le dire. En tout cas, il nous en offre aujourd'hui une triple gerbe, dont les 264 morceaux ont été composés entre les années 1931 et 1932, et que nous tenons à signaler sans retard à l'attention de nos lecteurs. Car on commence à découvrir Palamas en France, et ce livre est un précieux document. Palamas est là tout entier, dans ces

comprimés prismatiques, tout en arêtes vives de cristaux qui accrochent l'ombre et la lumière. Palamas est là tout entier, avec sa foi dans la suprématie de l'Intelligence, son intense bouillonnement cérébral, ses mots chargés d'éclairs, son étourdissant métier de versificateur né, qui entrelace et fait étinceler les syllabes, mais que ne peut masquer toutefois une certaine sécheresse inhérente au genre. Aussi préférons-nous, dans ce parterre fleuri de quatrains, ceux qui dans la dernière partie du volume sont mieux imprégnés de l'âme sensible du poète, ceux qu'il a composés en quittant ses livres et en regardant par la fenêtre ou en évoquant ses souvenirs. Sceptique et païen par certains côtés, Palamas est profondément religieux par d'autres, et tout son art est une perpétuelle recherche d'équilibre, que résume assez bien ce quatrain parmi d'autres:

> Ni très purs, ni pécheurs. Fidèles tous les deux
> A la fureur bachique:
> L'ivresse fauve, la folie asiatique
> Se calment, Ionie, au rire de tes dieux.

C'est le rire des dieux qui passe à travers toute la poésie de Palamas. C'est pourquoi, selon la juste expression de Tigrane Yergate, elle fait penser plus qu'elle n'émeut. Ainsi du Temple grec comparé à la Cathédrale. Palamas possède au suprême degré le sens de la mesure. Il a des mots taillés à facettes, et il peint d'un trait net et bref tout ce qu'il veut évoquer ou suggérer. Dans le quatrain ces qualités s'exagèrent encore. De là certaines énumérations. Mais il n'y a jamais rien d'indifférent chez Palamas, et il a rassemblé dans son œuvre tout ce qui caractérise essentiellement l'âme grecque; il a bien réellement totalisé en lui sa race entière. A la conception poétique d'Hugo, de Palamas, n'appartient pas essentiellement le don de la grâce. Le lyrisme nostalgique d'un Porphyras, par exemple, dégage des harmoniques d'un autre ordre, et il est nécessaire, au surplus, que, mûrie par les bouleversements du monde contemporain, qui ruinent peu à peu tous les vieux concepts et préparent on ne sait quelle métamorphose des sociétés et des consciences, la jeunesse fasse entendre des chants aux tonalités imprévues, gonflés d'haleines plus fiévreuses. Cela n'ira pas sans heurts,

ni dissonances, et les récents poèmes orageux de M. Ritsos en sont la preuve. Mais d'autres déjà, tel M. Nicos Pappadimitriou, dont les **Préludes et Chorals** affirment des débuts triomphaux, réalisent un art plus équilibré dans son modernisme musical, par un luxe d'images imprévues que provoquent à la fois la vision colorée des choses et le besoin fiévreux de s'évader hors des contingences du présent.

Toute certitude de joie stable et d'idéal étant refusée à l'homme d'aujourd'hui, il est nécessaire au Poète d'extraire de la vie ambiante des rythmes neufs et subtils, pour y accrocher la trame de ses songes. Pour rendre l'existence supportable, ne nous faut-il pas, d'époque en époque, chercher à découvrir le monde selon des perspectives inédites? Ainsi, à mesure que la Musique développait ses moyens d'expression, la Poésie s'est engagée dans des voies parallèles, et la voici prête à traduire, elle aussi, les mouvements les plus secrets de la sensibilité, les plus nostalgiques élans de l'âme. Ainsi les mots deviennent des cristaux irisés, et l'on retrouve chez M. Pappadimitriou, par la magie d'une autre langue et d'autres rythmes, quelque chose du charme étrange qui distingue Keats et Shelley. Né à Amphissia, près de Delphes, M. Pappadimitriou a bu, dès ses premiers ans, l'eau de Castalie. Il a redécouvert le grand secret du Rythme et des Images, entrelacés l'un dans l'autre par le miracle de la sensation. C'est ainsi qu'il est allé de la musique à la poésie, et que le paysage alpestre, proche parent du décor de montagnes qui a fomenté ses premiers rêves, lui a suggéré, par touches de lumière transposées en sonorités verbales, les éléments divins de son art. La phrase ample, ondoyante et variée se moule adroitement en vers, en strophes, en stances, en *laisses* d'une extrême souplesse, et se révèle ainsi capable de tout exprimer de la nature et de la vie.

Le déroulement des saisons a dicté l'ordre du livre et, de page en page, la vibration de l'heure s'accorde avec la vibration du songe ou du sentiment. Nulle part la subtilité de la pensée ne nuit à la fermeté du verbe. Voix des eaux vives, bruits d'ailes en essor, chant des oiseaux, frisson des branches, voix des échos embusqués entre les rochers, tout chante en ces vers baignés de toutes les nuances de la lumière; tout

y exprime l'étroite communion de l'âme avec les choses. Mais, si je n'avais, par hasard, erré un jour à travers le paysage convulsé de Delphes, peut-être n'aurais-je vu dans ces poèmes que de prestigieux exercices lyriques, d'agréables fantaisies de virtuose qu'une intime familiarité avec les moyens de la Musique aurait guidé vers d'imprévues réalisations pindariques. Ebloui par la nouveauté de ce style rythmique, peut-être n'aurais-je pas discerné l'essentiel, qui est la confession lyrique d'une âme profondément nourrie des atavismes sacrés de sa terre natale. « A Delphes, a dit Gaetano Darchini, la nature semble proposer aux hommes de méditer sur leur destin. » C'est ce qu'a deviné à son tour Sikélianos, c'est ce qui donne à la poésie de M. Pappadimitriou son accent cosmique. C'est dans la majesté du paysage alpestre et dans ses féeriques éblouissements que le poète a rêvé, médité, œuvré; c'est dans les sentiers de la montagne, au bord des sources irisées, devant la floraison mauve des cimes neigeuses, parmi les fleurs sauvages et dans le mystère de la forêt qu'il a reçu la visitation de l'Esprit créateur, et que les divinités cachées lui ont fait escorte, pour le remmener, par la vertu du songe et du souvenir, vers le sanctuaire natal.

Poète bilingue, M. Pappadimitriou a publié en français en diverses revues d'impressionnants spécimens de sa verve originale, et le dernier fascicule de *Poésie* nous le présente en compagnie de MM. Athanassiadès (le dramaturge applaudi de *Périandre*), Al. Embiricos, Th. Grivas, Alexiou. *La Colline pélasgique* débute ainsi et, dans cette strophe, le poète semble s'être défini tout entier:

Doux sanglots des échos familiers qui défaillent
Sur les sombres murailles
Que le ciel décompose et la terre engloutit,
Ferments de mes lointains vertiges, ô ruines,
Pélasgiques racines.

Mais c'est dans sa langue maternelle, celle de Sikélianos et de Lambros Porphyras, qu'il donne tout naturellement sa plus haute mesure. Les *Préludes et Chorals* lui ont valu déjà les appréciations les plus flatteuses, et sans doute par quelques jeunes disciples sera-t-il salué bientôt comme un maître.

Ah! certes, les esthéticiens n'en ont pas fini d'explorer le mystère de la Poésie. M. Dimaras, en tout cas, dans les **Sept Chapitres** qu'il consacre à l'art des vers, le fait avec un certain bonheur et une indéniable érudition. S'inspirant des idées et des travaux les plus récents en la matière, il situe dans le Désir, qui est l'essence même de la Vie, dans l'éternel *Pourquoi* qui aimante nos efforts spirituels, la source de la Poésie. Il se propose ensuite de délimiter les territoires respectifs de la Poésie et de la Prose, et, après avoir noté au passage que les changements apportés dans la technique du vers par Hugo et Palamas ont ouvert la voie à certaines confusions contemporaines, il formule cette définition originale: « Le territoire de la Poésie, c'est le microcosme; celui de la Prose, c'est le macrocosme. » L'éminent essayiste s'efforce à déterminer la nature des divers thèmes poétiques et en marque la similitude. Il analyse ensuite l'action réciproque, au cours de la création poétique, de l'inspiration et de la volonté, et ne manque pas de découvrir que le sentiment poétique est proche parent du sentiment religieux. Au reste, le Verbe rythmé n'eût-il pas fonction originelle de s'adresser aux dieux? La Poésie met l'âme en communion avec l'Irrationnel cosmique. Le loisir est donc nécessaire au Poète et la véritable fonction de celui-ci est d'être l'intermédiaire entre Dieu et les hommes. On ne saurait plus hautement conclure. Peut-être est-ce pour cela également que le langage de la Poésie ne saurait puiser ses éléments ailleurs que sur les lèvres du peuple. Aussi bien, le Poète puisera dans l'idiome qu'il a balbutié, enfant, sur les genoux de sa mère les accents qui trouveront plus directement le chemin du cœur. C'est pourquoi, en Grèce, la langue des poètes est le roméique vivant, non le scolastique mort. Et les officiels n'y feront rien, ni le snobisme, ni les décrets. C'est ce que M. Triandaphyllidis ne cesse de démontrer dans chacun de ses savants ouvrages, dans ses conférences d'abord. Avec mesure et sagacité scientifique, M. Triandaphyllidis bataille depuis longtemps pour la langue vivante, et le point de vue pédagogique l'intéresse tout particulièrement. Dès 1926, dans **Démoticisme,** il s'adressait aux maîtres de l'enseignement grec, pour combattre le préjugé puriste, et pour dénoncer l'erreur qui consiste à vouloir écrire une autre langue que

celle que l'on parle. Aux frontières, par la faute d'une orthographe inutilement compliquée d'archaïsmes, le grec se défend mal. En deux conférences prononcées en 1932, M. Triandaphyllidis étudie *Le Problème de l'Orthographe.* Il fait l'historique de la question, signale les difficultés auxquelles on se heurte de nos jours, et propose un système d'écriture phonétique, avec réforme et simplification de l'accentuation. Hélas! grâce à leur alphabet, où sévit surtout l'iotacisme, les Grecs s'égarent dans les discussions orthographiques et grammaticales. Et l'on n'aboutit point. En 1933, dans *L'Académie et la Question de langue,* l'éminent linguiste revient à la charge et montre que la langue vivante ne peut s'accommoder du galimatias *catharévoussiste.* Pressentant sans doute que la cause du roméique, sous la poussée des modes et des influences contemporaines, était appelée à perdre momentanément du terrain, il publie en 1934 *Les Jeunes et la Question de langue,* où il invoque l'exemple des autres peuples européens. Son dernier opuscule: **De notre histoire linguistique,** met en lumière l'action de trois philologues: Vernardakis, qui sut augurer de l'avenir du roméique en poésie, Kontos et Hatzidakis, attachés à perpétuer plus ou moins adroitement la funeste diglossie. Car chacune des deux langues, l'une artificielle, l'autre naturelle, n'a pas seulement son vocabulaire, mais aussi et d'abord sa grammaire. Le *catharévoussisme* français ne touche que le vocabulaire.

Poète de grand talent, conteur prestigieux, linguiste érudit et subtil, grammairien hostile à la routine, M. Petros Vlastos est aussi un démoticiste fervent. Nous avons rendu compte ici-même des deux conférences faites par lui, en octobre 1932, au King's College de Londres, et réunies en volume un peu plus tard, sous le titre de **La Diglossie grecque et quelques cas parallèles.** Le livre parut en anglais. Son auteur vient de le traduire en grec en le complétant. Il y ajoute notamment un substantiel chapitre sur la Langue scientifique et littéraire. Aux lettrés de se conformer strictement aux principes de la grammaire vivante (phonétique et syntaxe). Le vocabulaire de la langue commune est à leur disposition. Aux savants de créer le vocabulaire scientifique, en conformité des principes de la grammaire vivante.

Et M. Vlastos donne l'exemple en appliquant à ses livres une réforme orthographique plus radicale que celle de M. Triandaphyllidis; car elle supprime les esprits. Au reste, M. Vlastos ne s'adresse pas au peuple, qu'il considère dans sa masse comme inerte et peu éducable. C'est l'élite qu'il cherche à convaincre. Cependant le peuple, livré à son instinct linguistique, suit la voie droite. Il y a lieu de méditer ici sur le *Bilinguisme des Macédo-Roumains* du Pinde, tel que nous l'expose M. Récatas dans une thèse fort savante, et sur le rôle de la femme dans le langage. Le macédo-roumain est une langue latine, dont le vocabulaire s'est progressivement peuplé de mots grecs. A l'école, on n'enseigne que le grec; mais, dans la famille, la mère ne peut s'entretenir avec ses enfants que dans l'idiome ancestral. En fait, ceux-là seuls qui, passé l'âge scolaire, ont pu voyager peuvent comprendre et parler le grec. Ce cas de bilinguisme est le même que chez les Bretons de Basse-Bretagne, et n'a rien de commun avec la diglossie des Grecs, laquelle repose sur des préjugés archéologiques. C'est au foyer grec que la mère de famille enseignera aux siens l'amour de la langue vivante.

MÉMENTO. — Pendant que l'on éloigne en Grèce de l'enseignement ceux qui tendaient à le tourner vers la vie, Alexandre Pallis, traducteur de l'*Iliade* en vers kleftiques, poète satirique exquis, disparaît de la scène du monde. C'est grand deuil pour le démoticisme. Traducteur habile et passionné, Nicolas Poriotis s'est aussi révélé poète dramatique original dans sa tragédie en vers de *Rhodopi*, tirée d'une ballade populaire à la façon de la *Galathée* de Vasiliadis. Publiée en 1913, elle reparaît aujourd'hui en seconde édition, dans un fascicule de *Thyméli*, accompagnée de nombreux commentaires critiques. Psichari avait vu juste. C'est un pur chef-d'œuvre.

Et voici des vers. Nous devons nous borner maintenant à une simple énumération. Les menus poèmes de Yannis Lefkis: *Stenagmoi kai Pothoi*, sont vifs, passionnés, divers de rythme et de sentiment. Toute l'âme parfumée de Chypre s'y joue. La montagne et la mer prennent voix tour à tour dans les *Néa Poïmata* de M. Aristide Prokos. Les *Erotika tragoudia* de M. Costas Athanassiadis sont lumineux et frais comme tout ce qui est apte à célébrer l'amour, dans sa simplicité voluptueuse. *I Apiri Stigmi* de M. Yannis Kouyoulis est d'une veine analogue, avec quelque chose de plus direct et de plus profond, qui donne au *Voyage à Cythère* un accent d'élégie. On

sent beaucoup de sincérité dans les vers lamartiniens de *Kataphygia* par Claude Markinas, que le modernisme ne tente point. Au contraire, M. G. Séphéris, dans *Mythistorima*, nous offre des laisses en vers libres, où s'entrelacent des images hardies et qui font entendre de secrètes résonances d'âme. Dans le roman, signalons *I parakmi tôn Sklirôn*, par M. Terzakis, d'une psychologie hallucinante.

Lire à *Libre* (mai 1935) le *Zitima*. A plus tard les revues: *Paneyiptia, Kastro, Ionios Anthologia*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. M. Radovanovitch: *La Petite Entente*, étude historico-juridique, A. Pédone, s. d. — Raoul Chélard: *Le danger hongrois*, Figuière, 1934. — Ladislas Fenyes: *Le peuple hongrois accuse*, Rieder, 1934. — H. Slovès: *La France et l'Union soviétique*, avec une préface de Henry Torrès, éd. Rieder.

M. Voyslav M. Radovanovitch, écrivain et juriste yougoslave, se préoccupe de la place qu'il convient d'attribuer, en droit international, au « groupement d'Etats » constitué par **la Petite Entente.** Il en recherche d'abord, dans un intéressant raccourci historique, les origines lointaines, qu'il découvre « dans l'accord entre les pays tchécoslovaque et yougoslave » et dans le sentiment de « solidarité slave ». Parmi les projets primitifs qui furent envisagés, l'auteur note le projet Take Jonesco, qui englobait la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie et la Grèce, et le projet Bénès, limité à un groupement à trois. Ce fut ce dernier qui l'emporta. Après avoir cité les « accords constitutifs » et les conférences périodiques de la Petite-Entente, M. Radovanovitch étudie l'acte général du 21 mai 1929, « le premier acte international que chacun des trois Etats alliés ait signé », et l'accord complémentaire de Strbské-Pleso du 27 juin 1930 qui transformait la Petite-Entente en un « tout organique », sans précédent dans l'histoire. Il examine également l'attitude des trois Etats devant certains problèmes, en particulier devant l'*Anchluss*. Commentant le Pacte du 16 février 1933, il dégage les « innovations essentiellement organiques dans les liens juridiques entre les trois Etats », encore que, selon lui, le statut de Strbské-Pleso reste sur la base du Pacte de Genève.

Cet historique permet à l'auteur de préciser la nature juridique de la Petite-Entente. Il se refuse à y voir une « confédération » ou un « super-Etat », mais estime plutôt qu'elle se présente comme une personne distincte du droit international... « sous l'aspect d'une catégorie intermédiaire entre un groupement d'Etats alliés et une confédération à liens plus lâches, sans que cette personnalité exclue celle des trois Etats contractants ».

Dans cette brochure très documentée, M. Radovanovitch se sert d'une langue toute de clarté et de souplesse qui rehausse l'intérêt de cette nouvelle page du Droit International.

C'est avec sa verdeur de langage bien connue, ne reculant devant aucune audace d'expression, que M. Raoul Chélard nous parle du **Danger hongrois.** Et, selon une méthode qui lui est chère, il s'ingénie à rechercher dans l'histoire la plus lointaine les racines du présent. Dans « Responsabilité de la Hongrie », il avait brossé un tableau coloré de la « culpabilité » magyare à la veille de la guerre. Son dernier ouvrage est un large essai d'interprétation de ce réseau complexe d'intrigues, de conspirations et de « complicités » qui devaient aboutir aux tragiques événements de Marseille...

Le premier chapitre, « la psychologie du régime », violent mais suggestif, éclaire d'une lueur brutale certains traits de la structure politique et sociale hongroise. Le régime de ce royaume sans roi serait une « dictature larvée, pourvue d'un cache-sexe libéral qui lui permet de se présenter avec décence parmi les Etats démocratiques, tout en figurant parmi les Etats despotiques comme leur égal... ».

La loi électorale hongroise apparaît aux yeux de M. Chélard comme « un système de barrages successifs dont les écluses ne s'ouvrent que pour un candidat officieusement agréé... ». Ainsi, seule une caste aristocratique restreinte participerait à la vie politique, la bourgeoisie étant « d'origine étrangère et encore cristallisée », le paysan ayant dans le sang « dix siècles de misère et d'obéissance », les intellectuels et les ouvriers « muselés » ou matés par la police... L'auteur nous révèle ensuite que les clauses militaires du Traité

de Trianon sont rendues inefficaces grâce à la formation de nombreuses organisations paramilitaires, une des plus importantes étant l'ordre des « héros », composé de près de 13.000 officiers pourvus de terres et privilèges. L'instruction de la jeunesse emprunte sa discipline au fascisme italien.

Ces constatations dénuées de bienveillance sont suivies d'une sombre évocation de l'histoire intérieure hongroise depuis l'avènement de l'Empereur et Roi Charles jusqu'à la débâcle définitive. Le récit de la décomposition de l'ancien régime, des stériles efforts du malheureux souverain, impuissant à briser la germanophilie de la caste dirigeante, est profondément dramatique. M. Chélard cite un texte extraordinaire extrait du *Magyarorsàg,* en date du 6 avril 1918, c'est-à-dire en une heure où la patrie hongroise se trouvait en danger de mort:

(Le Parlement) ...n'a plus d'autres idées que sa vanité, ses intérêts privés, ses haines et ses rancunes personnelles, l'égoïsme des groupes, les rivalités féroces pour la possession du pouvoir, le marchandage des places, la souplesse de l'échine...

Pendant ce temps le comte Batthyàny constate que, sur le front austro-italien, « les soldats étaient en haillons et gelaient ». Les déserteurs augmentaient sans cesse. Devant l'armée comme devant l'arrière, le spectre de la famine surgissait. Dès lors les événements se précipitent. C'est l'éphémère République du comte Karolyi, puis l'apparition des « Mongols de Béla Kun » et la révolution rouge. M. Chélard rectifie à ce sujet pas mal de préjugés. On a maintes fois calculé par milliers les victimes du bolchevisme magyar. D'après une source digne de foi, les révolutionnaires auraient assassiné, en tout, 587 personnes en Hongrie, « sans compter, il est vrai, celles qu'ils ont torturées ». Or, sur le total des victimes, il y a 7 % de juifs. Le mouvement de Béla Kun était donc loin d'être exclusivement d'inspiration sémite... Les rouges qui sévirent cinq mois en Hongrie s'enfuirent devant l'invasion roumaine. Un gouvernement de gauches composé d'anciens commissaires du peuple « repentis » disparut rapidement devant le putsch Friedrich, qui ramena à Budapest les émigrés de l'ancien régime, soutenus par l'Entente. Ce fut l'origine de la « Terreur blanche », que

l'on désigna en magyar, nous dit M. Chélard, par l'expression de « Horthy bunko »: « la matraque Horthy ».

Quelques pages documentées évoquent les souvenirs de cette époque troublée entre toutes, mais mal connue.

La seconde partie du livre traite de la politique extérieure hongroise. La caractéristique de cette dernière est, pour M. Chélard, la recherche de puissantes alliances étrangères, recherche qui ne sait pas toujours éviter les « liaisons dangereuses ». Les exemples ne manquent pas: c'est d'abord le « faux mariage » avec l'Autriche, puis le « flirt » avec la Prusse, qui devait se matérialiser en 1866, lorsque des généraux hongrois traitèrent directement avec Bismarck pour prendre l'Autriche à revers. Les yeux des Hongrois les plus germanophiles ne devaient s'ouvrir que beaucoup plus tard, lors de l'apparition du « Mitteleuropa » de Naumann, revendiquant pour l'Allemagne un droit de suprématie sur tous les peuples de l'Europe danubienne, y compris les Magyars. Il est fort probable que, si le pangermanisme avait remporté la victoire, le royaume de Saint-Etienne serait devenu une sorte de colonie allemande. Le Traité de Trianon, s'il a amputé territorialement la Hongrie « historique », a consacré malgré tout son indépendance et sa liberté nationale. Vu sous cet angle, ce traité représente, dit M. Chélard, pour la Hongrie « la meilleure de ses chances »...

Un dernier chapitre passe en revue les différentes méthodes de la propagande révisionniste hongroise, les divers arguments dont elle se sert et, pour conclure, aborde à nouveau la question des responsabilités de guerre.

Ecrit dans une langue extraordinairement vivante, pleine d'images et d'évocations, l'ouvrage de M. Chélard trahit trop souvent cependant une flamme et une passion qui nuisent à sa liberté de jugement. Mais, dépouillée de ces éléments subjectifs, la partie documentaire du livre, enrichie de souvenirs personnels, offre un intérêt historique que l'on ne saurait négliger.

Le peuple hongrois accuse. C'est un Hongrois qui signe cet acte d'accusation, sobre mais énergique, contre le régime auquel son pays est présentement soumis. Le témoignage de

Ladislas Fenyes, démocrate et patriote, est particulièrement émouvant. Ancien membre du Parlement hongrois, exilé de son pays lors de l'affaire des faux billets français qu'il avait dénoncée, sa voix a d'autant plus de résonance qu'elle a la prétention d'être la voix même du peuple hongrois, « la plainte, les remords, l'indignation, les soupirs et les accusations de ce peuple... ».

Fenyes contribue à détruire la légende d'un Tisza pacifiste: il nous montre au contraire le vieil homme d'Etat prêt à marcher, dès le 14 juillet 1914 « la main dans la main », avec l'Allemagne. (*Endlich ein Mann!* avait écrit Guillaume II en marge du discours de Tisza.)

Puis il dégage les causes principales de la révolution hongroise: « quatre années de guerre et de souffrances sans but », mais surtout la soif de réforme agraire. L'ancien député hongrois reconnaît d'ailleurs sans peine les fautes des libéraux et des sociaux-démocrates, dont la plus grande est de n'avoir pas procédé immédiatement au partage des terres, seul moyen permettant de « déraciner » la féodalité magyare. Il reproche également à ses amis politiques de ne s'être pas, lorsqu'ils étaient au pouvoir, suffisamment libérés de l'irrédentisme et d'un nationalisme « historique » périmé. Leur manque de fermeté devait être exploité habilement par la révolution rouge. Fenyes estime, lui aussi, que l'on a eu tendance à exagérer les atrocités du bolchévisme en Hongrie, bien qu'il en ait été une des premières victimes. En revanche, il cite un certain nombre de faits accablants sur la « Terreur blanche »; en particulier, sur les affaires de Kecskemet et de Siofok, et sur le meurtre de l'instituteur Somogyi. Il dénonce les procédés d'intimidation employés par les nouveaux maîtres de la Hongrie dans le plébiscite de Sopron, capitale du Burgenland, d'abord décorée du titre de « ville la plus fidèle », puis privée de ses droits pour s'être permis d'élire un social-démocrate...

Evoquant des souvenirs personnels, l'ancien leader démocrate conte que, le 23 octobre 1919, il fut arrêté comme responsable de l'assassinat d'Etienne Tisza. Quoique son innocence n'ait fait aucun doute pour le procureur général lui-même, il devait cependant subir deux années d'emprison-

nement. Le procès ayant démontré la fausseté de l'accusation, il fut relâché, mais la pression gouvernementale l'empêcha de poser sa candidature aux élections législatives. Enfin, après avoir indiqué chez quelle haute personnalité politique hongroise les assassins d'Erzberger cherchèrent et trouvèrent un refuge, Ladislas Fenyes en arrive à la célèbre affaire des faux billets de banque français. Il dévoile la responsabilité de certaines grandes administrations d'Etat hongroises. Il accumule un faisceau de « preuves terribles », selon son expression, puis, se tournant vers l'opinion internationale, il la conjure de ne pas accuser le peuple hongrois, innocent de tous ces scandales et resté foncièrement honnête...

Le chapitre qui concerne le Traité de Trianon constitue certainement la partie la plus originale du réquisitoire. Fenyes combat vigoureusement le « dogme » irrédentiste suivant lequel la Hongrie mutilée d'après-guerre serait incapable de vivre, alors que la Hongrie « millénaire » de Saint-Etienne était un vrai paradis. Si l'Etat hongrois traverse effectivement une crise, l'origine de cette crise n'est pas dans le Traité de Trianon, mais dans la structure sociale du pays. Fenyes reconnaît que l'effondrement de la Double Monarchie était fatal:

La Hongrie a été obligée de payer en 1918 une lettre de change prolongée de plus d'un siècle avec les intérêts composés...

La guerre n'a fait qu'accélérer le cours naturel des événements:

Je ne crains même pas d'affirmer que, grâce à la politique des seigneurs hongrois, la tragédie eût été inévitable, même s'il n'y avait pas eu de guerre.

Le régime féodal hongrois n'était pas moins oppressif pour les Magyars que pour les Slovaques, les Croates ou les Roumains.

Pourquoi, dit-il, plusieurs centaines de mille d'habitants ont-ils quitté, chaque année, la grande Hongrie pour émigrer dans toutes les contrées du monde?

Des cessions territoriales à la Hongrie actuelle ne feraient

que renforcer la domination des féodaux sur la paysannerie magyare. Il y a encore d'autres arguments. Les Etats successeurs possèdent une législation sociale inconnue à l'intérieur de la « Hongrie mutilée ». Les paysans hongrois de la République Tchécoslovaque ont profité d'un partage des terres que leur envient leurs frères de l'autre côté de la frontière...

Voici une note terriblement discordante dans le concert de la propagande magyare à l'étranger...

ALBERT MOUSSET.

§

On entend affirmer couramment un peu partout que l'Union Soviétique évolue depuis ces dernières années, et que, si ce n'est pas encore un pays purement bourgeois, c'est tout au moins quelque chose d'approchant dans son ensemble.

Mais écoutons M. H. Slovès, docteur en droit, qui vient de consacrer un volume, fort bien fait et très complet, à l'historique des relations de **la France et l'Union Soviétique.** Que dit donc cet auteur avisé et compétent?

Il est incontestable, écrit M. Slovès, que l'U. R. S. S. de 1935 ressemble peu à la Russie soviétique de 1917. Le contraire, d'ailleurs, eût été plus qu'étonnant. Mais pourquoi se leurrer d'une illusion?... En Union Soviétique, les jacobins ministres sont bien des ministres jacobins.

L'Etat soviétique, d'essence révolutionnaire, a maintenu son caractère fondamental à travers tous les changements successifs de sa politique intérieure et extérieure. Cet Etat est-il socialiste? De moins en moins, disent les uns; de plus en plus, répondent les autres. Seul, l'avenir décidera de la forme précise que prendra la vie dans ce monde nouveau. Mais dorénavant une chose semble certaine: ni économiquement, ni socialement, ni politiquement, l'Union soviétique n'évolue dans la direction des Etats de l'Europe Occidentale... Les Soviets, s'ils affirmaient leur volonté de collaboration économique et politique avec les autres Etats, n'entendaient point diminuer d'un pouce l'espace qui les séparait du monde capitaliste. Il y a vraiment peu de chances pour que l'Union soviétique, maintenant qu'elle se trouve en période de victoire politique et économique, soit plus conciliante

à cet égard. L'Union soviétique reste toujours un Etat nouveau, avec un « régime social et politique profondément différent de tout ce qui a été connu antérieurement ».

L'ouvrage de M. Slovès est intéressant encore par bien d'autres côtés. Ainsi, nous y trouvons cité *in extenso* le traité franco-soviétique d'assistance mutuelle, signé à Paris le 2 mai 1935, suivi de son protocole.

En lisant ce document diplomatique de la plus haute importance, nous n'avons pas été médiocrement surpris de lire, après le texte de l'article 3 du traité qui engage la France et réciproquement l'U.R.S.S., au cas où l'une d'elles serait l'objet d'une agression non provoquée, à se prêter immédiatement aide et assistance, l'article IV du protocole, qui contient la phrase suivante:

...Au cas ou l'une des deux parties deviendrait l'objet d'une agression de la part d'une ou de plusieurs tierces puissances européennes,... l'autre partie contractante devra s'abstenir pendant la durée du conflit de toute aide et assistance directe ou indirecte à l'agresseur ou aux agresseurs, chaque partie déclarant d'ailleurs n'être liée par aucun accord d'assistance qui se trouverait en contradiction avec cet engagement.

Il nous semble que le rapprochement de ces deux articles n'a pas été fait par la presse, et nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier leurs termes, en ajoutant, pour finir, que l'ouvrage de M. Slovès est accompagné d'une riche bibliographie, précieux appoint pour l'étude de la question qu'il a soulevée.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lieutenant-général de Selliers de Moranville: *Contribution à l'histoire de la guerre mondiale*, Goemere et Ch. Lavauzelle. — G. de Langle de Cary: *Souvenirs de commandement* (1914-16), Payot. — G. Mordacq: *La vérité sur le commandement unique*, Ed. Albert.

Le grand ouvrage du lieutenant général de Selliers de Moranville, chef d'état-major général de l'armée belge du 25 mai au 6 septembre 1914, est à la fois un exposé détaillé des faits, un plaidoyer en faveur de ses conceptions personnelles et un sévère réquisitoire contre l'entourage militaire

du Roi Albert. Des raisons de convenances nous font un devoir de ne pas trancher autant de questions délicates. Elles sont d'ordre intérieur et concernent le public belge. A lui de juger la conduite du général de Ryckel, le subordonné direct de l'auteur de cet ouvrage. Il n'y a pour nous à retenir de ces faits que ceci : une crise du commandement fut ainsi créée, en rendant plus dramatique encore la situation de l'armée belge en août 1914. Prié par le Roi, dès le 10 août, de ne plus s'occuper de la conduite des opérations, tout en conservant nominalement ses fonctions, le lieutenant-général de Selliers offrit sa démission. Elle ne fut pas acceptée, pour éviter d'inquiéter l'opinion publique. Le chef ainsi frappé obéit. La foi monarchique est un adjuvant puissant pour les résignations suprêmes. En tout cas, il convient de louer à ce propos le roi Albert, qui sut inspirer de pareils sacrifices, sans heurts, silencieusement, cherchant lui-même la meilleure voie à suivre, avec fermeté et en toute indépendance d'esprit, pour sauver son armée.

Le débat entre chefs militaires se trouvait limité à deux solutions: masser l'armée belge derrière la ligne de la Meuse entre Liége et Namur, ou la tenir plus en arrière derrière la Gète. Ce fut cette solution qui fut adoptée par le lieutenant-général de Selliers, et bien que plus pusillanime en apparence, elle apparaissait la mieux adaptée aux conditions de l'armée belge, privée de cadres, avec un matériel insuffisant. Aujourd'hui, avec le recul du temps, cette impression se renforce, étant donnée la carence des armées française et anglaise, et l'on peut affirmer, croyons-nous, que la position de la Gète a contribué à assurer le salut de l'armée belge, tout en s'opposant efficacement aux incursions de la cavalerie allemande à l'intérieur du pays. De plus, si la belle résistance des forts de Liége n'a, en réalité, pas reculé d'un jour l'avance de la 1re armée allemande, on peut dire que la défense des lignes de la Gète, en obligeant le déploiement de celle-ci, retarda de 24 h. l'invasion du territoire.

Le journal des opérations du lieutenant-général de Selliers est l'exposé le plus détaillé que nous ayons sur ces journées critiques, qui vont du 4 août au 6 septembre, date à laquelle

le chef d'état-major général était relevé de ses fonctions. Mais dès que l'armée belge fut abritée dans Anvers, le roi envoya en mission le lieutenant-général de Selliers auprès du Maréchal French et de Joffre, pour les mettre au courant du rôle qu'il destinait à son armée. Le récit des entrevues avec les chefs anglais et français est extrêmement curieux. Au G.Q.G. de Vitry-le-François, on était à la veille de l'offensive des Ardennes, dont on attendait des conséquences inouïes, et le chef des armées françaises traita de la manière la plus dédaigneuse l'ancien chef d'état-major général de l'armée belge. Nous n'insisterons pas davantage sur ce formidable dossier, qui se recommande par lui-même. La fameux incident Aldebert est exposé en détail aux pages 349, 386 et 415.

Les **Souvenirs de Commandement (1914-1916)** du Général de Langle de Cary, ancien commandant de la IVe armée, sont avant tout un plaidoyer *pro domo sua*, qui ne s'appuie malheureusement sur aucune documentation et ne reflète qu'un état d'esprit assez dénué de modestie. Sans doute, la résistance de la IVe armée sur la Meuse lui fait le plus grand honneur. Cette action retardatrice aurait pu se conjuguer avec celles de la IIIe armée, et de la Ve quelques jours plus tard, en ayant pour conséquence la dislocation du plan Schlieffen, avant la Marne, avec une perte moindre du territoire national. Le Général de Langle de Cary ne fait aucune allusion à ces possibilités. Aucun aveu également des pitoyables erreurs de la bataille des Ardennes, sur lesquelles on aurait voulu entendre au moins une explication de la part de celui qui en porte la responsabilité. Le rôle de la IVe armée à la Marne aurait été mieux mis en lumière, si son chef nous avait donné le chiffre de ses pertes, qu'on aurait ainsi pu comparer à celles des autres armées. Sur les attaques de Champagne en 1915, il existe une littérature nombreuse, due à des exécutants, dont le son de cloche est assez différent de celui de l'auteur des *Souvenirs*. Des jugements assez sévères ont été portés sur certaines méthodes d'attaque, qui mélangeaient les unités et faisaient attaquer celles-ci sous la conduite de chefs qu'elles ne connaissaient pas. Aucune explication ne nous est donnée à ce sujet.

Le Général de Langle de Cary ne se cabre qu'à propos de l'affaire de Verdun, qui lui coûta son commandement. Il revendique la responsabilité de l'évacuation de la Voëvre. En réalité, il s'agissait du repli d'une brigade de territoriaux sur les Hauts-de-Meuse. Nul ne s'est douté du peu d'importance de ce repli, autour duquel le G.Q.G. fit alors tant de bruit.

Après sa disgrâce, le Général de Langle de Cary cesse d'être le collaborateur soumis, d'une obéissance passive. Il critique assez sévèrement les méthodes de commandement de Joffre:

En réalité, dit-il, c'était le groupe de trois à quatre officiers, formant son entourage intime, qui dirigeait les armées en son nom. Ils étaient trop peu élevés en grade pour porter ombrage à son prestige et le public pouvait garder l'illusion d'un généralissime commandant par lui-même. (P. 188.)

Il critique le plan XVII, — que ne l'a-t-il fait au moment opportun? — et lève le voile sur les séances du Conseil supérieur à la veille de la guerre, où Joffre ne fit jamais connaître ses intentions à ses commandants d'armée (p. 283). C'est là, au moins, un témoignage de la plus haute importance.

Le Général Mordacq nous donne une édition nouvelle de son livre, **La Vérité sur le Commandement unique.** Dans un ouvrage plus récent, dont nous parlerons prochainement, il s'est présenté comme un briseur de légendes, ce qui ne le retient pas d'en forger lui-même, quand le bénéficiaire doit en être M. Clemenceau, son ancien patron. Il est exact que M. Clemenceau a d'abord été partisan du commandement unique, puis il s'est déclaré résolument son adversaire, dans la séance du Conseil supérieur de guerre tenu à Londres le 14 mars 1918, presque à la veille de l'attaque allemande. M. le Général Mordacq n'a jamais fait allusion à ce qui s'est passé au cours de cette séance. Il écarte ainsi le fait principal, qui pourrait détruire sa thèse. Mais, mieux encore, il déclare ne pas connaître l'ordre du 24 mars du Commandant en chef des armées françaises, qui a provoqué la crise et déterminé le revirement du gouvernement anglais. Qu'on me montre cet ordre! dit-il. Cet ordre est cité tout

au long dans le texte (p. 287) du vol. VI de: *Les Armées françaises pendant la Grande Guerre*, et reproduit dans le tome II des *Annexes* (p. 149).

JEAN NOREL.

VARIÉTÉS

Petite contribution à l'histoire du Solipsisme. — Je possède, en troisième édition datée de 1716, le *De Charlataneria eruditorum* de l'Allemand Mencke, né à Leipzig en 1674. L'ouvrage est en latin et contient de très plaisantes observations: nous y apprenons que le grave jurisconsulte Hotman, contemporain de François Ier, n'était pas moins vénal que grave et que, Justus Reuber l'ayant prié d'écrire son éloge, Hotman prétendit le lui faire payer cent joachims d'or, ce dont Reuber fut indigné! Nous y apprenons que Molière avait coiffé son Philosophe, dans le *Bourgeois gentilhomme*, d'un bonnet tout semblable à celui que portait toujours le naturaliste Rohault et qui était déformé par un faux pli! D'autres remarques sont fort curieuses: il est question des mathématiciens (sans doute touchés d'ésotérisme) qui se targuent d'expliquer le Mystère de la Trinité par la vertu du ternaire — et des Astrologues qui attribuent les miracles du Christ à l'influence de Saturne et des Gémeaux, sa mort à l'influence de la planète Mars. Mais il y a mieux que ces allusions aux écrivains mercantiles, aux savants risibles, aux calculateurs aventureux, aux téméraires tireurs d'horoscopes. On lit en effet, dans le chapitre consacré aux excentricités des Logiciens et Métaphysiciens (pp. 152-153) la note suivante dont l'intérêt ne me paraît pas discutable:

Qui croirait qu'aujourd'hui encore, et au cœur même de la Gaule, au siège de la culture la plus raffinée, il existe des hommes qui nient la réalité de toutes choses, en dehors d'eux-mêmes? Les Mémoires de Trévoux rapportent en effet (sans donner son nom, il est vrai!) que vit à Paris le fondateur d'une école qui, bien plus savant que les Malebranchistes, est allé jusqu'à soutenir que lui seul a l'être et que tous les autres hommes et toute la création ne sont que ses propres conceptions, ou plus exactement ses propres songes. Et il a trouvé des disciples — appelés les *Egoïstes* — dont chacun passe également pour croire qu'il est

seul au monde, et que tout le reste n'existe que dans ses propres pensées.

Ainsi fleurissait à Paris, vers la fin du XVIIIe siècle, une petite chapelle de Solipsistes, d'Egoïstes, en un mot d'Idéalistes effrénés. Le fait ne peut être mis en doute et sa valeur n'est pas niable. Malheureusement, nous n'avons que le fait tout nu et c'est maigre. *Les Mémoires de Trévoux,* que j'ai compulsés plusieurs fois à la Nationale, gardent le plus profond silence sur les *Egoïstes.* C'est à croire que Menckenius — dont il n'y a aucune raison de suspecter la bonne foi — s'est trompé de référence. Pourtant, mes longues promenades à travers les « Mémoires » n'auront pas été vaines. Elles m'auront permis de comprendre comment, en France, entre 1690 et 1715, une secte de Solipsistes a pu naître et prospérer. Le chroniqueur de Trévoux condamne sans appel Malebranche « *qui voyait tout dans Dieu, n'apercevait que des mondes intelligibles, des hommes intelligibles, des corps intelligibles* ». Il est aussi fort sévère pour Berkeley dont il couvre de ridicule le *Dialogue d'Hylas et de Philonoüs.* Cet anathème jeté sur l'Idéalisme et sur ses deux grands patrons ne prouve-t-il pas que cette hétérodoxie, très haïssable aux Jésuites, s'était implantée avec quelque vigueur chez les esprits philosophiques du temps? Au reste, elle ne datait pas d'hier, elle venait de loin, puisqu'elle avait sa source dans le Cartésianisme lui-même. Ouvrons encore les « Mémoires », numéro du 4 novembre 1704. Nous lisons:

> Quelques Cartésiens soutiennent un paradoxe fort étrange. Selon eux, nous ne sommes pas sûrs d'avoir un corps et nous connaissons avec beaucoup plus d'incertitude l'existence des autres corps. Il se peut que nos connaissances sensibles soient autant d'illusions dont nous ne puissions nous apercevoir et dans cette incertitude rien ne peut nous fixer que la pensée de la bonté de Dieu qui ne voudrait pas nous tromper continuellement et se jouer ainsi de notre crédulité.

Ces lignes ne sont point mensongères. Il se peut parfaitement bien que des Cartésiens aient été tentés par l'Idéalisme, par la théorie des Apparences, par le *nouveau Pyrrhonisme,* comme on disait alors. L'exemple ne leur venait-il

pas de haut? Le Maître n'avait-il pas pris pour point de départ de sa recherche la thèse idéaliste et n'avait-il pas failli s'y tenir? Il a écrit (« Première Méditation », *in fine*):

Je supposerai donc non pas que Dieu qui est très bon et qui est la souveraine source de vérité, mais qu'un certain mauvais génie a employé toute son industrie à me tromper; je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les autres choses extérieures ne sont rien que des illusions et rêveries dont il s'est servi pour tendre des pièges à ma crédulité; je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang...

Sous le voile d'une fiction, ces lignes sont un résumé de l'Idéalisme en ce qu'il a d'essentiel. Toute la seconde Méditation est employée à prouver que l'esprit est certain et beaucoup plus facile à connaître que le corps, qui est douteux. Descartes n'est tout d'abord sûr que de ses sensations et il en fait l'aveu:

Il est certain qu'*il me semble* que je vois de la lumière, que j'entends du bruit et que je sens de la chaleur. Cela ne peut être faux et c'est proprement ce qui en moi s'appelle sentir et cela précisément n'est rien autre chose que penser.

Si, après une longue et complexe discussion, Descartes s'est écarté du Monisme idéaliste et a conclu au Réalisme dualiste (réalité de la matière, réalité de l'esprit), c'est premièrement pour s'être avisé qu'il n'inventait pas, ne créait pas sa perception du monde extérieur, mais la recevait, la subissait, c'est ensuite et surtout parce qu'il n'a pu admettre que Dieu l'abusât. Dieu est toute vérité et, s'il nous laisse croire que notre perception est véridique, c'est qu'elle l'est en effet. Il n'en reste pas moins que Descartes a frôlé l'Idéalisme et lui a même donné des arguments qui n'ont pas été perdus pour ses disciples. Puis vint Malebranche qui, sans nier l'existence des corps, professait que notre âme spirituelle ne peut avoir aucune relation directe avec eux et voit leurs images en Dieu. Puis Berkeley, pour qui l'espace est une idée de Dieu. L'un était idéaliste aux trois quarts, l'autre idéaliste cent pour cent. Tous les deux, et Descartes avant eux, ont créé, de 1640 à 1700, une ambiance pyrrhonienne où il n'est pas

étonnant que le Solipsisme ait, un beau matin, surgi avec une intrépide insolence. Le Solipsisme est l'aboutissement logique de l'Idéalisme, et presque sa pointe extrême. Je dis « presque », car un « Egoïste » croit encore à la réalité de son Moi, tandis que les Phénoménistes, formés par Hume et Kant, morcelleront le Moi lui-même en fugitifs états de conscience qu'aucune entité ne supporte ni ne relie entre eux. Ce sont donc les Phénoménistes qui ont conduit l'Idéalisme aussi loin qu'il pouvait aller. Mais les « Egoïstes », eux aussi, lui ont fait faire un assez joli chemin. Je me les figure volontiers comme un groupe ou de joyeux pince-sans-rire ou de pauvres pédants surexcités. Car enfin il faut être l'un ou l'autre pour soutenir que l'on est à soi seul l'Etre Universel. Comment les Egoïstes de 1700 pouvaient-ils passer outre à des objections toutes simples, mais décisives, telles que celles-ci: 1° le Solipsiste, pensée unique, donc omnipotente, ne devrait pas être soumis au malheur, à la souffrance, à la mort. Or, il perd ceux qu'il aime, il a mal aux dents et il meurt comme le plus misérable de ces hommes qui ne sont que les fantômes de son imaginative. 2° Si le Solipsiste est tout, il est Dieu. Se peut-il que Dieu soit à ce point limité dans le temps et l'espace, si indigent d'esprit et de puissance? 3° Supposons un « Egoïste » incapable de résoudre la moindre équation: ne devra-t-il pas nier la réalité des calculs de Viète, de Descartes et de Newton, dont il ne saurait s'arroger la paternité, dont il n'a jamais eu la plus faible idée, auxquels il ne comprendra jamais rien et qui n'en existent pas moins?

Ces difficultés qu'on a dû leur opposer n'ont pas arrêté, il faut bien le croire, les pince-sans-rire ou les pédants signalés par Menckenius et dont chacun disait aux autres: « Vous n'êtes qu'un jeu de ma pensée. » Au milieu du XVIII[e] siècle, cette folie durait encore. Nous en avons le témoignage (non des *Mémoires*, hélas!) mais du *Dictionnaire de Trévoux* qui, dans son Supplément de 1752, définit ainsi les « *Egomet* »:

Egomet, nom que l'on donne à certains philosophes outrés et ridicules, qui prétendent qu'il ne leur est pas prouvé qu'il y ait dans le monde d'autres êtres qu'eux. Leur principe est que tout peut *paraître* sans être réellement. *Descartes est leur maître.*

Egomet est un pronom latin qui signifie moi-même. On en a fait le nom de ces philosophes, parce que chacun croit que lui seul est tout l'univers et qu'il n'y a rien hors de lui.

Egoïstes, Egomet, c'est tout un. Le *Dictionnaire de Trévoux* confirme les assertions du *De Charlataneria eruditorum* et peut nous consoler un peu du mutisme des *Mémoires.* Il est bien fâcheux qu'il ne donne ni dates, ni noms, ni détails significatifs. On aurait aimé savoir quel était le Magister et quels étaient les Discipuli dans cette surprenante confrérie placée sous le patronage de Descartes qui, comme tous les grands initiateurs, eut des élèves d'opinions très divergentes. On aurait aimé savoir sur quels étranges raisonnements, sur quelles arguties reposait le système solipsiste. Le Dictionnaire nous laisse sur notre faim. Je ne puis croire qu'au cours de mes investigations minutieuses, je sois, dans les *Mémoires,* passé à côté du trésor. Je serais pourtant heureux qu'un autre reprît ma chasse et découvrît ce qui m'a échappé. Si décidément il n'y a rien dans la vénérable revue trévoltienne, un érudit fureteur trouvera peut-être ailleurs la bonne piste et tranchera le problème historico-philosophique que Menckenius a posé, que je pose à mon tour et dont la solution ne peut être indifférente aux amis de l'histoire et de la philosophie: « Que furent et que pensaient exactement, aux environs de 1700, les Egoïstes de Paris? »

R.-A. FLEURY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

William Beebe : *En plongée par 900 mètres de fond,* traduit de l'anglais par B. Jaunez et H. Muller; Grasset. » »

Louis Long : *Vers le soleil levant,* notes et documents sur le pays d'Iran. Illust. en couleurs ;Edit. de la Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains, Hérault. » »

Ethnographie, Folklore

Georges Lanoe-Villène : *Le livre des symboles,* études de symbolique et de mythologie comparées, 2e édit. revue et corrigée. Tome I; Libr. générale, 140, boulevard Saint-Germain, Paris. » »

Histoire

G. Lenôtre : *Drames d'histoire.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Littérature

Otokar Brezina : *Poèmes,* traduits du tchèque et présentés par Michel-Léon Hirsch; Le Divan.

Jean de Latour : *Examen de Valéry,* précédé d'une lettre et d'un texte inédit de Valéry; Nouv. Revue franç. 27 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

H. Roulier : *Les hommes en cage;* Figuière. 15 »

Poésie

Georgette Chareire : *Rêves et chansons;* Figuière. 10 »

Louis Long : *Flambeau d'Orient.* Avec des illust. en couleurs; Edit. de la Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains, Hérault. » »

René Van der Elst : *Meuse;* Editions littéraires, Bruxelles » »

Questions juridiques

Alexandre Tillmann : *L'organisation économique et sociale du IIIe Reich.* Préface de M. Henri Truchy; Libr. du Recueil Sirey.

Régionalisme

François-Paul Raynal : *Sagesse auvergnate,* recueil de proverbes; Carrère, Rodez. » »

Sciences

Joseph Cassiopée : *C'est la lune qui fait le temps. La prévision du temps à longue échéance est désormais possible. Prévisions;* Libr. des Sciences pratiques, 29, quai des Grands-Augustins, Paris. » »

Abbé L. Tolmer : *Index bibliographique des travaux de sciences naturelles concernant la Normandie, le Maine, l'Anjou et le Blésois pour la décade 1923-1933;* Libr. Bigot, Caen. » »

Sociologie

Paul Salmon : *Pour ceux de France;* Figuière. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Rabou et « Le Député d'Arcis ». — Deux lettres de Louis Desprez. — Un ami de l'Ethiopie: Maurice Maindron. — La guillotine avant Guillotin. — Le vers qui manque dans « Une soirée perdue ». — Le Sottisier universel.

Rabou et « Le Député d'Arcis ».

Mon cher Vallette,

Dans les *Echos* du dernier numéro du *Mercure* (1er septembre), celui de vos collaborateurs qui signe L. Dx tire, de quelques lignes de mes *Pages de Journal,* une conclusion si peu en accord avec ma pensée que je vous prie d'insérer en même place la rectification suivante:

Le Député d'Arcis, laissé inachevé par Balzac, complété par Charles Rabou est, à mon avis, une œuvre très inégale à elle-

même. Mon admiration ne portait que sur la première partie du livre; j'avais pris soin de l'indiquer: « Excellents morceaux et d'une écriture remarquable *dans les premiers chapitres*; du sur-Balzac. » Pour pouvoir me prêter une opinion absurde, votre collaborateur, citant ma phrase, a soin d'omettre les quatre mots que je souligne ici. Dès que Balzac cède la parole à son collaborateur, le livre devient diffus, profite mal de l'élan acquis, vit sur son erre. Il faut de la « constance » (c'est le mot que j'emploie) pour le lire jusqu'au bout « sans en sauter une ligne », dit ma phrase. N'eussé-je point su que le livre n'était pas entièrement de Balzac, je m'en serais aperçu de reste, hélas!

« L'on peut dire avec raison qu'il (Charles Rabou) s'était si bien attaché à reproduire le style balzacien, que les lecteurs non renseignés ne pouvaient soupçonner la substitution », dit L. Dx. Il ajoute: « Le témoignage de M. André Gide en fournit aujourd'hui une preuve nouvelle ». C'est ici que je proteste, car j'estime, bien au contraire, que la brusque défaillance du livre indique éloquemment que le génie de Balzac n'est plus là pour l'animer.

Veuillez croire, mon cher ami, à mes sentiments bien cordiaux. — ANDRÉ GIDE.

§

Deux lettres de Louis Desprez. — On va célébrer, nous l'avons dit, le cinquantenaire de l'écrivain naturaliste Louis Desprez qui mourut, à 24 ans, le 6 décembre 1885, des suites de l'affection qu'avait aggravée son séjour à Sainte-Pélagie (un mois de prison pour son roman *Autour d'un clocher!*). Ici même, son éditeur, Henry Kistemaeckers, a raconté (*Mercure* du 15 octobre 1921), l'étonnant procès qui aboutit à cette condamnation; et M. P.-V. Stock a évoqué avec émotion dans son *Mémorandum d'un éditeur* (*Mercure*, 1er et 15 octobre 1934) *Louis Desprez anecdotique.*

Aux lettres inédites publiées par Kistemaeckers et P.-V. Stock, ajoutons-en deux que Desprez, peu de jours avant sa fin, adressa à Paul Bonnetain et que celui-ci communiqua à Mermeix, alors rédacteur à *La France,* journal où elles parurent le 11 décembre 1885.

Rouvres, 12 novembre 1885.

Mon cher Bonnetain,

Je suis arrivé ici le 19 mars, tirant la patte et traînant l'aile, comme une bête à moitié égorgée qui rentre au gîte, ne pouvant plus souffler, ayant échangé dans le *grand tombeau* de Sainte-Pélagie une légère grippe contre une bronchite chronique (peut-être une phtisie!), enfin, ayant gagné au genou, à grimper les étages, une arthrite. Le lendemain, 20 mars, j'essaie de me lever: impossible de me tenir debout. La vieille maladie revenait, réveillée par la prison et aggravée par ce fléau qui me ronge

les poumons et qui me donne la sensation d'un poisson qui a un hameçon dans l'estomac et qui fait des efforts très inutiles pour s'en débarrasser.

Est-ce vraiment une simple bronchite chronique? Est-ce au contraire la maladie irrémédiable qu'on déguise toujours sous ce nom près des malades? Voilà ce que les médecins ne diront pas. Tant que je ne verrai pas se produire d'hémoptysie, je resterai dans le doute. Mais mon genou me force à rester au lit depuis bientôt huit mois, cloué dans un appareil, pareil à un cercueil, qui prend tout le corps, immobilise le membre malade, s'élève et s'abaisse au moyen de cordes et de poulies. Dans cet instrument de supplice, je suis devenu anémique à faire peur, sujet à d'éternels éblouissements, d'une faiblesse qui dépasse toute idée et qui mine la volonté et l'intelligence. Je n'ai plus la force de travailler, ni l'ardeur; à peine celle de lire un peu; je me ronge moi-même, je suis Chanteau doublé de Lazare. Le soir, après avoir toussé et craché mes marais tonkinois, je tombe assommé de fièvre et de misère morale. Oh! cette vie!...

Mon cher Bonnetain, vous pourrez vous vanter d'avoir connu un grand malheureux, qui a eu l'enfance la plus maladive, la plus abandonnée, à qui les siens se sont chargés de démontrer toute la coquinerie humaine, qui n'a vécu un peu que dans l'indignation et qui crève aujourd'hui dans une boîte de torture, sans un regard ami, une main empressée, avec la seule consolation de son amertume et de son orgueil.

Ah! si l'homme n'était pas si mou, si lâche dans cette position horizontale, comme je les cracherais mes poumons dans ce livre de colère, tant de fois repris, tant de fois lâché, et qui ne veut pas pousser dans les procès, les prisons, les maladies!

Je ne sais si je me fais comprendre de vous, si robuste, qui courez si aisément le monde. Vous devez être dans la Chine de votre *Opium*, dans les magots, dans les pagodes, les tabagies, dans tout ce peuple de chats bariolés. Faites-le ce livre, lentement, soigneusement, à la Flaubert. Hissez-vous tout en haut, mon cher ami.

Cordialement, LOUIS DESPREZ.

§

Rouvres, 2 décembre 1885.

Mon cher ami,

Je reçois le *Figaro* et le *Temps*, et j'avais bien deviné que la petite note venait de vous. Il était bon que cela fût dit. Merci donc, et merci surtout de votre lettre éloquente et affectueuse. Ce sont choses que l'on n'oublie pas, liens indestructibles.

...Moi, je suis presque complètement aphone. La situation n'a pas changé depuis ma dernière lettre. Bien triste...

Avez-vous terminé le *Prêtre de Némi?* C'est une bien réjouissante explosion de nihilisme.

Ne m'oubliez pas.

A vous, LOUIS DESPREZ.

Ce « livre de colère tant de fois repris », auquel Desprez fait allusion dans la lettre du 12 novembre, c'eût été un roman: *Lit de famille*, dont on n'a retrouvé, nous dit M. Jean Loize, que quelques feuillets raturés qui avaient été envoyés à Zola après la mort de son jeune disciple et que possède aujourd'hui Henry Fèvre. — L. DX.

§

Un ami de l'Ethiopie : Maurice Maindron. — Cela surprendra ceux qui l'ont oublié ou qui l'ont mal connu: l'auteur de *Saint-Cendre*, de *Blancador l'avantageux*, du *Tournoi de Vauplassans*, de

M. de Clérambon, ces romans de cape et d'épée — et de mœurs — qui, au rebours des bouquins du père Dumas (et Cie), avaient le tort d'être proprement écrits, scrupuleusement documentés, et strictement historiques quant au fond et aux détails, Maurice Maindron, l'amateur d'armes anciennes, le chasseur de papillons et d'insectes rares, était capable de se passionner pour quelqu'un ou quelque chose qui n'appartînt pas exclusivement au XVIe siècle, à la science des armes ou à l'entomologie. Il l'a prouvé en défendant envers et contre tous l'Ethiopie et les Ethiopiens que les grandes puissances, en 1896, abandonnaient à leur destinée qui était, croyait-on, d'être conquis et « civilisés » par l'une d'elles. Avant la mitraille, on déchargeait sur les sujets du Négus les pires calomnies. « L'intérêt politique était de faire passer les Ethiopiens pour un pays de sauvages », tel publiciste considérait « l'Afrique comme uniquement habitée par des peuples nègres » et mettait les Abyssins « dans le même lot que les Yolofs », tel autre désignait Ménélik « comme un roi nomade, comme un chef de Somalis ou de Danakils ». C'est dans la *Revue Hebdomadaire* que Maurice Maindron s'institua le champion de ce peuple diffamé et outragé.

Devant un pareil débordement d'intérêts froissés et de haines, écrivait-il, j'ai cru utile de faire entendre ici la voix de la justice et d'essayer d'opposer une page d'histoire (1) à des feuillets de pamphlets. Indifférent à la politique comme aux situations de personnes, je ne veux pas laisser la France ignorer ce que la presse n'a point voulu lui apprendre.

Avec un sens très aigu des réalités politiques, Maindron dévoila les dessous des cartes — truquées — de la diplomatie.

Il aimait les Ethiopiens, il les aimait, parce qu'il les connaissait bien, ayant vécu chez eux, quatre ans plus tôt :

Comme les grands lions roux qui flanquent le trône de leur Négous, les Abyssins sont puissants, tranquilles et doux, disait-il. Et ce sont les premiers soldats du monde...

L'Abyssin a les qualités maîtresses qui font les peuples forts, le calme, le sentiment de l'équité, la croyance en une justice immanente dont la balance est suspendue à la main de Dieu. Il est humain, miséricordieux aux faibles, respectueux du droit de chacun, et il tient fidèlement sa parole...

Si le courage, si l'esprit d'abnégation et de discipline, si le dévouement à la patrie et au souverain, si la croyance à un Dieu de bonté et de justice sont autant de notions fausses dont la morale évolutionniste s'applique à purger nos esprits, les Abyssins sont certainement des sauvages et ils retardent au regard de l'esprit moderne. Mais existe-t-il un esprit moderne? Et ne faut-il pas entendre par ce nom l'état de décadence morale de sociétés que poussent à l'abîme l'égoïsme individuel porté à ses extrêmes limites et le mépris de tout ce qui ne tend pas à lui donner satisfaction immédiate? L'Abyssinie a échappé à l'esprit moderne... (2).

(1) « Une petite page d'histoire : L'Italie et l'Empire d'Ethiopie » : *la Revue Hebdomadaire,* 10 et 17 août 1897.

(2) Maurice Maindron : *L'Abyssinie en face de l'Europe. La Revue Hebdomadaire,* 2 mars 1896, pp. 138, 147, 149.

Quelques semaines avant la bataille d'Adoua, Maindron prévenait (3) que:

...Si, par impossible, l'empereur Ménélik venait à reconnaître, en signant un traité, l'absorption de son pays au profit de l'Italie, il serait déposé immédiatement par les Ras, un successeur lui serait donné d'office et la guerre continuerait. Et ce sera la plus terrible des guerres, plus décevante que celle qui a usé Napoléon en Espagne et aussi en Russie — car les deux comparaisons sont également justes — qui a épuisé Rome dans le royaume des Parthes. Car il ne faut pas oublier que l'Abyssinie, loin d'être centralisée à l'excès comme les nationalités européennes, ne possède point de capitale, point de ville assez importante pour que son occupation arrête les forces vitales du pays. Mais, comme un échiquier dont il faudrait occuper successivement toutes les cases, si d'après les conventions de la partie cela en assurait le gain, les Italiens devront s'emparer de toutes les villes, de tous les districts, de toutes les provinces de l'Abyssinie, sans avoir à espérer que le sort des régions prises décourage les autres de se défendre et que ces régions prises renoncent à la révolte continuelle, organisée. Quelle nation serait assez riche pour s'assurer une pareille conquête, et que penserait-on du ministre et du souverain qui prétendraient s'emparer de la Chine, si la Chine était un pays militaire? A côté de semblables projets, l'invasion de la Russie par Napoléon se laisse envisager comme une entreprise raisonnable.

Dès 1896, comme s'il prévoyait les rivalités qui ont surgi récemment, Maindron écrivait (4):

L'Angleterre peut se dire la première nation musulmane du monde, mais je doute que le triomphe de l'Italie en Abyssinie soit de nature à lui complaire. Quand elle verra ses communications avec l'intérieur sans cesse arrêtées, ses caravanes détruites, le Harrar et les contrées avoisinantes retombés dans l'anarchie et le brigandage comme au temps de la domination égyptienne, et ce ne sont pas là tous les maux qui l'attendent, elle comprendra sans doute qu'elle n'a pas eu une heureuse idée en encourageant les Italiens et en leur faisant même espérer un instant la possibilité d'un débarquement à Zeilah. Le jour où l'Angleterre comprendra les rapports étroits qui existent entre l'indépendance de l'Abyssinie et sa position, à elle, dans les Indes, elle interviendra sans doute...

Elle n'y a pas manqué, on le sait. Maurice Maindron voyait juste et il voyait loin. A près de quarante ans d'intervalle, les feuillets d'histoire qu'il opposa, avec tant de cœur, aux feuillets de pamphlet, sont encore actuels, et on a plus de profit à les relire qu'à parcourir tous les reportages improvisés et autres fantaisistes papotages, radotages, rabâchages et ressucées que publient, depuis des mois, les journaux et les hebdomadaires plus ou moins grands, plus ou moins illustrés et plus ou moins éphémères. Par malheur, ce probe écrivain, ce voyageur qui fuyait le *bluff*, était un homme modeste, et il n'a pas rassemblé en volume ses plaidoyers en faveur de l'Ethiopie, qui lui font le plus grand honneur.

Un mémorandum a été présenté au Conseil de la S. D. N., accompagné d' « un choix d'écrits en nombre restreint, mais ré-

(3) *Ib.*, p. 140.
(4) *Ib.*, p. 144.

cents, de littérateurs anglais, français et allemands qui montrent l'Ethiopie telle qu'elle est, c'est-à-dire comme un amas de tribus esclavagistes avec un pouvoir central inexistant ».

Il serait curieux de savoir si cette anthologie — qui eût bien amusé Georges Sorel — comporte la petite page d'histoire de Maurice Maindron intitulée: *L'Italie et l'Empire d'Ethiopie.* — AURIANT.

§

La guillotine avant Guillotin.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt, dans les échos du *Mercure de France* du 1er août, l'érudite lettre de M. Guiton.

Nous sommes d'accord sur le sens extensif donné au mot *mannaia:* hache à couper la tête, et je crois me souvenir que le dictionnaire de la Crusca admet cette définition. Mais il semble bien que, dès le début du XVIe siècle, le mot *mannaia* était, à Rome, surtout employé pour désigner une sorte de guillotine.

Il est, cependant, parfois difficile de saisir, à travers les textes, la signification exacte de tel ou tel vocable à telle ou telle époque historique. Voici un exemple, qui n'est pas sans analogie avec le cas qui nous occupe: dans son ouvrage sur le Settecento à Bologne, Lodovico Frati, parlant de l'exécution d'une infanticide en 1710, écrit: « Quando [ella] vide il coltello, diede un grido. » Or, le mot *coltello* peut tout aussi bien signifier stylet ou poignard que couteau; faudrait-il en conclure qu'à Bologne, les condamnés à mort étaient, au XVIIIe siècle, exécutés à coups de couteau ou de poignard?

M. Guiton fait état d'un passage d'un livre de MM. Colonna et Chiorando, passage où est décrite une épée (retrouvée dans le Tibre et conservée au Palais de Venise) qui aurait servi à décapiter la femme et la fille de Francesco Cenci:

> C'est sous le fendant de cette lame que probablement tombèrent les têtes de Béatrice et de Lucrezia Cenci.

Que M. Guiton me permette d'attirer son attention sur l'adverbe: « probablement »: il y a là une nuance qui peut autoriser un certain doute.

Corrado Ricci, dans sa narration du supplice des Cenci, écrit:

> [Lucrezia] è stesa sulla panca, e quando scende la mannaia, recide la testa d'una svenuta... [Beatrice] pone molto arditamente sulla tavoletta la testa, che la mannaia subito tronca.

Le même auteur signale que, dans la *Relatione della morte di Giacomo e Beatrice Cenci e di Lucrezia Petronice Cenci,* il est dit que Lucrezia:

non poteva arrivare a posare la gola sopra quel legnetto in cui cade il rro della mannaia.

M. Guiton ne pense-t-il pas que les expressions:

stesa sulla panca...
scende la mannaia...
pone sulla tavoletta la testa...
posare la gola sopra quel legnetto in cui cade il ferro della mannaia...

onnent une très nette description de la mannaia?

Sans doute, M. Guiton me répondra que le Ricci, lui-même, a pris oin de nous avertir qu'est sujette à caution la *Relatione della morte i Giacomo e Beatrice Cenci e di Lucrezia Petronice Cenci,* — cette elation ayant été écrite environ 25 ans après la mort de Clément VIII et contenant nombre d'inexactitudes manifestes. Il n'en emeure pas moins que l'instrument de supplice décrit par le . Labat était en usage à Rome depuis le commencement du xvi[e] siècle; et l'on ne voit pas pourquoi un autre mode d'exécution aurait é choisi pour Beatrice e Lucrezia Cenci.

Mais, peut-être, les documents inédits auxquels fait allusion M. uiton apporteront-ils de nouveaux éléments d'appréciation, de nare à élucider la question.

Il faudrait, au surplus, pouvoir consulter, notamment, parmi les extes cités par Ricci:

— à la Bibliothèque Vaticane, les *Cod. urbinate;*

— dans l'*Archivio di State di Modena Estense* — (*Cancelleria ucale: carteggio d'oratori e agenti estensi a Roma,* B[a] 122) —, ceraine lettre de Paolucci au cardinal d'Este, en date du 11 septembre 599.

On pourrait, en outre, compulser avec quelque profit, semble-t-il, s *Annali d'Italia,* de Muratori, les ouvrages de Bertollotti sur les enci et, dans l'*Archivio della Societa Romana di Storia Patria V* oma, 1882), une étude de l'Ademello sur: *Le Giustizie a Roma.*

La thèse soutenue par M. Guiton est d'autant plus digne d'atten- on que l'ambassadeur de la Sérénissime République de Venise uprès de la Cour pontificale, Mocenigo, dans une sienne dépêche 1 11 septembre 1599, ne parle pas de la mannaia et se contente de re: « Il figlinolo è stato tanagliato e accoppato; alla madre e glinola tagliata la testa. » — Pour qui connaît la précision dont aient coutume d'user les ambassadeurs vénitiens dans leurs dépêes et rapports, il y a là un très sérieux argument en faveur de la èse de M. Guiton.

Au surplus, le procès des Cenci a donné naissance à de nomeuses légendes, et il se peut que les travaux de MM. Colonna et iorando nous apportent la preuve que le récit, — tel qu'il est

rapporté par Stendhal, — de l'exécution de la femme et de la fille de Francesco Cenci est, lui-même, une légende.

J'espère que M. Guiton voudra bien, le cas échéant, tenir les lecteurs du *Mercure de France* au courant de ses recherches: il peut être assuré d'être lu avec la plus sympathique attention.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc. — G. HUILLE.

§

Le vers qui manque dans « Une Soirée perdue ». — Dans l'édition des *Œuvres de Musset*, en un volume avec dessins de Bida, que Charpentier a donnée en 1879, le vers *retrouvé* se lit ainsi (V. *Mercure de France*, « Echos », 1-IX-1935) :

J'en aurai fait assez si je puis le tenter.

Le, et non *la*, qui est évidemment une faute typographique dans l'édition de la Petite Bibliothèque Charpentier parue deux ans plus tard. Vers *retrouvé*, dis-je. Pourquoi pas? Est-ce qu'il détonne? Est-il tellement inférieur aux autres vers de la tirade? — E. M.

§

Le Sottisier universel.

COLIMAÇON, n. m.; synonyme de *limaçon*. *En colimaçon*, en spirale : *escalier en colimaçon*. — PIERRE LAROUSSE : *Dictionnaire illustré de la langue française*, 1932.

L'esprit critique allemand, que le 30 juin laissa à son sommeil complice, n'a donc aucune chance de se réveiller devant les nouvelles manifestations antisémites qui viennent de se produire à Berlin. Mais ce qui pourrait bien se réveiller, c'est la crainte que l'ordre hitlérien soit, comme les autres, sujet à la nervosité, aux caprices, et que la subversion nouvelle, dont l'horreur fait tout accepter, ne soit par lui qu'ajournée. — *La Journée industrielle*, 17 juillet.

La silhouette populaire du général au cheval blanc, lamentablement effondrée au cimetière d'Ixelles, nous ramène très naturellement à celle du héros de Cervantès. — *Mercure de France* (p. 55), 15 août.

Ce précieux volume rassemble quelques poèmes de Chaucer, le poète anglais qui recommandait à ses contemporains de vivre à l'intérieur des murailles de ville tandis que, trois siècles plus tard, Ruskin devait conseiller aux siens de vivre hors les murs. — *Le Temps*, 24 juillet.

A l'Opéra, Mme Cléry fera ses débuts demain, dans *Wagner*, avec le rôle d'Ortrude, et M. Szyfer qui sera au pupitre. — *L'Information*, 28 août.

Et tous mes camarades, même Pasquinet, m'ont applaudi, pendant que huit mesures de *Guillaume Tell* (« Gloire immortelle de nos aïeux ») et six cents paires d'yeux me poussaient vers l'estrade. — *Le Temps*, feuilleton, 25 août.

Deux adolescents, Georges Huchette, 25 ans, et Georges Rambaud, 20 ans, cherchaient du travail ou peut-être l'aventure. — *L'Œuvre*, 23 août.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXII

—

CCLXII N° 892. — 15 AOUT

CCLXII N° 893. — 1er SEPTEMBRE

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935

3ULLETIN FINANCIER

ement le marché financier ne fut si inactif qu'en août. Rarement la spéculation sionelle ne fit preuve d'autant de circonspection.

onnaissons que l'inertie de la Bourse n'est pas sans raisons. La principale est cation des décrets-lois. Les premiers visaient à assurer l'équilibre budgétaire; ce côté, les milieux financiers ont tous les apaisements désirables. Les seconds haient à compenser par une baisse des prix de détail les effets déprimants du ement de 10 % sur les rentes et les coupons des obligations émises par des és assurant un service public. En un mot, ces seconds décrets instauraient blement un régime de déflation. Mais, faut-il le dire? Un régime de déflation des e saurait manquer d'avoir une répercussion sensible sur les résultats bénéfi- s des entreprises. La question qui se pose à ce sujet est de savoir si les divi- s des sociétés ne se trouveront pas réduits. Il serait risqué de répondre par la ve. Ce n'est pas tout : les sociétés qui sont déjà touchées par la crise et qui strent des pertes, dans quelle situation vont-elles se trouver? Les prix étaient suffisants pour leur permettre de rémunérer leur capital. Les prix nouveaux, as, ne sauraient manquer d'aggraver leur déficit, à moins que la consommation commandes ne soient en progrès. Mais, jusqu'ici, on ne constate point une e des affaires et par conséquent un accroissement de la consommation. Il faut prévoir que des entreprises en difficulté seront amenées à amputer leur .

éflation va entraîner ainsi un assainissement des bilans. Tels postes de l'actif t faire l'objet d'amortissements, soit par des prélèvements sur les bénéfices s sociétés dont l'activité se maintient encore à un niveau satisfaisant), soit par lèvements sur les réserves ou à défaut sur le capital (cas des entreprises qui ne t plus distribuer de dividende).

erspective d'une période d'assainissement interdit à la spéculation toute mani- on favorable. Aucune campagne de hausse n'est possible, d'autant moins que les ces des décrets-lois sont nombreuses et complexes.

e la baisse du loyer de l'argent. Elle est, assurément, un élément de soutien des le Bourse. Elle peut même devenir un élément de hausse. Mais encore faut-il soit tangible. Or, jusqu'à présent, le taux de l'intérêt n'a pas fléchi au point de tre des conversions. Pour que des entreprises particulières puissent convertir prunts contractés naguère à des taux de 5 % et 6 %, il faut que les rentes fran- lu type 4 % soient au pair, sinon au-dessus du pair. Il faut aussi que les diri- de nos grandes industries aient l'assurance qu'aucun nouvel emprunt de l'Etat ne provoquer un renchérissement du loyer des capitaux.

éserve que montre la Bourse au lendemain de la mise en vigueur de divers -lois est donc parfaitement justiciable. Elle eût été certainement plus grande sans le raffermissement de New-York et sans la hausse de divers métaux : du et du plomb, notamment. Cette hausse a naturellement engendré un mouvement t dont les vedettes minières du marché à terme ont profité. Mais elle a eu aussi corollaire un recul des mines d'or sud-africaines. L'or n'est recherché que t les périodes de crise; ce sont les marchandises qui sont demandées dans les s d'activité. Il est donc normal de prévoir qu'une augmentation des échanges ux sera suivie par une contraction des demandes de métal jaune. Vendant moins, es gagneront moins. Les charbonnages ont été aussi plus actifs qu'auparavant; eur avance fut passagère, car la situation de l'industrie métallurgique est s peu favorable.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.